

1^{re} Année — N^o III

15 Avril 1905

Je sais tout

PUBLICATIONS PIERRE LAFITTE

9, Avenue de l'Opéra

Rédaction de *Je sais tout* 254.88

Rene Vincent



Published By the fine Art Society London

ELEONORA DUSE, PAR ROUSSOFF

Photographie Braur, Clément et C^{ie}

L'illustre tragédienne italienne vient de donner à Paris une série de représentations triomphales qui ont consacré une fois de plus son universelle réputation.

SOMMAIRE

Numéro III. — 15 AVRIL 1905

	Pages
<i>Frontispice</i> : LA DUSE, par Roussoff	257
LES HORREURS DE LA GUERRE, par Séverine	259
<i>Grands Faits</i> : Mars 1905	271
PORTRAITS INSOUÇONNÉS, par Henry Roujon, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts	273
<i>Lettres & Arts</i> : Mars 1905	282
POURQUOI NOUS L'AVONS TUÉ, par un des meurtriers du roi Alexandre de Serbie	285
<i>A travers le Globe</i> : Mars 1905	297
MES MÉMOIRES (Suite), par Sarah Bernhardt	299
<i>Théâtre et Musique</i> : Mars 1905	309
<i>Les Chrysanthèmes</i> , par H. Mirande	312
AU TRAVERS DU SIMPLON, par le prince Roland Bonaparte	313
<i>Science & Nature</i> : Mars 1905	324
LA MAIN DE SINGÉ, nouvelle, par Jacobs	327
ÉDUCATION DE PRINCES, par Marcel L'Heureux	335
<i>Vie sociale</i> : Mars 1905	345
Le Bon Juge, par Abel Faivre	348
<i>Élégances</i> : Mars 1905	349
LES CANOTS AUTOMOBILES, par le comte Récopé	351
<i>Tous les Sports</i> : Mars 1905	359
M ^{lle} Lina Cavalieri	362
LA VIE D'UN GÉANT, par Franc-Nohain	363
<i>Curiosités</i> : Mars 1905	369
MOI ET L'AUTRE (Suite), par Jules Claretie de l'Académie Française	371

QUATRE PLANCHES EN COULEURS (Salon 1905) : *Sophie*, par Abel Faivre ; *Danseuse*, par Auburtin ; M^{lle} Polaire, par La Gandara ; *Intérieur*, par Morisset.

DANS NOS PROCHAINS NUMÉROS nos articles seront signés :

SARAH BERNHARDT	MAX DE NANSOUTY	HUGUES LE ROUX
JULES CLARETIE	P. BERTHELOT	Le Professeur POIRRIER
CATULLE MENDÈS	VICTORIEN SARDOU	GORON
CHARTRAN	A. ANTOINE	Marquis de DION
D ^r DOYEN	PAUL BOURGET	FRANTZ JOURDAIN
ABEL HERMANT	SÉVERINE	C. FLAMMARION
PIERRE BAUDIN	Colonel MARCHAND	O. NORDENSKJOLD

LES IDÉES ORIGINALES & NOUVELLES, LES DOCUMENTS PHOTOGRAPHIQUES INTÉRESSANTS SONT LARGEMENT RETRIBUÉS PAR LA DIRECTION DE "Je sais tout".

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.



L'APOTHÉOSE DE LA GUERRE, PAR VERESCHAGINE

Le célèbre peintre russe Vereschagine qui s'est attaché à peindre l'horreur des champs de carnage, et qui vient de trouver la mort en Mandchourie, a montré dans cette œuvre saisissante les résultats d'une bataille et l'œuvre de la guerre : des crânes et des ossements entassés les uns sur les autres, en une sinistre pyramide.

Les Horreurs de la guerre

par Séverine

Dans l'état actuel de la société, les armées sont nécessaires, mais la guerre, dont la préparation est un patriotique devoir, n'en est pas moins par elle-même un fléau qu'il ne faut cesser de maudire. Si on la regarde de près, si on cherche les chiffres, si on scrute la réalité des faits, et à l'heure actuelle, hélas, rien n'est plus facile, l'imagination demeure confondue, la raison s'affole. Le coeur se soulève d'horreur. ✖ ✖ ✖ ✖ ✖ ✖



CETTE pyramide de têtes de morts, de crânes dénudés et lisses, aux orbites vides, dorés par le soleil, polis par le vent, lavés par les intempéries, Vereschagine, le grand peintre des horreurs de la guerre, la rencontra, en je ne sais plus quelle solitude de l'Inde.

C'était tout ce qui restait d'un grand combat, de puissantes armées. La fantaisie de deux chefs avait suffi à décider l'hécatombe.

Chacun de ces débris représentait un être humain fauché dans sa force, dans sa fleur ; chacune de ces sphères osseuses avait contenu un cerveau, l'essaim des rêves précis ou obscurs que tout homme porte en soi.

Les corbeaux avaient pris la chair, les songes, et, à tire d'ailes étaient partis dans la rafale. Quelqu'un avait ordonné de concentrer les restes ; et les voyageurs traversant la plaine, soit par pitié, soit par obéissance, s'appliquaient à rejeter au tas tout fragment isolé.

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et des événements universels.



APRÈS LA BATAILLE (CHA-HO)

A la hâte, on ensevelit côte à côte les morts de la journée : Harassante et interminable besogne pour les vainqueurs que de ranger dans la fosse ces cadavres qui, écrasés, grimaçants, béants, leurs uniformes teints de boue et de sang, se ressemblent tous fraternellement...

Les oiseaux noirs continuaient de hanter le site — la bonne auberge ! — où si longtemps ils avaient festiné. A peine s'ils accordaient quelque attention aux vivants de passage.

Vereschagine fit halte, tira son album. Il était sensible à ces macabres spectacles plus qu'un autre peut-être, en raison de souvenirs personnels.

Lorsqu'après trois mois de siège Plevna s'était rendue, le peintre avait pu approcher de la ville, s'acheminer vers l'endroit où son frère très chéri était tombé en combattant.

J'eus beau chercher, a-t-il écrit, je ne vis que des crânes grimaçants et des squelettes recouverts par-

relativement inéluctables. D'ailleurs, les faits sont plus effrayants que les images... Prenons-en quelques-uns. S'agit-il de la Grande Armée aux abois, en retraite dans les neiges slaves, réduite, en six mois, de 700.000 à 33.000 soldats?

S'agit-il des campagnes napoléoniennes, des huit millions de victimes (dont trois de Français) que fit Bonaparte en seize années de victoires?

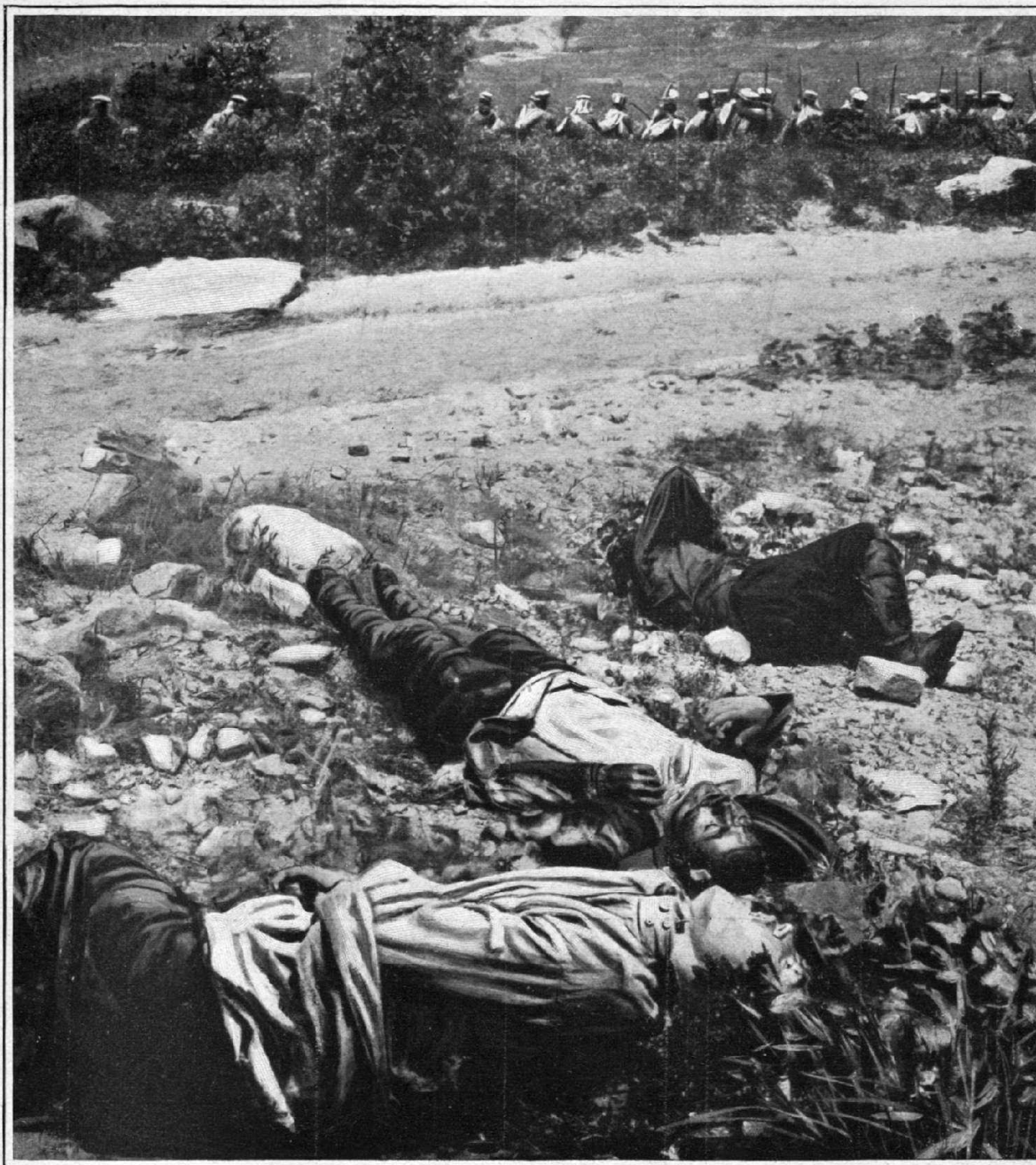
Ou bien des 800.000 combattants disparus dans la campagne de Crimée; des 300.000 de la guerre d'Italie; des 300.000 du duel prusso-autrichien, que conclut Sadowa; des 500.000

ci, par-là, de lambeaux d'étoffe, et dont les mains paraissaient se tendre vers un point quelconque de l'horizon. Comment reconnaître mon frère? J'ai examiné avec attention les restes d'uniformes, les crânes, les orbites, et je n'y pus tenir; mes larmes coulaient à torrents, et longtemps je ne pus maîtriser mes sanglots.

De ne pas retrouver celui à qui l'attachaient les liens du sang, de cette tragique impuissance à démêler sa race d'entre les étrangers, sa fraternité s'élargit, s'étendit...

Et dans la jungle, devant ce tumulus effroyable, l'artiste évocateur son propre deuil : le charnier de Plevna ! Alors, il fit une esquisse, l'intitula : « Apothéose de la Guerre », et dédia l'œuvre : « A tous les grands Conquérants du passé, du présent et de l'avenir ».

Depuis, c'est l'introduction à presque toutes les publications traitant du fléau que la discorde humaine a jugé bon d'ajouter aux calamités naturelles et



UN COIN DE CHAMP DE BATAILLE...

Pendant des kilomètres, le même spectacle s'offre, monotone, incessant : des cadavres, mornes dépouilles que la mort rend monstrueuses et qui, quelques heures ou quelques jours auparavant étaient des jeunes gens pleins de vie, de santé, d'espoir, de tendresse et de souvenirs...

de la guerre de Sécession; des 800.000 de la campagne de France, en 1870; des 400.000 de la guerre turco-russe? Ou bien encore du demi-million d'existences que dépensèrent les luttes civiles de l'Amérique du Sud; des *trois millions* de vies que coûtèrent aux nations européennes la conquête coloniale, de celle des Indes à celle de Madagascar?

Faites l'addition, vous qui me lisez. Le total

est de quinze millions, pour le dix-neuvième siècle, dit le « siècle du progrès », plus de quatre cents décès par jour. Comme le fait remarquer si justement l'éminent professeur Charles Richet, l'opinion s'affole pour une catastrophe comme l'incendie de l'Opéra-Comique ou du Bazar de la Charité, le naufrage de la *Bourgogne*. Des flots de larmes et d'encre coulent à ce propos — nul ne pense



LE DERNIER SOMMEIL

Au pied des herbes qui se dressent, des hommes sont couchés. On n'a pas eu le temps de les ensevelir, mais par une sorte d'humanité, de pudeur, on les a recouverts à demi de feuillages comme pour dérober à la face du ciel leurs figures que l'agonie a rendues hideuses.

que le chiffre des victimes ne dépasse pas la rente quotidienne de la Guerre : quatre cents morts par jour pendant un siècle !

La moutonnaire humanité subit, ignore; on préfère ne pas savoir, dans la haine et la peur de l'effort qui serait nécessaire pour apprendre, comprendre... peut-être se délivrer. Encore là, elle aime mieux mourir que bouger.

Cependant, grâce à l'intervention de la science — laquelle, probablement, orientée d'autre sorte, sera la grande libératrice du monde! — on a la guerre chez soi, maintenant, à domicile, comme les eaux thermales, sous les yeux, à portée de la main.

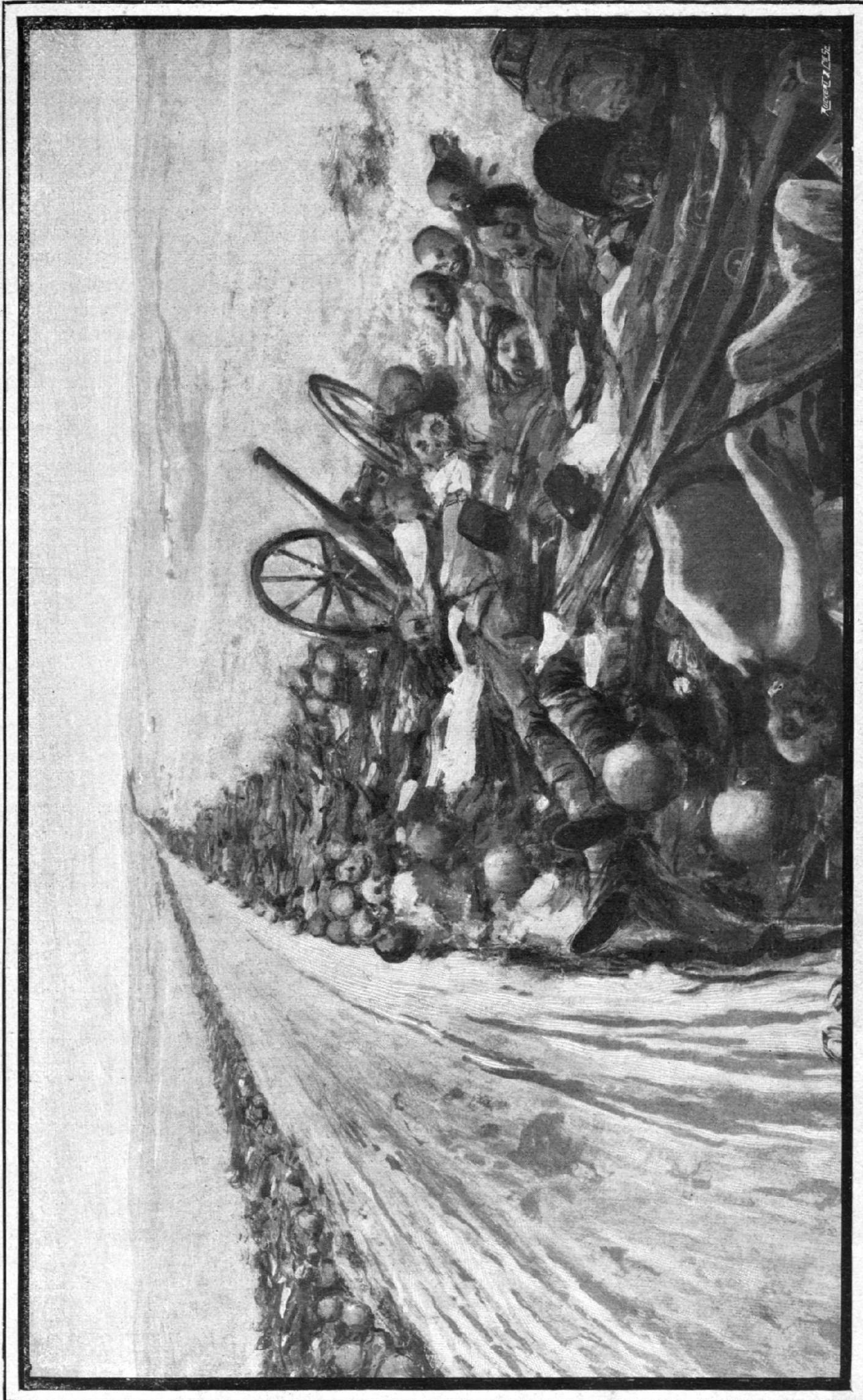
Télégraphie, photographie, moyens de communication rapides, ont aboli les distances, et



UN OBUS EST TOMBÉ LÀ

Sur un coin du champ de bataille un obus est tombé, broyant les vies humaines autour de lui, dispersant un amas informe et sanglant de membres et d'entrailles.

Les horreurs de la guerre



MORGUES À JUDÉ DANS LE CHANIER UNIVERSEL PLUS DE 8 MILLIONS DE KILOGRAMMES DE CHAIR HUMAINE.

Ceci n'est pas une fiction. C'est la plus indéniable des réalités et cela s'est passé le mois dernier. Les statistiques parlent de plus de cent mille morts dans les batailles qui se sont livrées autour de Monténi. Cent mille morts, cela représente, alignés de chaque côté d'une route, deux bandes de cadavres de plus de 25 kilomètres de longueur.

l'impossibilité de reproduire ce que le regard seul avait reflété. Le temps est loin où le noble Henri Dunant, traversant en piéton le carnage de Solferino, devait attendre de classer ses notes pour faire tressaillir d'effroi l'univers civilisé et provoquer la fondation de la Croix-Rouge.

C'était le bon temps! On pouvait espérer remédier suffisamment aux maux des blessés. Quarante années plus tard, le général Haeseler, commandant en chef des troupes en Alsace-Lorraine, pouvait dire, aux manœuvres : « Si

Chine n'est pas très aisé à établir (ce fut l'égorgeant d'abattoir bien plutôt que le combat), nous avons dès maintenant quelques données sérieuses permettant d'établir le bilan, à ce jour, de la guerre russo-japonaise.

La bataille de Liao-Yang, qui dura une semaine, coûta 18.000 hommes aux Japonais, 25.000 aux Russes : presque le double de la population qui disparut à la Martinique — les volcans étant moins voraces que les canons!

La bataille de Cha-Ho devait, cependant, dépasser la précédente comme nombre de victimes. L'action ne cessa guère pendant onze jours; 20.000 Japonais, 60.000 Russes furent abattus.

Par comparaison, la bataille de Hei-Ki-Taï apparaît comme un petit engagement sans importance, simple jeu d'enfants, puisqu'elle ne coûta — une misère! — que 7.000 Japonais et 13.000 Russes.

Par contre, la bataille de Moukden, du 23 février au 12 mars, atteignit comme pertes ce chiffre majestueux : 42.000 Japonais, 50.000 Russes. C'est à peu près l'équivalent du désastre de Leipzig. Le calcul a été fait, au poids, de ce que représente cette boucherie : huit millions de kilos de viande humaine.

La mortalité à Port-Arthur, tant assiégés qu'assiégeants, se peut évaluer à 60.000 décès, les batailles navales (les moins funestes de toutes) y peuvent ajouter 5.000 cadavres; divers combats, la lutte quotidienne, pendant un an et demi, sur une ligne de 50 kilomètres, y adjoignent environ 50.000 victimes; et 20.000 blessés prisonniers, pour le moins, ont succombé en suite de leurs maux, plaies, privations, épidémies.

Tout ceci, j'y insiste, *au minimum*, avec le grand souci de ne rien exagérer. Et additionnons :

Liao-Yang	43.000
Cha-Ho	80.000
Hei-ki-Taï	20.000
Moukden	92.000
Port-Arthur	60.000
Batailles navales.	5.000
Pertes courantes.	50.000
Ambulances, etc.	20.000

370.000 morts.



GROUPE DE FEMMES ET D'ENFANTS BLESSÉS A LIAO-YANG

C'est encore à l'honneur de l'humanité lorsque les innocents et les faibles sont blessés par les projectiles inconscients et non par le sabre ou la baïonnette.

les perfectionnements d'armes et de projectiles continuent, il ne nous restera pas, après une bataille, assez de survivants pour enterrer les morts. »

Le propos fut tenu il y a six ans. Et comme le fit remarquer l'éminent « pacifiste » Jean de Bloch, les fusils automatiques devaient décupler l'action des fusils en usage à ce moment dans l'armée allemande.

CE QUI SE PASSE A L'HEURE ACTUELLE. LA PLUS ÉPOUVANTABLE DES TUERIES.

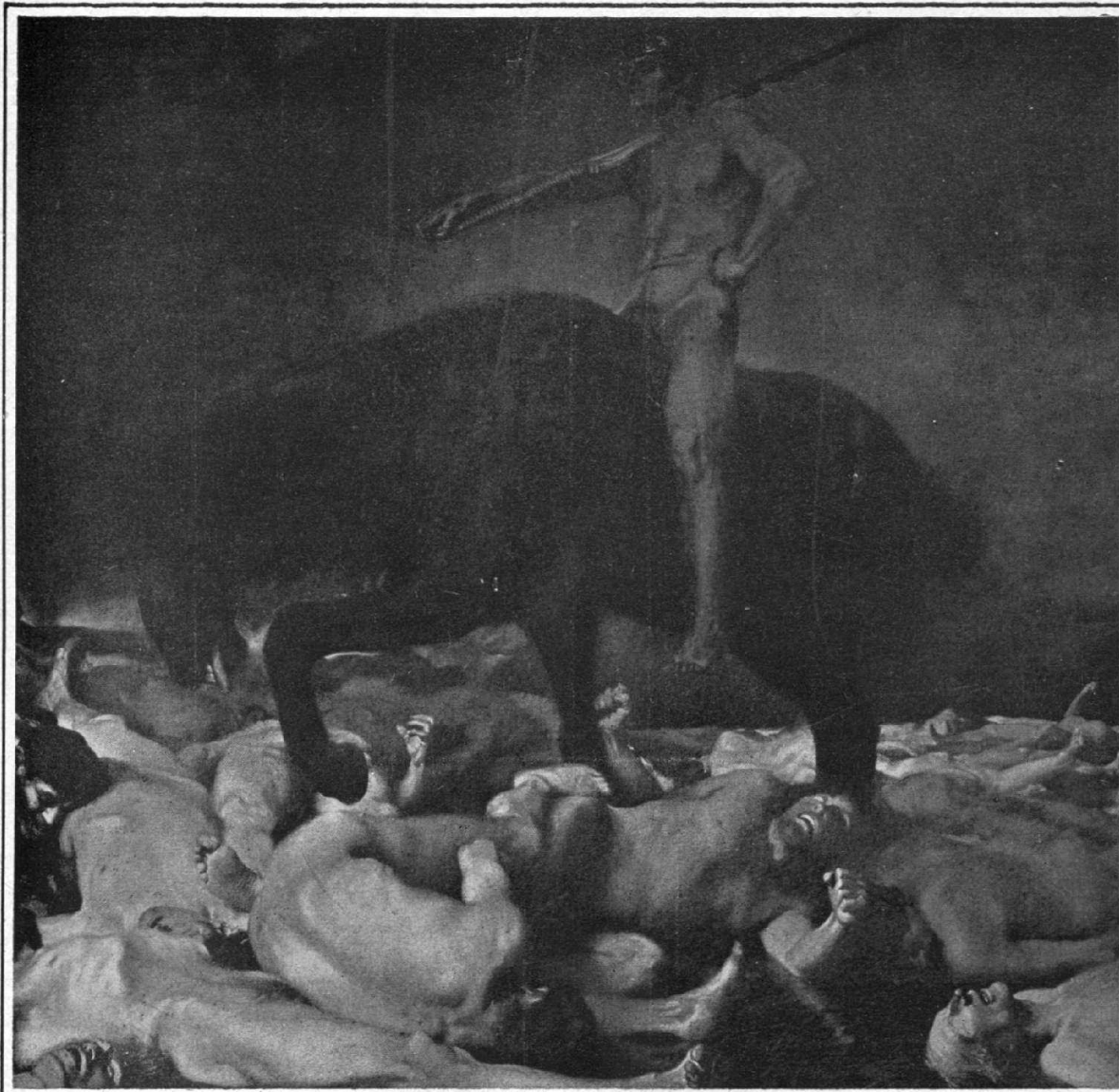
Il semble bien que nous y soyons venus, à ces temps d'horreur prophétisés alors.

Si le chiffre des morts de la campagne de

Que si l'on y ajoute, pour autant de précision que possible, l'appoint fourni par les indigènes et les civils, dans les zones ravagées, en raison soit des violences réciproques dont ils pâtissent, soit de l'exhaussement subit de la mortalité — laquelle, de 8 o/o environ, en

Cependant, il y en a encore quelques-uns qui se plaignent.

Ils se plaignent qu'on n'envisage plus les tueries avec le même enthousiasme qu'autrefois; que Vereschagine succède à Raffet; que les reporters militaires, atterrés de ce qu'ils



LE CONQUÉRANT, PAR STUCK

Autant les penseurs et les moralistes ont célébré la guerre de défense par laquelle un peuple protège son indépendance, autant ils se sont montrés sévères pour les luttes homicides déchainées par les intrigues d'intérêt ou l'appétit de gloire d'un souverain. Ils ont représenté le conquérant comme un fléau humain passant sur des corps qu'il écrase sans même daigner les voir...

temps de paix, s'élève, en temps de guerre, à 10 o/o, et même bien au-dessus (elle fut de 80 o/o au Transvaal, dans les camps de concentration) — on arrive sans outrance, pour les douze mois, et suivant le pourcentage normal, à compléter le demi-million.

Cinq cent mille morts en une année... les belliqueux ont de quoi applaudir!

contemplant, s'en fassent les traducteurs fidèles — en un mot que l'on dévoile trop aux masses qu'il est nécessaire d'hypnotiser, l'envers sanguinolent de la gloire.

Evidemment oui, il y a, de l'aveu de tous, quelque chose de changé dans ces idées. On continue d'admirer le courage, parce que la lâcheté est la pire des hontes, mais l'admira-

tion se déplace et préfère à l'héroïsme destructeur. L'héroïsme conservateur.

La moralité change aussi. En 1863 le butin volé au Palais d'Été vient s'ajouter aux richesses de Fontainebleau. En 1901 le gouvernement français refuse d'accepter les caisses apportées de Chine et donne ordre de les réexpédier.

Et lorsque la première semaine de février 1901, un journal illustré consacre un numéro spécial au pillage international de Pékin, avec instantanés à l'appui, des voix s'élèvent, dans toutes les capitales, pour protester contre le vol officiel, à main armée.

Elles ne durent pas protester que contre cela.

Regardez-les, ces pauvres petits blessés de Liao-Yang, ces innocents déjà frappés par la malfaisance stupide des aînés. Leurs chairs à peine formées furent traversées par les balles, déchirées par les éclats d'obus, roussies par le feu. Mais on les a sauvés, ils survivront, même estropiés.

Ceux de Blagovestchensk ne survécurent pas, dont M^{me} Drew, témoin oculaire, femme du commissaire des douanes à Tien-Tsin, conta ainsi l'extermination :

Les Russes massacraient même les enfants à la mamelle ; ils les embrochaient sur leurs baïonnettes, les jetaient en l'air pour les attraper de nouveau sur la baïonnette.

C'est à Blagovestchensk encore que quatre mille Chinois, toute une population inoffen-

sive, furent, les uns embarqués sur de mauvais radeaux qui chavirèrent, les autres, attachés ensemble par leur natte, poussés au fleuve la baïonnette aux reins. M. Wright,

professeur à l'Oberlin-Collège, dans l'Etat de l'Ohio, que le hasard d'un séjour fit assister à ces horribles scènes, raconte que le flot empoisonné, pendant des jours et des jours, charria tant de cadavres qu'on dut les harponner au passage et les brûler au long des rives, afin d'éviter le choléra.

Les lettres des « Huns » que publièrent un certain nombre de journaux allemands et même français avec une inconscience extraordinaire des saintes lois morales furent singulièrement édifiantes là-dessus. Mais elles ne furent pas accueillies, comme jadis elles l'eussent été, par une approbation attendrie et unanime.

RÉVÉLATIONS ATROCES. LA RÉPROBATION DU GENRE HUMAIN. Y A-T-IL UNE DÉLIVRANCE ?

La conscience humaine, enfin éveillée, s'indigna, clama de dégoût et de colère.

C'était le temps que M. G. Lynch décrivait, à l'approche des alliés, les suicides pour l'honneur, des femmes, des jeunes filles, « qu'on voyait entrer dans les eaux basses et tenir délibérément leur tête sous

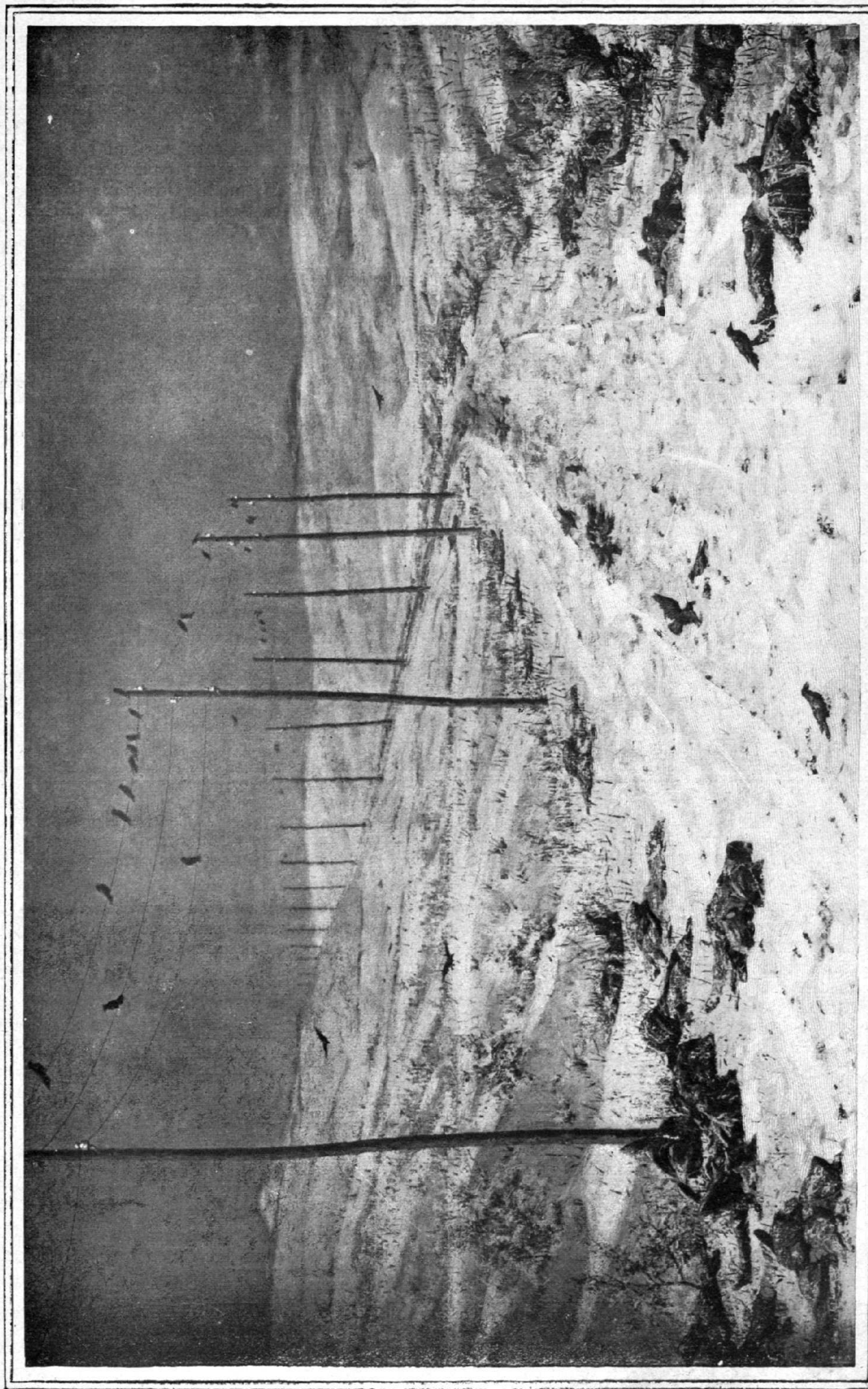
la surface jusqu'à la noyade complète » ; les suicides par terreur de familles entières préférant la mort préventive aux supplices certains qui les attendaient. M. Henri Fortin, sous-offi-



L'ESPION (GUERRE SINO-JAPONAISE)

L'espion est souvent un héros et toujours un brave. On le traite comme un malfaiteur, on l'attache à un poteau et on le fusille. C'est la loi militaire.

(Cliché Underwood)



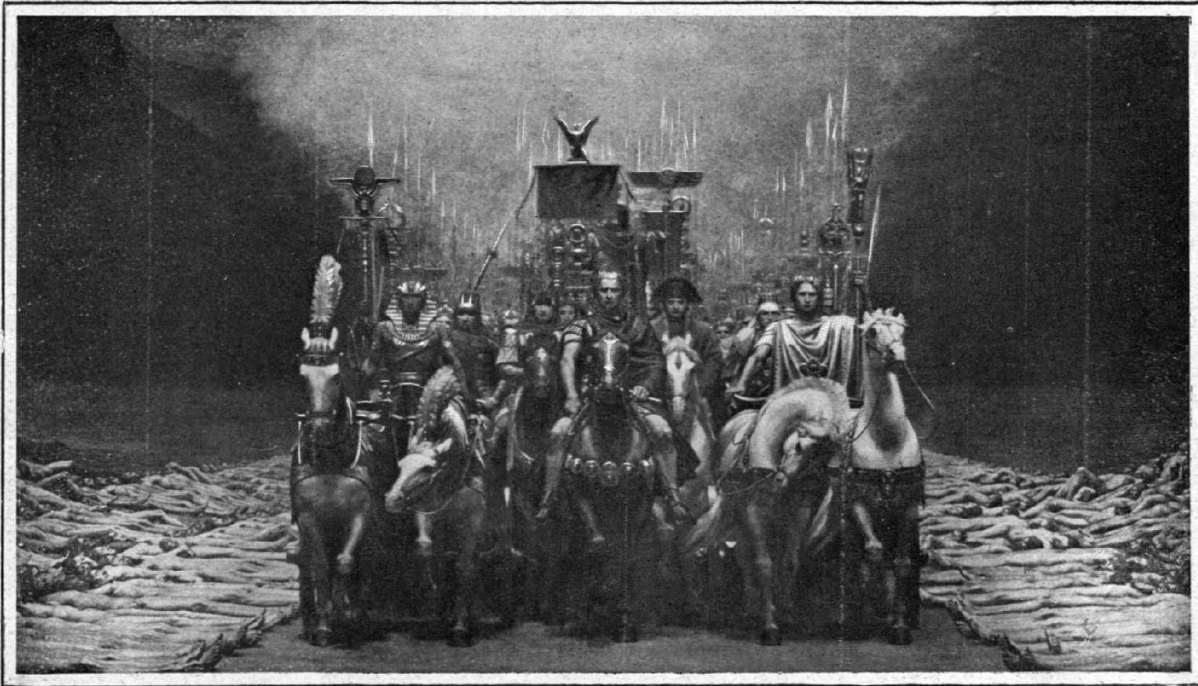
LE CHEMIN DE PLEVNA, PAR VERESCHAGINE

Vereschagine a traduit dans cette grande page de désolation et de mort l'angoisse terrible qui l'atteignit lorsque sur la route de Plevna il chercha sans le trouver le cadavre d'un frère adoré. A certaines dates de l'histoire, les mêmes faits se reproduisent, les mêmes spectacles s'évoquent, et que de routes sont à l'heure actuelle pareillement jonchées de débris humains! Et cette sinistre voie pourrait porter d'autres noms, qu'elle serait tout aussi vraie et tout aussi ressemblante.

cier d'infanterie de marine, pouvait écrire : « De Takou à Tien-Tsin, ça ne forme plus qu'un seul cimetière ». M. Gaston Davout, en ses littéraires et courageuses correspondances, nous initiait à quelques « opérations de police un peu rudes » :

Les soldats se précipitent, enfoncent à coups de crosse les murailles des maisons, font voler en éclats les meubles, et sous les nattes, sous les couvertures, et sous les bottes de sorgho amoncelées,

Dans une des cours où nous venons d'entrer, un chien galeux travaille à tirer, tirer quelque chose de dessous des piles d'assiettes cassées : le cadavre d'un enfant dont le crâne est ouvert. Et le chien commence de manger ce qui reste de chair pourrie aux jambes du petit mort... Ça et là des jambes, des mains, des têtes coupées, des paquets de cheveux... Osman tout à coup recule devant quelque chose qui sort d'un seau posé sur le plancher : deux cuisses décharnées, la moitié inférieure d'une femme, fourrée dans ce seau les jambes en l'air!... La maîtresse de cet élégant logis sans doute... Le



LES CONQUÉRANTS, PAR FRÉTAL

La gloire militaire, si brillante qu'elle soit pour une nation, si précieuse qu'elle paraisse à quelques-uns pour la grandeur morale d'un pays, est édifiée sur les cadavres des foules. Qui dira les trouées effrayantes que l'ambition a faites dans le genre humain? Le peintre Frétal a essayé de le montrer dans cette belle toile.

découvrent des hommes, des femmes, des enfants pêle-mêle, serrés, recroquevillés ensemble, regardant ces fusils, ces poings levés avec des yeux fous, des yeux de bêtes traquées qui ne voient plus, qui s'enfoncent dans l'orbite et roulent comme des billes blanches.

On les empoigne par les cheveux, par la peau du ventre, par les pieds. On les traîne, on les pousse; les torsos rebondissent sur les dalles, les crânes cognent la pierre. Les enfants hurlent, les femmes hurlent... Les hommes, eux, ne cherchent plus à se défendre. Ils se couchent, ils tendent les bras, découvrant la poitrine — et la baïonnette s'y enfonce. Alors, ils pantèlent et ils meurent... On les a tués comme des veaux.

Et l'académicien Pierre Loti nous entraînait à sa suite, impitoyablement, à travers les ruines neuves, les ruines pestilentiennes de Tong-Cheou.

corps? Qu'est-ce qu'on a fait du corps? Mais la tête, la voici : c'est sûrement ce paquet noir où l'on voit s'ouvrir une bouche et des dents, parmi de longs cheveux.

..... Par ses répulsions d'alors, le sentiment public fut préparé à sa révolte d'aujourd'hui. Un correspondant de guerre nous rapporte que la dévastation, le pillage, sévissent actuellement de même en Mandchourie; un autre nous transmet l'écho des plaintes déchirantes, par lui écoutées à l'hôpital de Port-Arthur; nous entendons le cri des assiégés si las que, lorsqu'un projectile les atteignait, ils s'exclamaient en action de grâces : « Enfin, mon Dieu! merci! »; nous voyons la colline de 203 mètres couverte de douze mille cadavres et de neige rougie que lappent les blessés, et

les ruisseaux de sang coulant dans les tranchées...

Il est cependant des spéculateurs pour se réjouir. Ecoutez cet extrait d'un bulletin de Bourse :

On a constaté que la guerre d'Extrême-Orient a été une excellente affaire au point de vue financier. Le Français, le Consolidé Anglais, l'Espagnol,

n'est, comme le démontrèrent Jean de Bloch, Frédéric Passy, Novicow, Charles Richet, et tant d'autres, que ruine et duperie; l'arbitrage doucement instauré, tend à se substituer chaque jour davantage à l'inique violence; d'aucuns évoquent le commandement transgressé : « Tu ne tueras point » Sous les pieds du coursier noir, la multitude tressaille,



LA TRANSGRESSION DU COMMANDEMENT, PAR DANGER
« Le Christ avait dit : « Aimez-vous les uns les autres ».

le Turc ont monté. Ces résultats sembleraient prouver que nous sommes encore loin de la paix universelle, car tant que la guerre sera une bonne affaire en Bourse, il n'y a pas de raison pour que l'on s'en dégoûte.

Des voix plus hautes retentissent; elles font appel, en même temps qu'au cœur de l'humanité, à sa raison, à son véritable intérêt, à sa foi, à l'inaccessible Idéal.

Les philosophes raillent la suprématie de l'arme sur l'argument; les économistes démontrent que les charges de guerre en trente ans ont doublé, écrasant les peuples sous leurs trois milliards d'impôts, que la paix armée

consciente de sa force, éprise du Droit.

Que faire? Y a-t-il pour l'humanité, sinon une délivrance, du moins un soulagement?

Les uns regardent en haut. L'empereur Nicolas a accompli un grand acte en instituant la Conférence de La Haye de 1898, laquelle a abouti à la création d'un tribunal permanent qui a déjà jugé nombre de causes. Peut-être le salut est-il là, nonobstant les trop faciles critiques de ceux qui n'admettent pas que les délégués internationaux de La Haye n'aient pas apporté, du jour au lendemain, la paix définitive sur la terre.

Les autres font appel à l'initiative des repré-



LE DÉPART DU SOLDAT

Les siens le regardent avec émotion et un peu de fierté: les jeunes gens presque avec envie, et malgré les tristesses de la séparation tous pensent au glorieux retour qui aura lieu bientôt, sans doute..

sentants des peuples; une Union Interparlementaire, des groupes parlementaires de l'arbitrage se forment, se donnent la main de pays à pays, préconisant le principe de justice universelle et la limitation des armements.

Les autres, comme le grand patriarche russe Tolstoï, ne croient pas à l'action des grands de ce monde, ni à l'initiative des diplomates,

tels qui se font mourir... Et surtout sachons distinguer des antipatriotes les esprits éclairés et les grands cœurs qui, malgré les nécessités militantes de l'heure présente, ont foi en la fraternité et soyons certains que la postérité tressera ses plus belles couronnes à ceux qui auront le plus fait pour guérir l'ulcère béant du monde.

SÉVERINE.

TROIS MOIS APRÈS. L'ABSOLUTION DU MOURANT
(Cliché Collier's Weeckly)



L'AGITATION EN RUSSIE

En Russie, l'agitation politique s'étend maintenant à presque toutes les provinces. L'effervescence gagne les populations rurales, et bien que le mouvement agraire ne soit ni généralisé, ni systématiquement dirigé, on peut craindre des troubles graves en raison de la violence des paysans et de l'absence de troupes.

Sur un certain nombre de points, notamment dans la région de Kiev, les paysans ont brûlé plusieurs châteaux et massacré les propriétaires.

Dans les provinces de Smolensk, Orel, Koursk, Tchernigof, etc., des bandes de paysans parcourent le pays et présentent aux propriétaires l'ultimatum suivant :

« Le Tsar nous a commandé de reprendre nos terres, que vous détenez; nous n'avons pas l'intention de toucher à votre personne, mais si vous résistez, nous agissons par la force. »

Si le propriétaire proteste, on le place sur un chariot et on l'envoie à la ville voisine, parfois on saccage le domaine. Les paysans incendient et pillent également les distilleries et les raffineries.

Dans la nuit du 11 mars, une explosion de dynamite s'est produite à l'hôtel Bristol, à Pétersbourg.

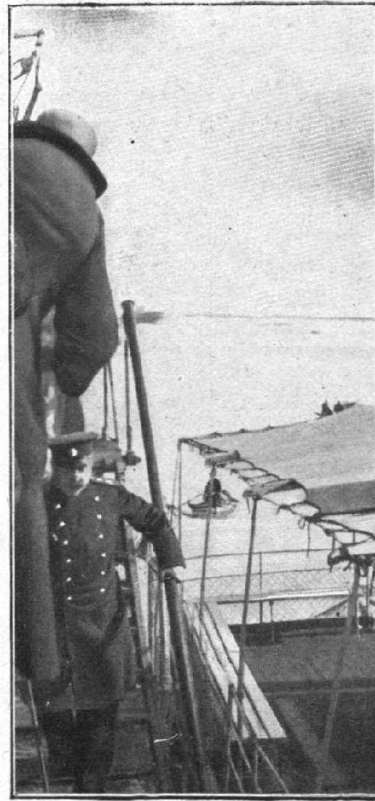
Un individu inscrit comme sujet britannique sous le nom de Mac Cullock, mais dont le véritable nom était Naumann, s'occupait dans sa chambre à fabriquer des bombes. Il en laissa tomber une qui fit explosion, il fut mis en morceaux et plusieurs personnes blessées grièvement, en même temps que la maison était en partie détruite. L'enquête a établi que Naumann avait l'intention de lancer sa bombe le lendemain, sur le passage de l'Impératrice douairière, qui devait assister à un service funèbre à la forteresse Pierre-et-Paul.

Le 3 mars, le Tsar a publié, à quelques heures seulement d'intervalle, deux documents : un manifeste et un rescrit d'un esprit tout opposé.

Dans le manifeste, le Souverain ne parle en aucune façon des réformes, et affirme énergiquement

la nécessité de réprimer les désordres intérieurs.

Au contraire, dans le rescrit qui est adressé au ministre de l'Intérieur, il annonce qu'il a décidé



Le retour de Stozsel : le général descendant de la passerelle de "l'Australien".

« d'appeler les personnes les plus dignes, élues par le peuple et investies de sa confiance, à participer à l'élaboration préparatoire des projets législatifs ».

A Pétersbourg, les grèves ont momentanément cessé, les ouvriers qui ne veulent pas reprendre le travail sont renvoyés dans leurs villages.

LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE

Le 19 février, les Japonais ont commencé les opérations qui devaient se terminer par la défaite complète et la retraite de l'armée russe.

A cette date, l'armée du général Kuroki à l'Est se mettait en mouvement. Le 24 février, après deux jours d'un combat sanglant, elle emportait la position de Tsen-Ki-Tchen.

Kouropatkine, surpris par cette attaque qui n'était qu'une feinte, et croyant que le mouvement tournant japonais s'effectuait de ce côté, transporta de sa droite à sa gauche toutes ses troupes disponibles. Il croyait déjà avoir partie gagnée, quand subitement, le 28 février, les colonnes du général Oku, à l'Ouest, franchissaient le Koun-Ho, en même temps que l'armée du général Nogi, passant par Din-Min-Ting, exécutait un vaste mouvement enveloppant et le 2 mars apparaissait sur le flanc de la droite russe dégarinée.

C'est alors seulement que Kouro-



Le successeur de Kouropatkine : le général Liniévitch, commandant en chef l'armée russe de Mandchourie, nommé le 17 mars, passant la revue des troupes.

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.



La rue principale de Tokio pavloisée en signe de réjouissance après les dernières victoires japonaises.

patkine reconnut la terrible situation dans laquelle il se trouvait.

Le 7 il commence son mouvement de retraite et le 10, les Japonais entrent à Moukden.

Dans cette bataille, la plus considérable qui ait jamais eu lieu, par l'importance des effectifs engagés et, par sa durée, les Russes eurent 30.000 morts, 90.000 blessés et 50.000 prisonniers. Ils abandonnèrent en outre 60 canons, un matériel immense et une énorme quantité d'approvisionnement.

Les Japonais perdirent de 40.000 à 50.000 hommes.

Le maréchal Oyama sans donner de repos à ses troupes, poursuivit les Russes jusqu'à Tie-Ling, à 62 kilomètres au nord de Moukden. L'armée du général Liniévitch, la seule des trois armées russes qui n'eût pas été trop désorganisée, tenta d'arrêter l'avant-garde japonaise sur les bords du Fan-Ho, à 17 kilomètres au sud de Tie-Ling. Mais le général Kouropatkine avait déjà décidé d'évacuer cette place où ses adversaires entraient le 16 mars.

Le 21 mars ils étaient à Tchan-Tou-fou, à 52 kilomètres au nord de Tien-Ling.

A la suite d'un conseil de guerre tenu à Tsarskoïe-Selo sous la présidence du Tsar, le général Kouropatkine a été rappelé en Russie et remplacé par le général Liniévitch.

Au cours de son retour, il a rebroussé chemin et a pris, sur sa demande le commandement de la 1^{re} armée.

LES ATTENTATS

En dehors de la bombe de Mac-Culloch dont nous parlons plus haut, la Russie a été le théâtre d'une série d'attentats dont voici une liste brève : 20 mars, un individu blessé à coups de revolver,



M. de Segonzac, l'explorateur fait prisonnier au Maroc aux environs du 8 Mars.

M. Niagosedof, gouverneur de Viborg; 21 mars, bombe lancée à Varsovie au milieu d'une patrouille de police, 3 hommes tués; 23 mars, le commissaire de police de Dvinsk est blessé mortellement d'un coup de revolver; le 27 mars, à Grodno, collision entre la troupe et des paysans : sept tués, cinquante blessés; 26 mars, bombe lancée contre le baron de Nolken, chef de la police de Varsovie qui est atteint grièvement. Simultanément une bombe fait explosion dans un poste de police : six agents tués ou blessés.

LA CAPTURE DE MONSIEUR DE SEGONZAC

Le 19, le comité de l'Afrique française recevait une dépêche annonçant que M. de Segonzac, explorateur, qui était parti au Maroc pour une mission de géologie et de cartographie, avait été fait prisonnier par des fanatiques.

LA SÉPARATION DES ÉGLISES ET DE L'ÉTAT

La première escarmouche relative à la séparation des Églises et de l'État a eu lieu dans la séance de la Chambre des députés du 21 mars. M. Briand, rapporteur, a défendu son projet dont M. G. Berry voulait renvoyer la discussion après les élections générales.

De nombreuses interpellations se sont succédées dans les séances suivantes; le 30 mars M. Barthou, Denys Cochin et Raiberti ont prononcé d'importants discours.

Mais un des faits les plus significatifs a été la lettre adressée le 20 mars au Président de la République par les cardinaux français en tête desquels a signé le cardinal Richard, archevêque de Paris. Dans cette lettre, les cardinaux signalaient à M. Loubet que la séparation constituait une violation des droits de l'Église et qu'ils protestaient au nom de celle-ci et de la France.

GUILLAUME II A TANGER

Guillaume II est parti pour une croisière de Cuxhaven, le 23, à neuf heures et demie.

Ce n'est pas sans un profond étonnement que l'on a appris que l'empereur d'Allemagne avait l'intention, au cours de cette croisière, de s'arrêter à Tanger.

Dès que l'on a appris la nouvelle, dans cette ville, de grands préparatifs de réception ont été



Le Cardinal Richard, archevêque de Paris, signataire de la lettre de protestation adressée le 20 mars, par les cardinaux français, à M. Loubet.

faits par le sultan et le Gouvernement marocain.

Cette visite a donné lieu à de nombreux commentaires dans la presse européenne.

Guillaume II a débarqué à Tanger à 11 h. 45 du matin.

Je sais tout



SALON 1905

M^{lle} POLAIRE, par A. DE LA GANDARA





Coquelin Cadet

Jean Rameau

Maxime Boucheron

Armand Silvestre

François Coppée

" MONOLOGUE ÉPISCOPAL "

Ce tableau de José Frappa constitue en même temps qu'un amusant tableau de genre, une réunion de portraits de célébrités contemporaines, que l'artiste a pris pour modèles bénévoles.

PORTRAITS INSOUÇONNÉS

par Henry Roujon

Sait-on, lorsqu'on admire certains tableaux de genre ou d'histoire que, bien souvent, les personnages qui y sont représentés sous des aspects de fantaisie sont des personnalités connues ou illustres dont l'artiste a pris les traits pour modèle? — M. Henry Roujon, ancien Directeur des Beaux-Arts, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, va nous dévoiler un grand nombre de ces portraits insoupçonnés ❧ ❧ ❧ ❧ ❧ ❧ ❧ ❧



DANS un de ses plus charmants chefs-d'œuvre, le maître conteur Paul Arène nous dit les mésaventures d'un brave Auvergnat qui se laisse entraîner par une bande de joyeux noctambules. D'étape en étape, on le conduit chez un peintre qui s'est fait une spécialité des figures mystiques. En apercevant le marchand de marrons sur le seuil de son atelier, l'artiste pousse un cri : « Ah ! mes enfants ! quel saint

François ! » Vite, on affuble le pauvre « fouchtra » d'un froc et d'un cagoule, et, en quelques coups de pinceau, l'hirsute enfant du Plateau central devient le suave vagabond d'Assise.

Cette métamorphose monacale est poussée jusqu'à des conséquences extrêmes ; au petit matin, les jeunes fous, errant dans un quartier désert, ne savent plus que faire de leur compagnon improvisé ; ils imaginent, pour se délivrer de l'Auvergnat, de

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et des événements universels.

sonner à la porte d'un couvent et de le confier aux soins du frère portier. Ils ont, disent-ils, trouvé ce bon religieux vagabondant dans les rues et le remettent aux mains de ses confrères « pour éviter un scandale ». La lourde porte du couvent se referme sur le marchand de marrons de la rue Saint-Jacques, qui proteste confusément. Paul Arène nous laisse supposer que cette innocente victime d'une

nage contemporain de l'artiste. Ces maîtres tailleurs de pierre du moyen âge étaient de vrais Français de France. À l'exemple de leurs camarades, les jongleurs et les trouvères, ils avaient l'esprit volontiers farceur. Quand un imagier des douzième et treizième siècles croyait avoir une petite vengeance à exercer, il mettait sa prodigieuse habileté de modeler au service de sa rancune. Plus d'un damné-



Ed. Lockroy G. Clémenceau

Paul Bert

Léon Gambetta

UNE FRESQUE DOUBLEMENT HISTORIQUE

Les célèbres fresques de M. Joseph Blanc, au Panthéon, sont à elles seules une remarquable galerie de portraits. On reconnaît sur le fragment caractéristique que nous reproduisons, les traits familiers de quelques-uns de nos hommes politiques les plus importants.

gaité de rapins, termine ses jours dans un « in-pace ».

En sautant ainsi sur le premier saint François qui tombait sous son pinceau, le peintre de la jolie nouvelle de Paul Arène obéissait à une tradition séculaire.

On écrirait un gros livre, très intéressant et très documenté, sur les modèles non professionnels qui inspirèrent les artistes à travers les âges.

Aux tympanes de nos vieilles églises romanes et gothiques, nous admirons ces merveilleux bas-reliefs, d'une vie si intense et d'un art si libre : scènes du Jugement Dernier, pesée des âmes, extases du Paradis, tortures de l'Enfer...

On vous dira que, dans ces figures d'élus et de damnés, plus d'une représente un person-

enfourché par un diable et faisant une laide grimace, n'est autre qu'un abbé ou un saint évêque, coupable d'avoir été soit un maître cruel, soit un mauvais payeur...

DE TOUS TEMPS, LES ARTISTES ONT PRIS LEURS AMIS... OU LEURS ENNEMIS COMME MODÈLES PLUS OU MOINS VOLONTAIRES.

Léonard de Vinci, de manières si seigneuriales, ne dédaigna point d'obéir à cette vieille tradition. On prétend, sans grandes preuves d'ailleurs, qu'il se montra très irrité contre les moines du couvent de Sainte-Marie-des-Grâces. Léonard n'aimait pas à être presse dans son travail, et plus d'un artiste d'aujourd'hui lui ressemble en ce point. Comme les Pères le harcelaient pour qu'il terminât, à heure fixe, sa fresque de la Cène, il infligea

prétend-on, à l'un d'eux, les traits atroces des Judas.

Michel-Ange était colérique et vindicatif. Dans la fresque du *Jugement Dernier*, de la Chapelle Sixtine, on remarque un réprouvé que les démons torturent avec une complaisance particulière : ce serait le portrait d'un cardinal, dont le grand Florentin était l'ennemi.

Ce sont là des exemples de ce que l'on pourrait appeler « le modèle malgré lui ». Il va sans dire que ces abbés, ces évêques, ces moines et ce cardinal ne poussèrent point l'abnégation jusqu'à fournir aux tailleurs de pierre, à Léonard de Vinci ou à Michel-Ange, une séance de pose.

Il serait plus intéressant encore de rechercher à travers les œuvres de la peinture et de la statuaire les cas innombrables où l'artiste s'est servi de la personne d'un ami pour incarner un personnage de l'histoire ou de la légende.

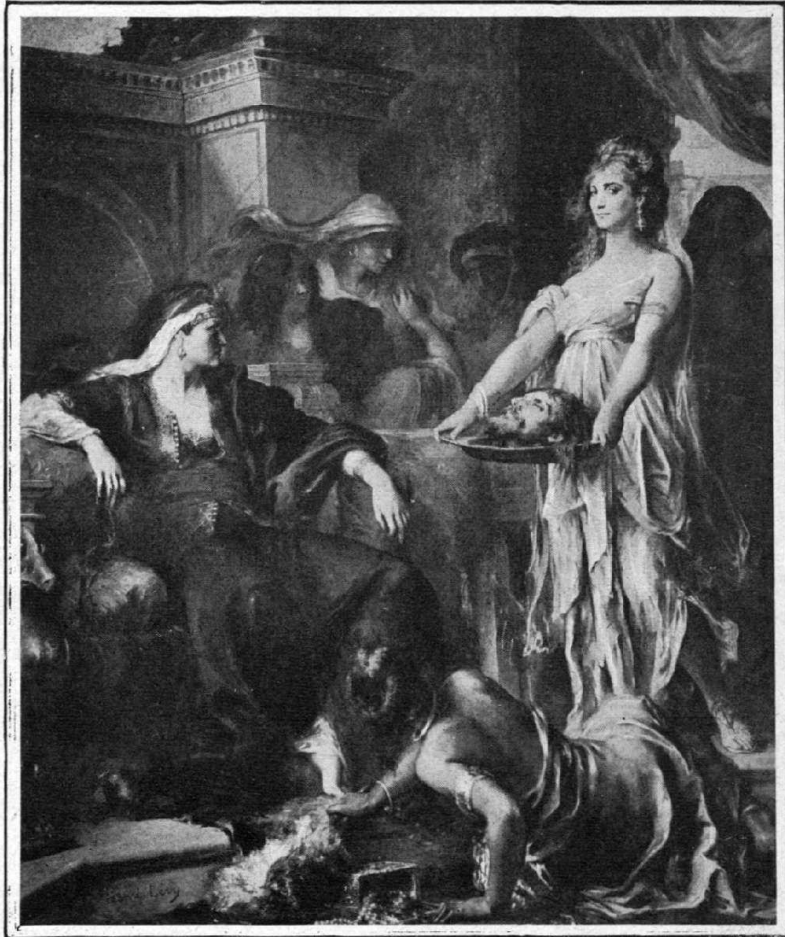
Nous ne citerons que pour mémoire les donateurs des tableaux votifs. Ici, c'est comme portraitiste qu'agit l'artiste, et dans l'intention bien formelle de tracer de quelqu'un une image fidèle. Le roi, le prince ou le grand seigneur qui consacrait une œuvre d'art à un saint entendait associer sa propre ressemblance à l'hommage qu'il voulait rendre à son Patron.

Mais nous voulons parler surtout des cas où la personnalité réelle de celui qui est représenté, reste, sinon secrète, du moins intime et confidentielle, entre l'artiste et son modèle bienveillant. Ici, les exemples se compteraient par milliers.

Interrogeons d'abord ces aïeux de la peinture qui furent les miniaturistes. On ne peut feuilleter les manuscrits enluminés par les vieux « écrivains de vermillon », sans être frappé du caractère puissamment individuel de tous les personnages. Qu'il s'agisse d'un fait historique ou légendaire, d'une scène sacrée, d'une fable mythologique, tous les héros du petit drame semblent pris sur le vif; chacun d'eux trahit sa race et sa nationalité. Un Jean Fouquet, un Pol de Limbourg, un Simon Marmon, un André Beauneveu, purs français ou franco-flamands, empruntaient les

figures de leurs familiers pour illustrer les livres d'*Heures*.

Si, des miniaturistes, nous passons aux peintres, nous trouvons le premier de tous, Giotto, procéder de même dans ses grandes fresques de Florence et de Padoue; les personnages de la *Passion*, les compagnons



UN PORTRAIT MACABRE.

La Salomé, d'Henri Lévy, porte dans un plat la tête de Jean-Baptiste, tête qui n'est autre que celle du poète Albert Méral...

de saint François sont pour la plupart de pseudo-portraits.

Les successeurs de Giotto agirent de même. Les artistes viennois du quatorzième siècle qui décorèrent à Florence la Chapelle des Espagnols (Eglise Santa-Maria Novella), firent des Cicéron ou des Tubalcain à la ressemblance des habitués de leurs ateliers. Par malheur, il nous est impossible, dans la plupart des cas, de mettre sous le portrait le nom véritable du modèle.

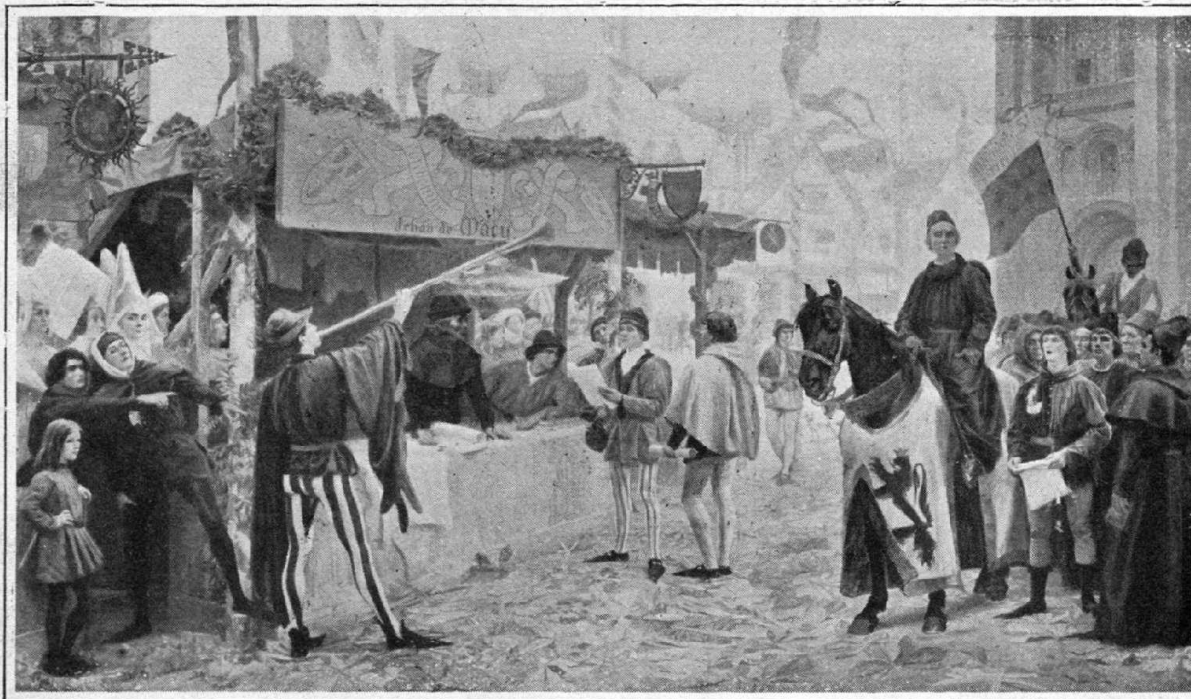
Cette pratique devint constante chez les artistes italiens.

L'Adoration des Mages (Offices de Florence) de Sandro Botticelli nous représente toute la

famille des Médicis en adoration devant la Vierge et l'Enfant. Les décorateurs italiens, jusqu'à Véronèse et Tiepolo, suivirent cette tradition, et l'illustrèrent encore.

... Chacun sait que Rembrandt et Rubens ont pris pour modèles leurs propres femmes. Rembrandt, qui fut marié deux fois, immortalisa successivement ses deux compagnes :

de son génie. Il n'a cessé d'incarner en elles soit des nymphes, soit des déesses, quelquefois des madones, souvent des Vénus. Le peintre et l'époux y trouvaient leur compte. Si l'on s'étonnait de cette prédilection, Rubens n'hésitait pas à répondre qu'il choisissait Hélène Fourment pour modèle, parce qu'elle était « la plus belle de toutes les dames

M^{me} Werth

M. Roujon fils

M. Octave Gréard

“ LE LENDIT ” PAR J.-J. WEERTS.

Dans sa grave ordonnance, cette vaste composition, qui représente la célébration d'une grande fête universitaire dans l'ancienne France, contient divers portraits. Dans le fragment que nous publions, on ne voit pas le nuage où le peintre s'est figuré lui-même.

Saskia et Hendrickie. Une tradition veut que l'adorable Danaé du Musée de l'Ermitage (Saint-Petersbourg) ne soit autre que Saskia ; on croit aussi qu'Hendrickie Stoffels a posé devant le maître hollandais pour cette Bethsabée, qui est peut-être le plus prodigieux de ses chefs-d'œuvre. Rembrandt se prenait constamment lui-même pour modèle. De profil, de face, en buste ou en pied, il s'est peint dans toutes les lumières.

L'ARTISTE TROUVE PLUS VOLONTIERS SON IDÉAL DANS UN VISAGE AIMÉ QUE DANS CELUI D'UN MODÈLE PROFESSIONNEL.

Quant aux deux épouses de Rubens, Isabelle Brant et Hélène Fourment, elles furent, à vrai dire, les principales collaboratrices de son œuvre. Elles réalisaient parfaitement, en deux types de beauté féminine, l'idéal flamand qui convenait à la richesse exubérante

d'Anvers ». Isabelle et Hélène ne furent pas seulement les modèles préférés et les compagnes du maître anversois ; on doit les considérer comme ses deux Muses.

Pourquoi, en effet, un artiste serait-il perpétuellement condamné à reproduire le visage régulier, mais trop souvent inexpressif, d'un professionnel de la pose ?

Dès que l'artiste a pris conscience de son originalité, il préférera toujours choisir librement le type dont il doit, pour faire vraiment une œuvre d'art, recréer en lui-même la vie idéale.

... Les exemples abondent parmi les artistes modernes ou contemporains.

Nous citerons d'abord Horace Vernet, en une circonstance où il reprit la malicieuse tradition du moyen âge. Dans le grand tableau de la *Smalab d'Abd-El-Kader* (Musée de Versailles), on voit un pillard qui s'enfuit en dérobant une bourse. Le peintre, mécon-

tent d'un riche et célèbre banquier, coupable d'avoir lésiné sur le prix d'un cadre, se vengea en le peignant sous les traits d'un filou vulgaire.

Plus récemment, Baudry, le plus élégant et le plus ingénieux des décorateurs, a repris la tradition de Rubens ; dans son plafond du Palais de Justice, une des figures allégoriques

Le prince, qui se piquait d'être le plus sûr des guides à travers toutes les richesses de sa demeure, ne manquait jamais de faire remarquer aux convives qu'il fallait reconnaître le duc de Chartres dans le patron légendaire des chasseurs.

Entrons au Panthéon. Nous allons reconnaître sur les murailles bien des visages de



Romain Daurignac

M^{me} Humbert

M^{me} Maria Dauignac

“ LE MARIAGE D'ANNE D'AUTRICHE ”

Ce tableau, tour à tour attribué à M. Roybet et à M. Frédéric Humbert, est, pour qui le regarde attentivement, un portrait de famille de la célèbre famille Humbert.

ressemble à s'y méprendre à la propre femme de l'artiste. Ayant à sa portée un type de grâce achevée, Baudry s'en contenta aisément, nul modèle indifférent n'aurait pu aussi bien l'inspirer. De même, dans ses belles peintures du Foyer de l'Opéra, malheureusement presque inaccessibles, plus d'une Muse rappelle les gracieuses et coquettes parisiennes du Second Empire.

Quand on recevait, au château de Chantilly, l'hospitalité, si aristocratique et si simple à la fois, du duc d'Aumale, le déjeuner s'achevait dans la contemplation d'un panneau décoratif de Baudry : « *La chasse de saint Hubert.* »

contemporains célèbres, sans que ces visages soient à proprement parler des portraits.

Cabanel, Joseph Blanc, Jean-Paul Laurens, Puvis de Chavannes, Henry Lévy, ont presque tous représenté des personnages modernes dans leurs compositions décoratives.

Nous allons peut-être étonner nos lecteurs en leur révélant la personnalité véritable d'un des pages qui se pressent dans les *Ordonnances de saint Louis*, œuvre de Cabanel. Nous pourrions la leur donner en mille à deviner. C'est Adolphe Willette, le charmant et irrespectueux dessinateur, qui unit la verve d'un gamin de Paris à la malice du Gilles de Wat-

teau : Willette, alors élève, plutôt indocile, de l'atelier Cabanel, servit ce jour-là de modèle à son patron. Ce fut la seule fois de sa vie qu'il se rapprocha de saint Louis.

Non loin, dans la grande page historique peinte par Joseph Blanc, nous reconnaissons, bien qu'ils affectent les allures et revêtent les costumes des contemporains de Clovis, Gambetta, Paul Bert, Clémenceau, Edouard Lockroy, — les moins mérovingiens des mortels.

Dans le panneau de droite de l'œuvre de Jean-Paul Laurens, voici Ferdinand Fabre le romancier, un des plus chers amis du peintre, et le marquis de Chennevières, alors directeur des Beaux-Arts, à qui l'on doit la décoration picturale du Panthéon. Dans la frise, MM. René Goblet, Edmond Turquet, le célèbre statuaire Auguste Rodin. — Toujours au Panthéon, le peintre Toulmouche devient, sous le pinceau de Delaunay, un contemporain d'Attila.

A l'Hôtel de Ville, Jean-Paul Laurens s'est plu à retracer dans la voûte d'acier le beau masque tragique de Mounet-Sully. Non loin, de portraitiste, Jean-Paul Laurens est promu à la dignité de modèle. C'est Henri Martin qui place l'énergique et rude figure de son maître parmi le cortège des Muses. Laurens est en effet un modèle rare et le ministre Léon Bourgeois lui disait un jour avec raison, aux applaudissements d'un auditoire d'élite, qu'il semblait « un moine batailleur ».

Nous le reverrons encore au Salon prochain, quand Henri Martin exposera l'œuvre qu'il achève pour le Capitole de Toulouse. Après avoir reconnu dans un paysan provençal la physionomie généreuse et puissante du tribun Jaurès, nous retrouverons Jean-Paul Laurens dans un vieillard qui chemine, songeur et courbé, le long des bords de la Garonne.

En continuant notre promenade à travers les monuments de Paris, arrêtons-nous à la Sorbonne. On sait que nos peintres ont rivalisé d'ingéniosité et de

talent pour décorer la nouvelle maison de la pensée. La dernière œuvre mise en place est le large et beau panneau de Weerts, représentant *Le Lendit*. Quel est ce cavalier si fièrement campé sur sa monture? Regardez-le bien, et saluez l'illustre Recteur, M. Gréard, si unanimement regretté dans le monde universitaire. Weerts tenait à rendre hommage à M. Gréard et à placer son austère et aristocratique figure à la meilleure place de son œuvre. Il lui demanda quelques séances de pose; M. Gréard, qui avait temps pour tout, se prêta au désir de l'artiste avec la bonne grâce d'un grand seigneur de l'esprit. Une difficulté se présentait. Au temps du *Lendit*, nul ne portait de barbe: M. Gréard avait la lèvre correctement rasée, mais il conservait des « favoris », d'un caractère pédagogique et judiciaire. Weerts lui demanda de renoncer, par respect de l'histoire, à la représentation de ces favoris, coupables d'anachronisme. L'entente s'établit facilement sur ce point entre l'artiste et son modèle volontaire. M. Gréard fut représenté, absolument imberbe, et néanmoins fort ressemblant. Du haut de son destrier, il voit, chaque jour, passer cette joyeuse foule des étudiants dont il a été pendant si longtemps le guide bienveillant et le chef respecté.

Nous signalerons encore, dans cette pein-



Jean-P. Laurens Jules Lefebvre Guillemet Félix Bouchor Waltner

Cormon

“ LA LEÇON D'ASTRONOMIE ” PAR ROYBET.

Ces savants majestueusement drapés dans des costumes du XVII^e siècle sont tous des peintres contemporains.



ÉPISODE DE LA SAINT-BARTHÉLEMY, PAR J.-E. MILLAIS

Cette toile de l'illustre peintre anglais contient aussi un portrait ignoré, celui de lady Granby, dont le délicat profil a servi à l'artiste à composer la figure de la religieuse qui s'efforce d'empêcher l'officier catholique d'obéir à l'ordre sanguinaire du moine.

ture de la nouvelle Sorbonne, une particularité peu commune. En regardant attentivement le ciel qui s'étend au-dessus du paysage de Saint-Denis, vous observerez un nuage plus particulièrement modelé que les autres. Le peintre s'est divertie à indiquer dans ce mirage son propre portrait de bon flamand, tenace et doux. Mais, — et je signale cette injustice —

continuateur de l'école de Haarlem. Roybet a toujours aimé les trognes truculentes de reîtres, bons vivants et joyeux buveurs. Pendant plusieurs années, il préféra à tous les modèles professionnels deux employés supérieurs de la Société des artistes français : Prélat et Vigneron. Ces deux bons garçons si connus de tous les habitués des anciens Salons, avaient été créés et mis au monde pour être peints par Roybet. On disait jadis, au Boulevard du Crime, que l'acteur Gobert ressemblait à Napoléon I^{er} « plus que l'Empereur ne ressemblait à lui-même ». Jamais mousquetaires ne furent aussi mousquetaires que l'étaient Prélat et Vigneron.



UN MINISTRE DANS UN VITRAIL

Dans l'église de Thorigny-sur-Vire, un vitrail représente une scène curieuse propre à l'édification des fidèles : M. Henri Las-serre, l'écrivain catholique, recouvrant la vue grâce à une application d'Eau de Lourdes que lui avait conseillée son ami, M. de Freycinet, qui assiste à la scène.

Weerts, en se peignant lui-même, n'a pas renoncé à sa barbe fluviale ; il est vrai qu'elle se perd dans l'azur.

Tous les ans, les Salons de peinture abondent en « portraits insoupçonnés ».

Le plus fidèle observateur de la tradition que nous étudions ici est le beau peintre Roybet,

fameux banquet, les maires s'étaient naturellement dispersés aux quatre coins du territoire. Cormon emprunta quelques types significatifs aux visages de ses amis, et M. Jourdain, ancien chef de bureau à la Préfecture de la Seine, s'est vu conférer pour un jour l'écharpe municipale par un décret signé de Cormon.

DE L'UTILITÉ POUR LES ARTISTES D'AVOIR DES AMIS A FIGURE EXPRESSIVE.

On n'a pas oublié cette toile de Roybet, d'une virtuosité prestigieuse : *La Leçon d'astronomie*. Sous chacun des personnages de ce tableau corporatif il nous est facile de mettre un nom. Voici Jean-Paul Laurens méditatif, Jules Lefebvre flegmatique, le paysagiste Guillemet, gouailleur et bienveillant ; voici encore, très à l'aise dans le costume Louis XIII, le poétique paysagiste Félix Bouchor et Waltner, le maître de l'eau-forte. Dans l'angle, émerge d'une fraise godronnée le visage émacié et pensif du maître Cormon.

Cormon a été, paraît-il, plusieurs fois recherché par ses confrères, comme modèle remarquablement maigre. Francis Tattegrain lui a demandé de figurer à ce titre, en compagnie de Zuber, dans *Bouches Inutiles*. Cormon rend volontiers ce service aux camarades, à charge de revanche. Ce fut ainsi qu'il demanda à plusieurs de ses amis de lui poser quelques-uns des maires qui figurent dans l'excellente toile *Les Maires à l'Élysée*. A la suite du

Jean Veber, qui semble le dernier disciple de Breughel le Vieux, exposa, il y a quelques années, son *Homme aux poupées* qui fit sensation. Le rêveur, qui suit d'un œil visionnaire les petites créations chimériques, fut vite reconnu : c'était M. René Doumic, de la *Revue des Deux-Mondes*.

Combien de fois Friant a-t-il pris pour modèles ses deux grands amis, les frères Coquelin? Sa curiosité de portraitiste psychologue trouvait en eux d'inépuisables sujets de fine observation.

José Frappa, le satiriste des scènes ecclésiastiques, n'avait pas toujours à sa disposition des cardinaux ou des pères jésuites disposés à jouer aux cartes ou à découper une volaille à son premier signe. Aussi n'hésitait-il pas à conférer les ordres à ceux de ses camarades que ce jeu divertissait. Nous reproduisons ci-contre un tableau de lui : *Le Monologue Episcopal*. Dans le salon d'un évêque, un jeune abbé conte une anecdote qui égaie fort toute la compagnie. Le narrateur n'est autre que Coquelin Cadet, monologuant sous un habit sacré. Le monseigneur qui l'écoute ressemble traits pour traits à M. Jean Rameau; voici Maxime Boucheron en vicaire, Armand Silvestre en chanoine, et, en évêque élégant, François Coppée.

Passe encore de prêter sa tête à un peintre qui consent à la laisser sur vos épaules! Mais voici un exemple mémorable d'abnégation fourni par un modèle bienveillant. On se rap-

pelle la *Salomé* du brillant coloriste Henri Lévy, dont on déplore la perte récente. Le chef décapité du Précurseur, présenté à Hérode sur le plat d'or, c'est notre ami l'exquis poète Albert Mérat, bibliothécaire du Sénat. Il n'y a qu'un poète pour consentir par amitié à un tel sacrifice.

L'espace nous manque pour emprunter des exemples aux écoles étrangères. Signalons toutefois le tableau de Dante, Gabriel Rossetti : *Marie-Magdeleine à la porte de Simon*. Reconnaissons dans cette toile les visages de deux des hommes les plus illustres de l'Angleterre moderne; le peintre Burnes Jones, et le grand poète lyrique Algernon-Charles Swinburne.

Un non moins célèbre tableau de sir J.-J. Millais nous présente les traits de la belle Lady Granby, devenue une religieuse française.

Nous n'avons pas la prétention d'avoir épuisé notre sujet. Mais ces quelques exemples suffisent à prouver qu'on pourrait écrire une petite histoire des « modèles bienveillants ». Elle nécessiterait de savantes recherches à travers « les portraits insoupçonnés ».

Nous finirons par une révélation. La dernière grande œuvre, produite par le maître Frémiet, est le superbe Du Guesclin, qui chevauche sur la place de Dinan. Je me suis laissé dire que le grand sculpteur avait emprunté les traits du connétable à un brave cocher d'omnibus. Ce modèle improvisé a fourni la laideur : Frémiet s'est chargé de la beauté.

HENRY ROUJON.



JEANNE GRANIER ET ALBERT BRASSEUR PORTRAITURÉS SUR UNE AFFICHE.

Les pseudo-portraits dont les peintres d'affiches égayent et enjolivent nos murs ne constituent pas la moins curieuse série des portraits « insoupçonnés », si tant on puisse dire qu'ils soient insoupçonnés des vrais Parisiens.

VICTOR HUGO
PHOTOGRAPHE :

Dans le recueil récemment publié par M. Paul Gruyer, on voit toute une série de portraits et de paysages fort curieuse, surtout en ce sens que le maître et son entourage faisaient de la photographie d'art à cette époque où ce genre était inconnu. Le poète y est représenté à diverses époques de sa vie et dans des éclairages extrêmement intéressants.

VICTOR HUGO A ROME

Il y aura un an le 27 avril prochain, on inaugurerait à Rome, dans les jardins de la Villa Médicis, une statue en plâtre de Victor Hugo. Bien que comprise dans le programme officiel de la visite de M. Loubet en Italie, cette cérémonie n'eut lieu qu'en présence du Président de la République qui répondit au discours de M. Lockroy, président de la ligue franco-ita-

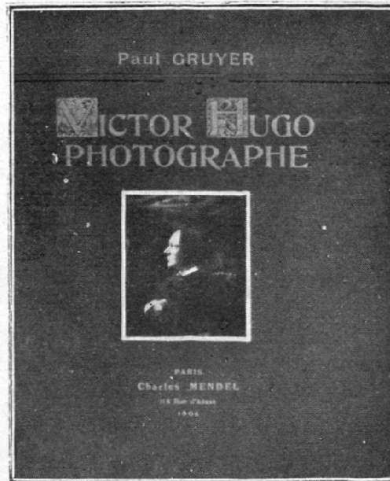


Statue de Victor Hugo qui sera élevée à Rome en grande pompe le 27 avril.

lienne, par une allocution. Le roi d'Italie n'osa pas y assister parce que Guillaume II fit faire des observations sur les lenteurs apportées à

l'inauguration de la statue de Goethe dont il avait fait don.

Le 27 avril prochain aura lieu une nouvelle inauguration de la



Couverture du Victor Hugo photographes, de M. Paul Gruyer.

même statue de Victor Hugo — mais en marbre cette fois — qui sera placée sur une place publique, la statue de Goethe ayant été, depuis l'an passé, inaugurée en grande pompe. Le roi et la reine seront présents.

La statue, œuvre du sculpteur français connu Lucien Pallez, a été taillée à Carrare dans un bloc de marbre de 35.000 kilos.

LA STATUE DE JULES SIMON
A LORIENT

Jules Simon qui a déjà son buste au Sénat et à l'Institut, et sa statue à Paris en face de la maison qu'il habita durant un demi-siècle en face de la Madeleine, va avoir son monument à Lorient, sa ville natale. La statue est l'œuvre de Denys Puech.

A BAS LE GREC

La langue d'Homère est bien menacée dans son existence universitaire ! Expulsée déjà de la plupart des grands établissements scolaires de France et d'Allemagne, elle triomphait encore chez les Anglais ; son ensei-

gnement restait inscrit sur le programme de leurs premières universités. Mais tout a une fin ; tout meurt, et même les langues mortes !

La fameuse Cambridge University (Université de Cambridge) a procédé, le 4 mars, à un étrange plébiscite. Tous ses anciens élèves ont été invités à se prononcer par vote sur cette question qui passionne le monde scolaire anglais : *Greek or no Greek.* (Grec, ou pas grec.)

Les élèves sont accourus de tous les coins de l'Angleterre, déposer leur bulletin de vote dans l'urne ; et tel est l'esprit de fraternité qui règne entre anciens élèves du vénérable établissement que les ministres, ambassadeurs, évêques et autres sommités qu'ils comptent parmi eux se sont succédés chaque jour dans le « Senate House ».

Le résultat a été une faible majorité en faveur du maintien du grec.

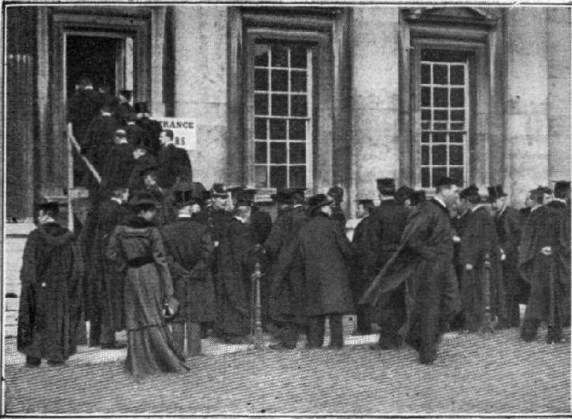


Statue de Jules Simon qui sera élevée à Lorient prochainement.

UN COMMANDANT
DOCTEUR ÈS-LETTRES

Un officier d'artillerie, le commandant Picard, a subi le 6 février devant la Faculté des Lettres

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.



Plébiscite pour ou contre le grec ouvert à l'Université de Cambridge (4 mars)

de Paris les épreuves du doctorat. Sa thèse avait pour sujet : « Bonaparte et Moreau. »

Il y a deux ans un jeune lieutenant de zouaves, M. Azan, avait passé la Méditerranée pour venir à Paris subir le même examen.

EUGÈNE GUILLAUME

Monsieur Eugène Guillaume, membre de l'Académie française et de l'Académie des Beaux-Arts, ancien directeur de l'Académie de France à Rome, est mort le 1^{er} mars en cette ville.

Il a succombé dans sa quatre-vingt-troisième année, après une existence de labeur et de dévouement. Grand prix de Rome en 1845, il poursuivit sa carrière de statuaire en produisant des œuvres sérieuses, un peu froides, d'une grande loyauté. Il écrivit en outre de nombreuses pages de critique. On sait que M. Carolus Duran lui succéda dans les délicates fonctions de directeur de la Villa Médicis, où M. Guillaume fit preuve pendant si longtemps de compétence et d'initiative.

LE MONUMENT DE CH. GARNIER

Le 2 mars, les échafaudages qui étaient dressés depuis quelques jours contre le monument de Ch. Garnier, qui est adossé à l'Opéra, disparaissaient et l'on voyait les motifs et le buste de ce monument revêtus d'une couche d'or fulgurante.

L'architecte M. Pascal répondit aux critiques fort vives qui lui étaient adressées en disant que « ce monument honorifique ne devait rien avoir de funèbre. »

« J'ai, a-t-il ajouté, un trop vivant souvenir des moqueries qui

saluèrent la belle façade harmonieuse de Garnier, lors de l'inauguration de ses colorations éclatantes pour ne pas braver les critiques d'aujourd'hui. Le temps se chargera de les faire tomber. »

LA VILLA D'ÉMILE ZOLA

Par une décision prise par Madame Emile Zola le 5 mars, la maison de Médan, habitée par l'écrivain, servira désormais de lieu de convalescence pour le per-

souvent victimes de leur dévouement, souvent aussi exténuées par leur rude besogne.

L'ÉCOLE DE ROME

On sait qu'un règlement de la Villa Médicis, maintenu en dépit d'une campagne récente, interdit le mariage aux prix de Rome pensionnaires de la villa. Un de ces derniers, M. Pech, lauréat du grand prix de musique, fiancé à une jeune Parisienne, a donné, le 7 mars, sa démission pour ce motif.

LES ÉTUDIANTS DE PARIS

Le banquet annuel de l'Association générale des Étudiants a eu lieu le 9 mars, sous la présidence de M. Paul Hervieu, de l'Académie française. Celui-ci a prononcé un discours qui a été très applaudi, et dans lequel il a établi un parallèle entre l'état d'esprit des étudiants de son temps et celui des étudiants modernes.

Des manifestations contre un professeur de l'École de Médecine, M. Gariel, ayant eu lieu du 10 au 21 mars, M. Touny, directeur de la police municipale, a frappé d'un coup de canne un étudiant. Un monôme protestataire a parcouru le 20 les rues de Paris. M. Lépine a écrit le 21 au président de l'association corporative des étudiants une lettre de conciliation.

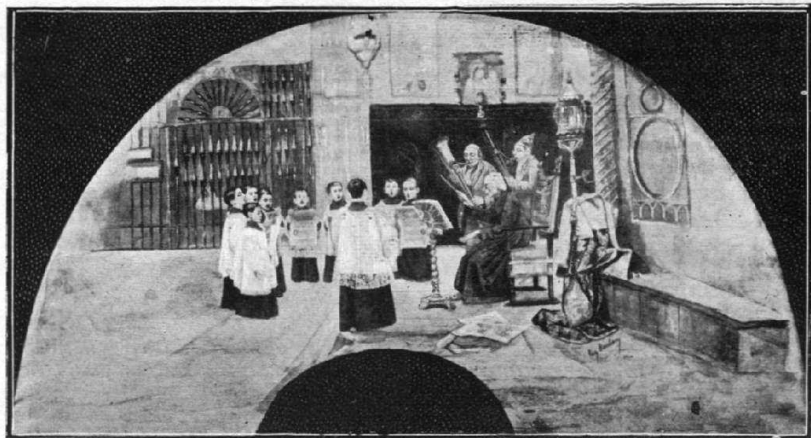
M. JULES THOMAS

L'éminent statuaire Jules Thomas, membre de l'Institut et du Conseil supérieur de l'Instruction publique, est mort le 9 mars, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il est, entre autres œuvres, l'auteur des deux cariatides : le *Drame* et la *Musique*, à l'Opéra.

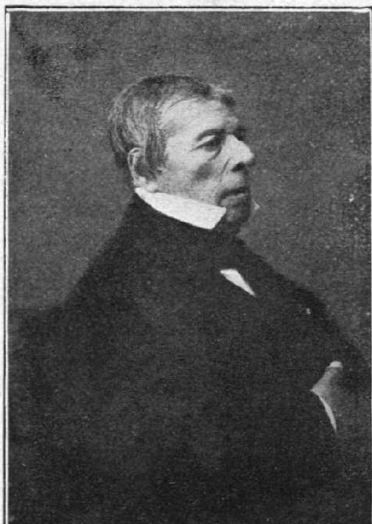


Le commandant Picard qui a subi devant la Faculté des Lettres l'épreuve du doctorat.

sonnel de l'Assistance publique. Il n'existait aucun endroit pour envoyer se rétablir ces infirmières



Éventail peint sur ivoire par dona Paz de Bourbon, princesse de Bavière, peintre de talent.



Le dernier portrait d'Ingres pris en 1867

Cl. P. Petit

MÉLANGES SUR L'ART FRANÇAIS

Sous ce titre : *Mélanges sur l'art français*, M. Henry Lapauze a publié, le 1^{er} mars, un livre d'art des plus intéressants, plein de renseignements curieux et écrit d'un style clair et harmonieux. L'auteur y parle : de l'Académie française à Rome; une Académie révolutionnaire des Beaux-Arts, La Tour à Saint-Quentin; l'œuvre de Ingres, les portraits dessinés de Ingres; la copie des fresques de la Sixtine; un grand potier français : Jean Carriès; l'art de la dentelle française, le droit d'entrée dans les musées.

LA BEAUTÉ D'ALCIAS

Ce roman antique de M. Jean Bertheroy se déroule à Egine, Olympie, Epidaure. Il nous fait assister aux grands jeux d'Olympie et à tous les détails de la vie des athlètes; il nous entraîne ensuite au milieu des Asclépiades d'Epidaure, ces prêtres-médecins qu'on venait consulter de tous les points et dont la doctrine était aussi curieuse que secrète.

LE SERPENT NOIR

Le 5 mars a paru le nouveau roman de M. Paul Adam, œuvre magistrale qui porte comme épigraphe ce passage de Nietzsche : dans : *Ainsi parla Zarathustra* : « Je vis un jeune berger qui se tordait, râlant et convulsé, un lourd serpent noir pendant à sa bouche... Ma main se mit à tirer le serpent,

à tirer en vain! elle n'arrivait pas à arracher le serpent du fond. Alors quelque chose se mit à crier de moi : « Mords! mords toujours! arrache-lui la tête! » Le berger cependant, se mit à mordre comme mon cri le lui conseillait... »

Ce roman, d'une haute philosophie, comporte une intrigue poignante.

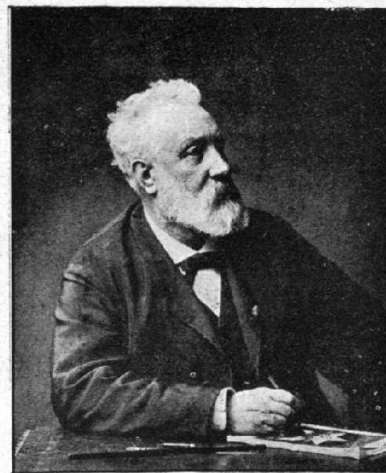
1815

Monsieur Henri Houssaye a donné le 15 mars le troisième volume



M. Paul Adam, auteur du « Serpent noir »

de sa belle publication : 1815. Il est relatif à la dernière abdication et à la Terreur blanche.



Jules Verne, le célèbre romancier, mort le 25 mars à l'âge de soixante-dix-sept ans.

JULES VERNE

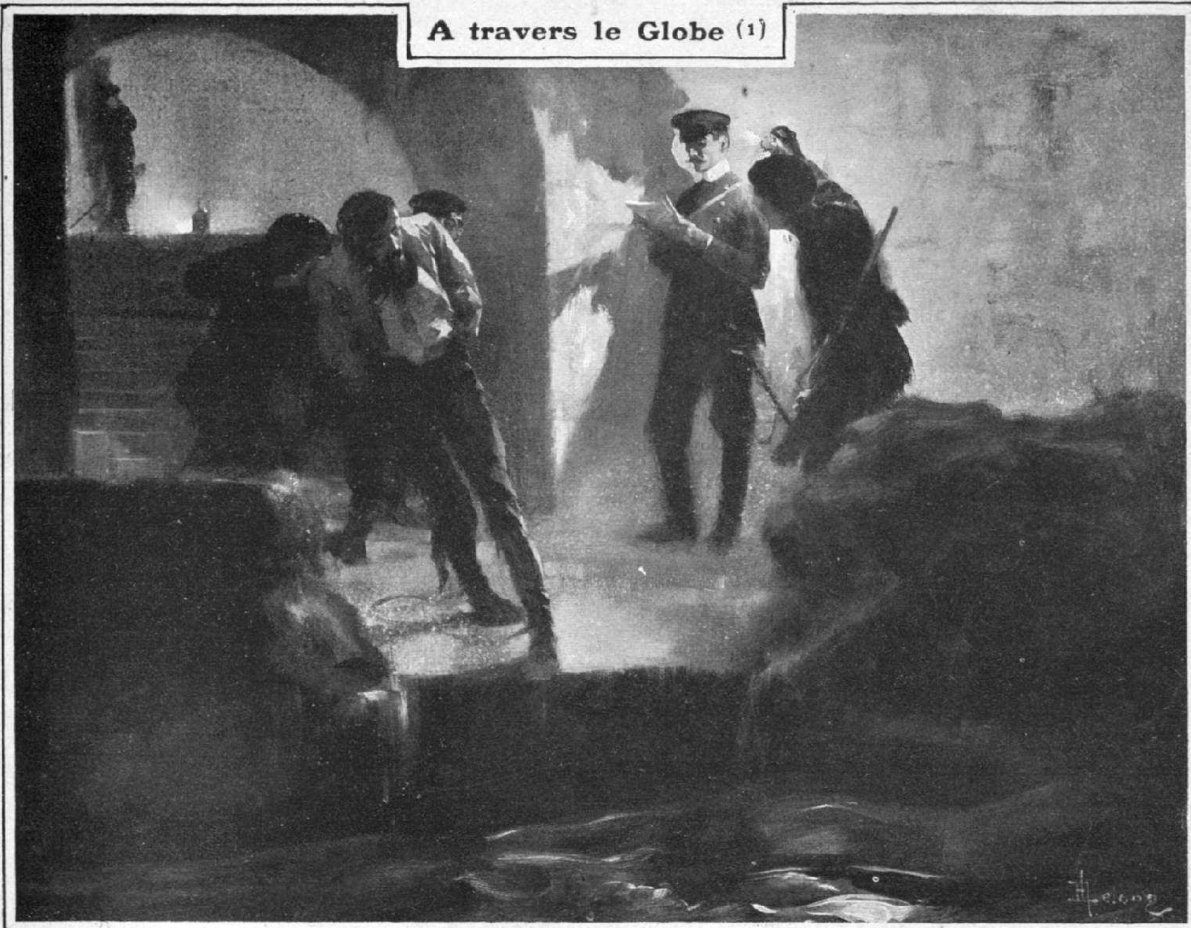
Jules Verne, l'illustre romancier des *Voyages extraordinaires*, est mort, le 25 mars, à Amiens, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Depuis plus de quinze ans, l'auteur de *Michel Strogoff*, du *Tour du Monde en quatre-vingts jours* et de tant d'autres œuvres populaires n'était pas venu à Paris. Il laisse quatre-vingt-dix volumes et six romans posthumes.

Élevé au petit séminaire de Nantes, Jules Verne fut d'abord boursier, puis il débuta au théâtre dans un petit acte joué avec succès. Enfin, il écrivit *Cinq semaines en ballon* et le triomphe qui s'ensuivit décida de sa vocation.

Il ne devait plus discontinuer de donner deux romans par an. Dans plusieurs il a prédit certaines découvertes scientifiques qui se sont produites après coup.



Une des illustrations de M. H. Delavelle pour « la Beauté d'Alcias » livre de M. J. Bertheroy



LES OUBLIETTES DE BELGRADE

Au fond des cachots de la forteresse de Belgrade coule un torrent où, s'il faut en croire les adversaires de l'ancien régime, nombre de condamnés politiques ont disparu.

Pourquoi nous l'avons tué

par

un des meurtriers du roi Alexandre de Serbie

Un des auteurs du terrible drame qui, dans la nuit du 11 juin 1903, a ensanglanté le Konak de Belgrade, adresse à *Je Sais Tout*, en même temps qu'un récit tragique de ce drame historique, une « justification », qu'il nous prie d'insérer intégralement. Nous n'acceptons qu'avec les réserves d'usage cette version des causes, des origines et des circonstances des événements rapportés, et nous n'avons pas cru devoir faire suivre ces révélations du nom de leur auteur. A A A A A A

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Vous me demandez des détails sur le complot de Belgrade, auquel j'ai pris part, ainsi qu'une justification de ceux qui, avec moi, ont renversé par la violence la dynastie des Obrenovitch.

J'accepte !...

Bien des fois, depuis la nuit terrible qui

amena la mort du roi et sauva la patrie serbe, j'ai frémi d'indignation et de douleur en entendant les commentaires erronés de l'étranger où souvent on nous traita d'assassins, nous, les libérateurs et les justiciers !

J'ai pensé que celui-là ferait un grand acte, accomplirait une œuvre importante pour l'honneur et la prospérité de la Serbie, qui détruirait l'erreur et le mensonge, et, sous

l'empire de cette idée, j'ai jeté, une nuit, ces lignes sur le papier.

Et maintenant qu'elles sont écrites, je vous les adresse, en vous suppliant de les publier dans votre revue, non seulement parce que celle-ci est, assure-t-on, une des plus importantes du monde, mais parce que c'est une revue française et que la France est un pays où la liberté fut achetée par de sanglants sacrifices, exécutés souvent — au milieu de l'universelle imprécation et des menaces de l'Europe — avec un splendide et héroïque esprit de résolution.

Pour dire tout ce que j'ai à dire, tout ce que j'ai besoin de dire, je voudrais le génie de l'écrivain et de l'orateur. Mais ma sincérité, je pense, me tiendra lieu de talent, car la vérité a, par elle-même, quelque chose de puissant et de sublime.

J'ajoute que S. M. le roi Pierre I^{er} est absolument étranger à ma détermination qu'il ignore totalement. Daignera-t-il même lire cette justification de ceux qui, avec le peuple, lui ont remis les destinées de la nation? Je ne sais pas.

L E DESPOTISME D'UN SOUVERAIN. TOUT UN PEUPLE DANS LES FERS. LES LISTES DE SUSPECTS ET DE VICTIMES.

... Oui, l'histoire de la Serbie fut, ces dernières années, dramatique et sanglante, mais les plus sombres souvenirs ne sont pas ceux qu'on croit, et s'il y a du sang innocent dans notre histoire, c'est celui des centaines de patriotes que tua le dernier des Obrenovitch.

Il faut qu'on répète, il faut qu'on sache et qu'on croie que jamais joug aussi arbitraire et aussi cruel n'écrasa un peuple que celui dont le fils de Milan Obrenovitch nous accabla pendant des années. Il faut qu'on reprenne la parole à ce sujet, que le sens du complot de Belgrade n'échappe à personne du monde civilisé, que tous soient persuadés que le complot tramé par les Machin, les Mischitch, les Damian Popovitch — et des milliers d'autres, — fut une entreprise sainte et non pas quelque misérable affaire de meurtre « classée », faute de répression possible.

Ah! souvenirs de tyrannie, de barbarie, d'esclavage!

Dans la douleur publique, une douleur personnelle, un sentiment particulier sont peu de chose. Pourtant cette calamité nationale s'incarne pour moi dans une figure : la figure hâve et désespérée de L... (1), mon ami, mon frère, lorsqu'il me revint après sa détention pour soi-disant crime de lèse-majesté. Lorsqu'on l'avait emprisonné pour un motif abo-

(1) Nous avons changé cette initiale. — N. D. L. R.

minablement futile, il était plein de jeunesse et de force. A présent il n'avait plus que quelques jours à vivre; certes, on l'avait jeté à la porte de la prison pour qu'il mourût dehors. Il n'était plus que le spectre de lui-même, mais aussi le spectre de la vengeance et du châtiement, et des larmes qui sont presque des larmes de dévotion me montent aux yeux quand je me rappelle, dans son visage ravagé, ses yeux magnifiquement illuminés par la haine du tyran et l'amour du peuple torturé.

Et autour de moi, j'entendais grandir un immense et profond gémissement. Je voyais s'accumuler les deuils, se multiplier l'épouvantable, stupide, odieuse oppression...

Oui, je veux que ce soit moi qui expose les causes du complot ourdi pour amener la déposition du roi Alexandre et qui, par sa faute, amena sa mort, je veux accumuler la longue série des griefs que son règne avait suscités.

Bien que ce passé soit irréparable, j'éprouverai une espèce d'amère consolation à dénoncer encore une fois les crimes, à nommer encore une fois les martyrs.

J'ai été mêlé de près aux nombreux incidents politiques qui ont marqué cette triste époque.

C'est presque par miracle que, trois fois, j'échappai aux menaces d'emprisonnement suspendues sur ma tête.

Si les choses n'avaient pas changé de face, je ne serais sans doute qu'un cadavre dans le torrent qui tourbillonne au fond des souterrains de la forteresse.

J'ai su les préparatifs du complot, j'en ai connu les auteurs, le colonel Machin, beau-frère de la reine, le colonel Mischitch, le colonel Damian Popovitch, qui fut l'âme de la conspiration.

Quel était donc cet homme qui faisait le malheur d'un pays?

Ce qu'on ne sait pas assez, c'est que le roi Alexandre, qui eût dû être un monarque constitutionnel, n'aspirait qu'aux jouissances du pouvoir personnel le plus absolu, et malheur à ceux qui essayaient de s'opposer aux fantaisies de son bon plaisir.

Ce roi d'ailleurs était un neurasthénique et un esprit malade. Il semble qu'il eût voulu dès le début de son règne, imiter les fantaisies et les excès des derniers empereurs romains, et, qu'entre tous, il eût choisi Néron pour être son modèle.

En 1893, âgé seulement de seize ans, il ordonnait l'arrestation de ses trois régents (il a dit depuis qu'il avait pensé à les faire empoisonner) et se proclamait majeur.

Il ne reculait devant aucun moyen, en effet, quand il s'agissait de se débarrasser de ses adversaires.

Un jour, un ministre vint lui dire que le métropolitain Michaël, nouvellement installé, faisait de l'opposition.

« Si ce prêtre devient gênant, répondit simplement le jeune roi, il suffira de lui donner une tasse de café qui l'écartera de notre route! »

Et il disait cela comme une chose toute naturelle.

Lorsqu'on voyait ce jeune homme, au dos prématurément voûté, fortement botté, chamarré de croix et de rubans qui couvraient jusqu'à la ceinture le plastron écarlate de sa tunique, on éprouvait d'abord une impression pénible, mais confuse. Peu à peu, on se rendait compte que l'œil inquiet de myope qui se promenait à droite et à gauche sans se fixer, et qui clignotait sous un épais binocle à monture d'or, trahissait une profonde dissimulation.

Et en effet, rarement, on vit souverain plus dissimulé, plus audacieux et plus cynique dans l'accomplissement d'un crime que le fils du roi Milan.

En voici un exemple :

Il invite une fois ses ministres à être de la promenade qu'il faisait dans le district d'Ouzica. Ceux-ci acceptent sans méfiance. On part en voiture et le cortège gravit la montagne de Zlatibor.

Subitement, la voiture royale qui est déjà arrivée au sommet s'arrête. A cet endroit, la

route borde un précipice. Le roi descend et continue sa promenade à pied.

Étonnement général. Quoi! Qu'est-il arrivé? Ses ministres ne devaient pas tarder à avoir l'explication du mystère.

Le soir même, le roi raconte qu'il a échappé miraculeusement à une conspiration tramée contre sa vie par les ministres. On produit

des individus salariés qui affirment que les ministres ont volontairement effrayé les chevaux de la voiture royale, pour que ceux-ci prenant peur, se précipitent dans l'abîme. Par bonheur, le souverain a eu le temps de sauter à terre et de s'enfuir au plus vite.

A l'aide de tels procédés

Alexandre parvint à établir de longues listes de personnes suspectes. Un certain nombre furent envoyées en exil, les autres furent enfermées à la forteresse de Belgrade.

De celles-

là, beaucoup ne reparurent plus jamais.

LA PRISON D'ÉTAT. A QUEL RÉGIME ÉTAIENT SOUMIS LES CONDAMNÉS POLITIQUES.

Si terrifiants qu'ils paraissent, les détails suivants sur ce qui se passait dans la forteresse de Belgrade, au temps des Obrenovitch et particulièrement sous le règne d'Alexandre, sont scrupuleusement exacts.

Cette forteresse renfermait des condamnés de droit commun et des prisonniers politiques. Sous Alexandre, elle était devenue une véri-



LE ROI ALEXANDRE ET LA REINE DRAGA

Le roi Alexandre en grand uniforme et la reine Draga, quelques jours avant le drame du Konak.

table prison d'État. Les « politiques » y étaient de beaucoup les plus nombreux, et le traite-

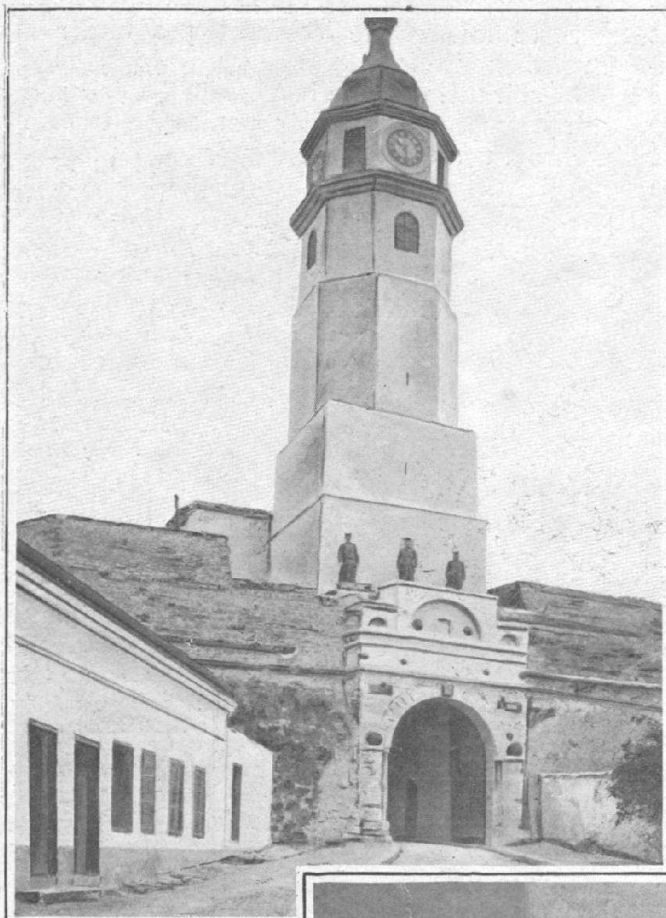
ment dans la muraille. De cette façon, il échappait à l'asphyxie, mais ses poumons s'atrophiaient rapidement, et l'homme le plus vigoureux, après un séjour un peu prolongé dans ce cachot, devenait phtisique.

Ces casemates ont à diverses époques reçu de nombreux bourgeois serbes, et le plus souvent, elles n'ont rendu que des cadavres. On ne saura jamais si les malheureux sont morts naturellement, s'ils ont bu du poison ou s'il ont été étranglés.

Dans la forteresse de Belgrade on se débarrassait d'ailleurs des gens d'une façon plus expéditive encore. Au fond d'un souterrain coule un torrent qui existait déjà au temps des Romains et dont les eaux se perdent on ne sait où. On y accède par un étroit escalier. De nombreux condamnés politiques ont fait le voyage du torrent. On ne les a jamais revus.

Au centre de Belgrade s'élève une haute construction qui est le bâtiment des postes. Une superbe inscription tracée en grosses lettres d'or et apposée sur la façade apprend au passant qu'un patriote serbe nommé Kolaratz a généreusement offert cet édifice à l'Etat serbe.

Kolaratz était un personnage excessivement riche, mais un adversaire des



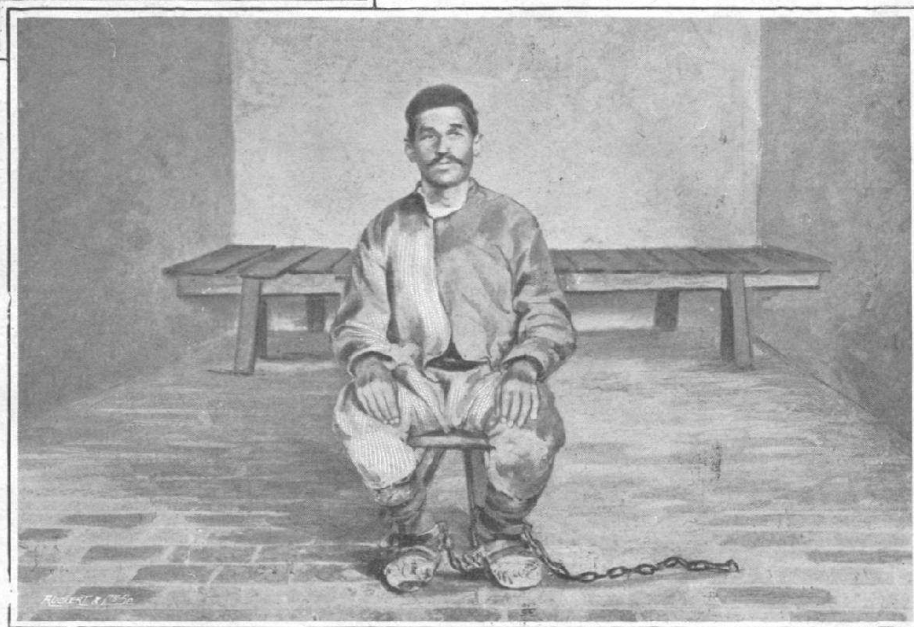
UNE PRISON D'ÉTAT

La forteresse de Belgrade où étaient enfermés les prisonniers politiques sous les Obrenovitch.

ment qu'ils subissaient était d'ailleurs le traitement réservé aux plus dangereux criminels.

Généralement, ils étaient enchaînés dans des cellules construites sous terre, véritables petits trous humides, creusés plus bas que le niveau du Danube, qui coule à côté, et ne possédant aucune fenêtre. Le malheureux prison-

nier ne prenait un peu d'air que par une ouverture ronde presque imperceptible, percée

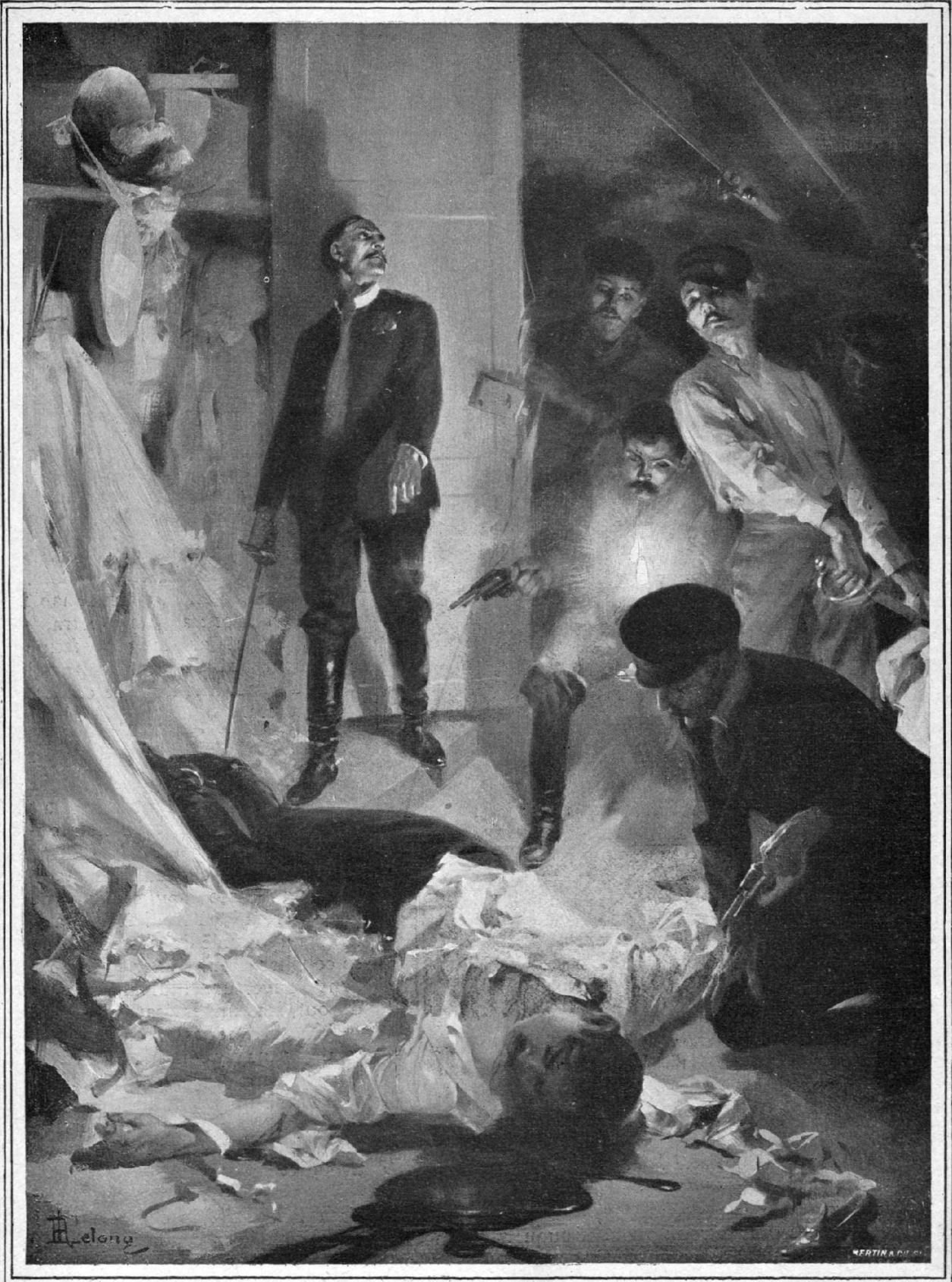


UN PRISONNIER POLITIQUE

Sous l'ancien régime, les prisonniers politiques étaient, sur le moindre soupçon, jetés dans des cachots insalubres d'où ils revenaient rarement, et chargés de chaînes.
(Photographie faite d'après nature par M. Chusseau-Flaviens)

Obrenovitch. Cette hostilité non dissimulée le conduisit tout droit à la forteresse de Belgrade.

Pourquoi nous l'avons tué



LA NUIT FATALE

Grâce aux documents et aux indications qui nous ont été fournis, il nous a été possible de faire une reconstitution exacte et minutieuse de la scène angoissante et terrible qui s'est déroulée dans la nuit du 10 juin à Belgrade.

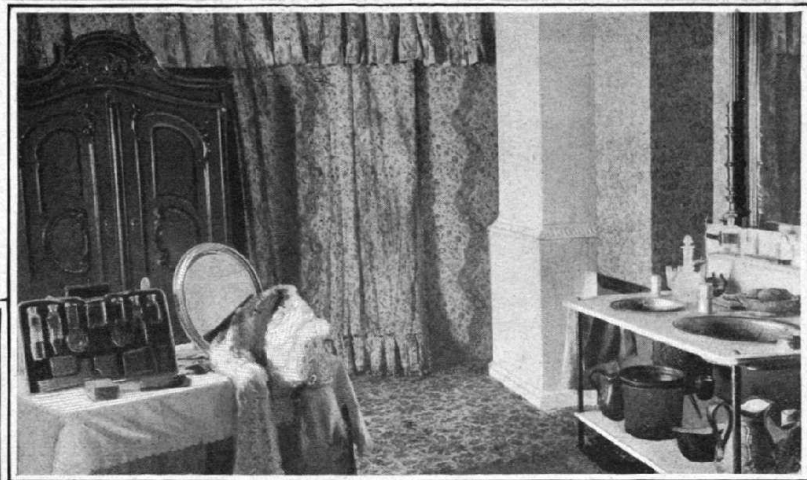
Quand Kolaratz eut été enfermé dans une des cellules dont nous avons donné plus haut la description, il fit amende honorable et promit de devenir un fidèle partisan de la dynastie régnante. Le gouvernement lui offrit alors de le remettre en liberté, s'il s'engageait par écrit à faire don à l'Etat de sa maison située au centre de la ville et d'une partie de sa grosse fortune.

Le pauvre Kolaratz, qui se voyait déjà enterré vivant, et qui n'aspirait plus qu'à revoir la lumière du jour, accepta par écrit tout ce qu'on exigeait de lui.

Quelques jours plus tard, il était mort: «Mort d'une maladie d'intestins», dit toujours en pareil cas le procès-verbal officiel.

Et cependant, il

avait été admis plusieurs fois à la cour, et avait même reçu du roi Alexandre, l'Aigle-



CABINET DE TOILETTE DE LA REINE

C'est dans ce cabinet de toilette que le couple royal a été pourchassé et c'est dans la penderie figurée au-dessous que le roi a reçu le coup mortel.

Rouge, la plus haute décoration serbe. Un jour il vint à déplaire, et conformément au procédé habituel, on l'accusa de haute trahison. Il fut arrêté et enfermé dans un local de la forteresse qui servait anciennement de cabinet d'aisances.

C'était une toute petite pièce, dans laquelle un homme ne pouvait trouver place que s'il se tenait debout, et dont le sol était percé d'un grand trou noir ouvrant sur un égout.

On juge de la situation du malheureux Kanto Tayfich enfermé dans ce réduit où il lui était également impossible de s'asseoir et de se coucher. Pour éviter de tomber dans l'ouverture il lui fallait rester debout, les jambes écartées.

Cette victime des Obrenovitch demeura, dans ces conditions effroyables, prisonnier pendant plusieurs semaines. Lorsqu'enfin on le fit sortir, cet homme taillé en hercule était devenu paralysé et presque aveugle.

Vous citerai-je encore le cas de Vasa Pélagitch, le chef du parti démocrate socialiste serbe, qui mourut à la forteresse, par le poison, dit la voix publique?

Vasa Pélagitch fut, comme tant d'autres,



LE BOUDOIR DE LA REINE

Cette photographie, prise le lendemain du meurtre, montre le bouleversement produit par la scène tragique qui ensanglanta les coquets appartements de la reine.

est des supplices plus affreux que celui auquel on est soumis dans les casemates! Ecoutez l'horrible histoire de Kanto Tayfich.

C'était un tribun paysan du parti radical. Il



Pourquoi nous l'avons tué



PIERRE 1^{er} DE SERBIE

*Le roi Pierre Karageorgevitich descendant du premier roi de Serbie, et qui fut proclamé roi quelques
après le meurtre d'Alexandre Obrenovitch
(Cliché Chusseau-Flaviens)*



COMMANDANT STEPHAN-NICOLITCH
CHEF DE LA GENDARMERIE



GÉNÉRAL GROUITCH



DAMIAN POPOVITCH
COMMANDANT LA PLACE DE BELGRADE

Les principaux partisans de la monarchie actuelle, instigateurs du complot. Tous ont eu beaucoup à souffrir du régime précédent; presque tous ont porté des chaînes

condamné pour crime de haute trahison. Il fut incarcéré et un beau jour on annonça officiellement sa mort à l'Europe. Trop tôt cependant. La dose de poison n'avait pas été assez forte, et Pelagitch vivait encore. Il se débattit longtemps avant de succomber.

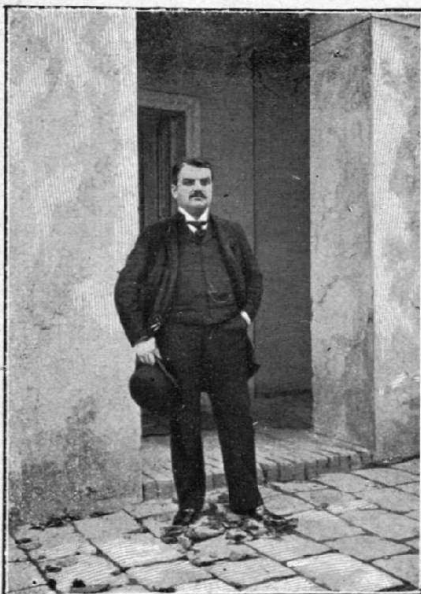
Et quelle maladie avait officiellement emportée Pelagitch? D'après l'acte de décès, comme toujours, une maladie d'intestins.

L'énumération serait longue des hommes po-

litiques actuels qui ont été emprisonnés sous le règne d'Alexandre et soumis aux pires traitements.

Je citerai M. Stoyan Protisch, qui fut condamné à vingt ans de travaux forcés, et qui, depuis, devint ministre de l'intérieur.

M. Patchih, ministre des affaires étrangères, qui fut condamné plusieurs fois à mort et enchaîné comme un vulgaire criminel dans les cachots de la forteresse.



M. NENADOVITCH

Cousin du roi, M. Nenadovitch est le grand-maitre de la maison civile de S. M.

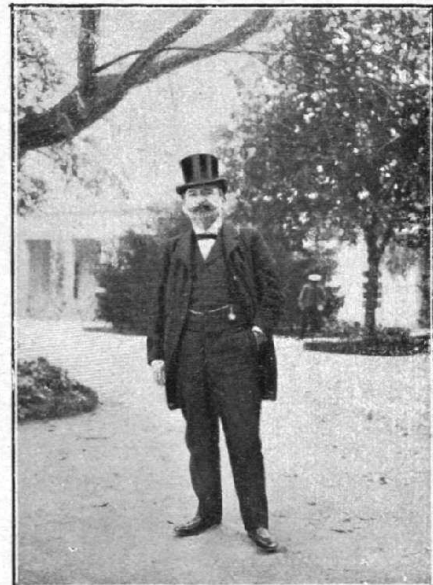
M. Ghivkovitch, ministre de la Justice, condamné à vingt ans de travaux forcés.

Le Dr Denitch, le médecin du roi actuel, qui fut pendant longtemps enfermé dans la forteresse et chargé de lourdes chaînes.

M. Nenadovitch, le cousin et le secrétaire général du roi Pierre qui, sous Alexandre, subit une longue captivité et fut torturé.

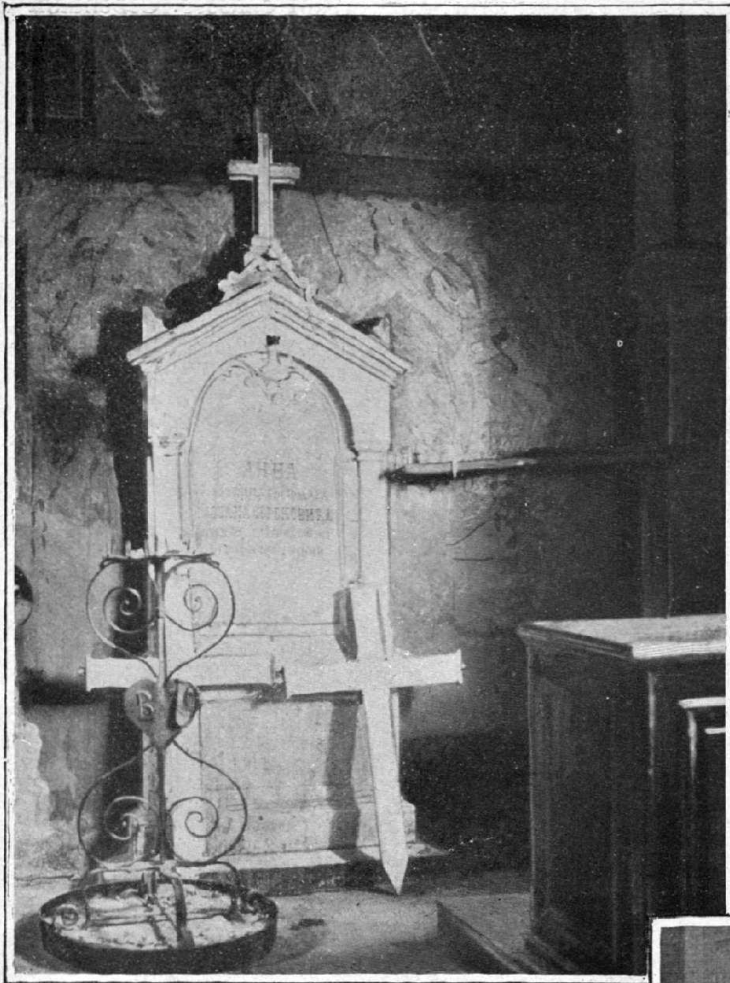
CET ÉTAT DE CHOSES
ODIEUX NE POU-
VAIT DURER.

Le mariage du roi Alexandre avec Draga Machin devait précipiter les événements...



LE DR DENITCH

Médecin actuel du roi, un de ceux qui furent le plus en butte aux persécutions.



LE TOMBEAU D'ALEXANDRE ET DE DRAGA

Deux humbles croix de bois montrent les emplacements où le dernier des Obrenovitch a été inhumé à côté de sa femme.

Le roi connaissait tout le passé de Draga Machin, l'ancienne dame d'honneur de la reine Nathalie, et sa vie scandaleuse à Vienne. Il savait tous les bruits qui avaient couru sur elle et dont beaucoup étaient justifiés; il savait que par l'âge il aurait pu être son fils, que le père de Draga était mort dans une maison de fous, que sa mère s'adonnait à la boisson. Rien ne put cependant l'empêcher de contracter cette union honteuse pour lui-même, pour son peuple et pour sa dynastie.

PARRICIDE ROYAL. LA TERREUR A BELGRADE. LE RÈGNE DE DRAGA MACHIN

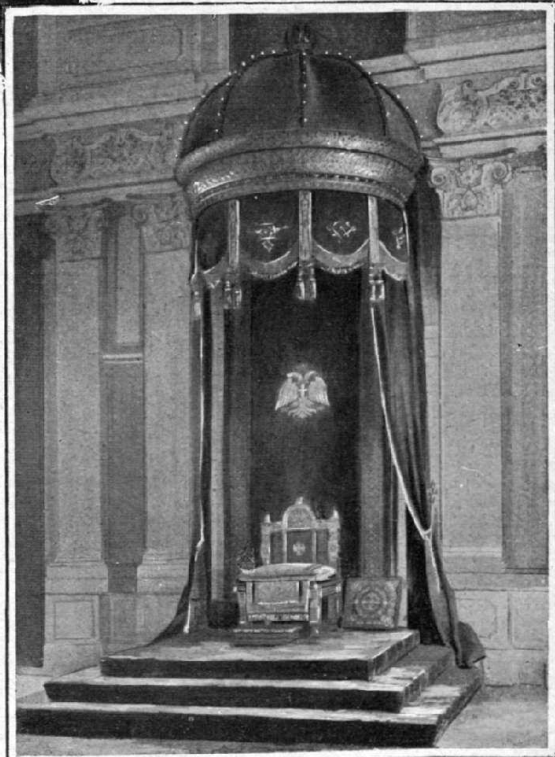
Le roi Milan soupçonna bientôt les projets de son fils et il déclara qu'il ferait tout pour les contrecarrer. Le fils, néanmoins, ne montra aucune hostilité contre son père. Jamais, au contraire, il ne parut plus tendre et plus empressé. Mais il arriva qu'un beau jour un assassin, Knezewitch, déchargea son revolver sur Milan. L'ancien roi ne fut que légèrement atteint, par contre son aide de camp fut grièvement blessé.

Le meurtrier avait été soudoyé par Draga Machin et par Alexandre. Il avait été en même temps bien stylé. Dans son interrogatoire il accusa les adversaires du roi Alexandre d'avoir armé son bras, et le soir même de l'attentat, les ministres étaient convoqués au palais et on exigeait d'eux l'arrestation immédiate et l'emprisonnement de tous les chefs du parti radical.

Les ministres furent stupéfaits. Il n'existait aucune preuve qui justifiait une décision aussi grave. Leur hésitation rendit le jeune roi furieux. Il fit mander sur le champ le chef de la 2^e brigade de cavalerie, colonel Alexandre Constantinovitch, et lui dit textuellement :

« Si je te commande de faire fusiller cette nuit les traîtres dont les noms se trouvent sur cette liste, obéiras-tu? »

Le colonel ne sut que répondre. Les ministres étaient glacés d'effroi. Pour éviter une terrible effusion de sang, ils consentirent à ce qu'exigeait Alexandre. *Od roba*



LE NOUVEAU TRONE DE SERBIE

Seule photographie existant du nouveau trône royal de Serbie, qu'a fait construire Pierre Karageorgevitch.

ikad, iž groba nikad, dit le proverbe serbe (on revient quelquefois de la prison, du tombeau, jamais !)

Nous ne sommes pas au bout ! L'état de siège fut proclamé à Belgrade, et les chefs radicaux furent traduits devant un conseil de guerre. Le roi eût vivement désiré les faire fusiller. L'intervention de l'empereur d'Autriche, qui fit agir son attaché militaire, le major Hordliczka, les sauva. Les accusés furent condamnés à de longues années d'emprisonnement, mais ils échappèrent à la mort.

Le mariage d'Alexandre I^{er}, roi de Serbie, avec Draga Machin, se fit le 5 août 1900, et alors l'arbitraire du roi et de sa femme ne connut plus de limites. On enleva leurs grades à de braves officiers. Les anciens ministres furent les uns enfermés dans la forteresse de Belgrade, les autres exilés. Quant au peuple, on fit peser sur lui un régime de terreur qui le contraignit à se taire.

Jamais la police du roi ne fut plus active. C'est elle qui organisa dans la population une souscription « volontaire » pour l'achat des chevaux destinés à former le régiment de cavalerie de la reine Draga. En même temps, le conseil municipal était forcé de consacrer à l'acquisition d'un yacht pour la reine l'argent recueilli en vue d'améliorer la canalisation des égouts.

On imposa à chaque quartier d'offrir au royal couple, un présent de nocce coûteux, et lorsque trois mois plus tard le *Journal officiel* annonça que la reine avait l'espoir de donner un héritier à la couronne (ce qui était faux), le peuple envoya « spontanément » seize voitures de gala à la nouvelle épousée.

Cette femme, qui, devenue reine aurait dû prendre à tâche de faire oublier sa conduite passée, ne connut plus que la satisfaction de son bon plaisir et montra une arrogance sans bornes. Elle se vengeait brutalement des moindres peccadilles commises autour d'elle, frappait les fonctionnaires de tous ordres sur le moindre soupçon et pour des bagatelles. Quiconque lui déplaisait tombait en disgrâce, ou prenait le chemin de l'exil, ou bien encore était enfermé dans la fameuse forteresse. Quant au roi, il n'était qu'un instrument entre ses mains.

Obéissant aux conseils de cette femme qui aspirait au pouvoir absolu, il suspendit la Constitution le 8 avril 1903 et prononça par décret la dissolution des deux Chambres.

Une atmosphère de honte pesait sur le pays. On ne pouvait former aucun ministère et le roi ne trouvait plus personne pour accepter un portefeuille. Il était obligé de supplier ceux

qu'il avait auparavant chassés. Cependant le peuple était las de tout supporter et commençait à se réveiller de son apathie et de sa lâcheté.

La reine Draga avait perdu toute espérance de donner un héritier au roi Alexandre. Bien loin de se rendre compte des légitimes colères qu'elle avait soulevées par le régime arbitraire qu'elle faisait peser sur la Serbie, elle osa penser à faire proclamer son frère « successeur au trône ! »

Elle n'eut pas de peine à faire accepter au roi ce projet insensé, et tout fut immédiatement préparé pour en assurer la réussite. Déjà même on avait réuni un Parlement complaisant qui devait voter la loi nécessaire. Déjà le frère de Draga, le lieutenant Nikodème Lounievitza, arrogant comme sa sœur, jouait au monarque et exigeait, quand il passait dans un lieu public, que tout le monde se levât et que la musique fit entendre l'hymne serbe.

C'en était trop ! Pendant les trois années du règne de Draga, la famille Lounievitza avait provoqué de telles colères dans le pays tout entier, qu'on pouvait redouter l'explosion d'une guerre civile. Les Serbes qui jusque-là avaient supporté patiemment le joug, comprirent tout d'un coup ce qu'ils avaient souffert. L'instinct de la conservation s'émut chez ce peuple, et l'état de légitime défense d'une nation tout entière détermina la catastrophe finale, qui devait emporter une dynastie.

Cette catastrophe, vous la connaissez. Je vais dire, en quelques mots, comment elle m'apparut...

LA TRAGÉDIE DU KONAK. UNE NUIT SANGLANTE.

Le 10 juin au soir, lorsque je rentrai chez moi, je savais que le complot préparé pour déposer le roi et la reine et auquel j'étais initié, devait recevoir son exécution dans la nuit.

Les principaux organisateurs étaient le colonel Machin, beau-frère de Draga, les colonels Mischitch, Novakovitch, Akanajkovitch, etc.

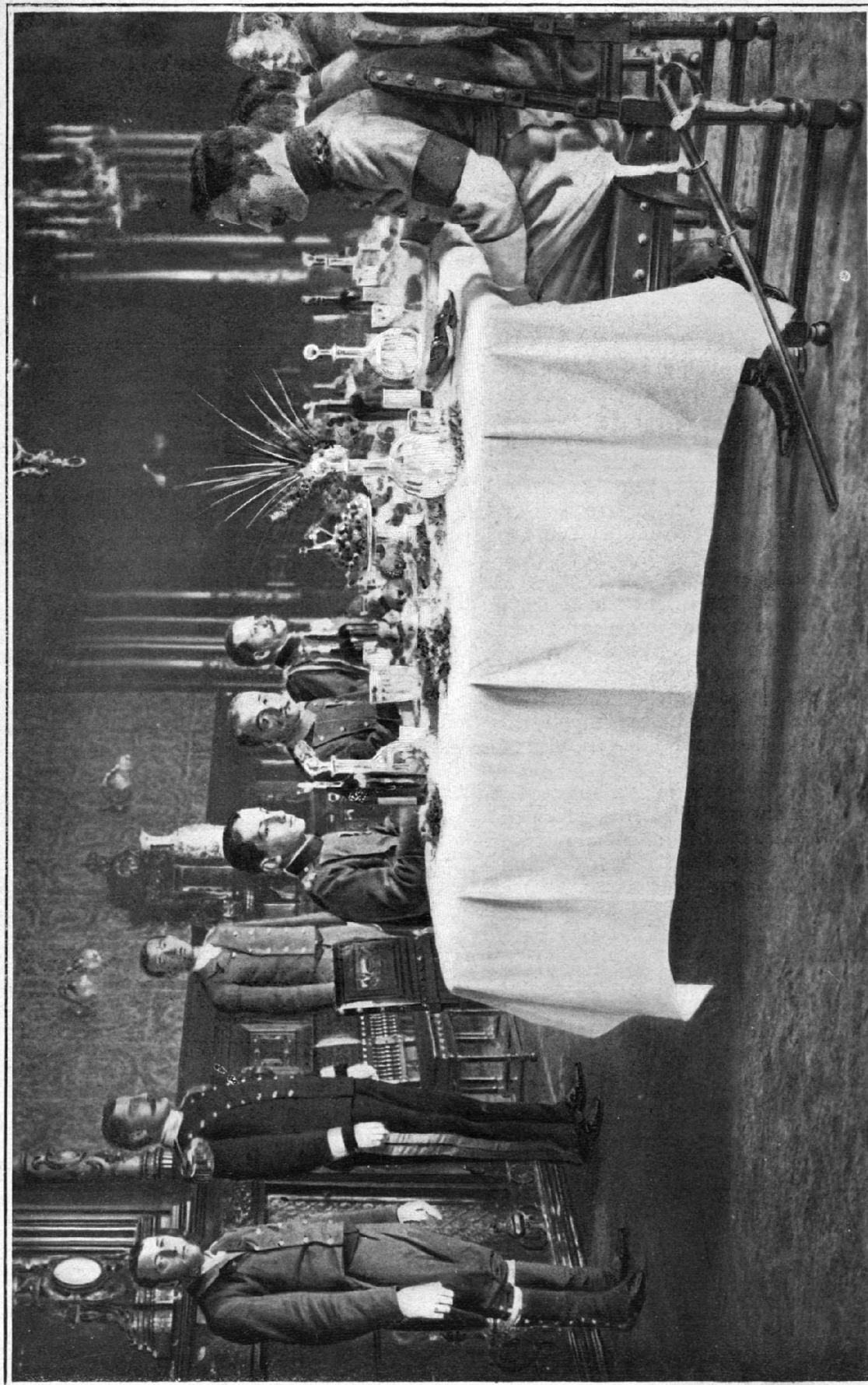
Je m'étais jeté sur mon lit tout habillé et je commençais à reposer quand, vers une heure et demie du matin, mon domestique introduisit dans ma chambre mon meilleur ami, le colonel K...

— Venez vite, me dit-il, on vous attend, déjà quarante officiers sont au palais.

Nous nous précipitâmes au dehors.

Nous n'étions plus qu'à quelques centaines de mètres du palais, quand nous entendîmes une forte détonation, suivie presque immédiatement d'une seconde.

Pourquoi nous l'avons tué



UNE SALLE A MANGER ROYALE

Ce cliché, unique en son genre, peut donner une idée du cérémonial usité à la table des souverains. A la droite du roi qui occupe la place d'honneur, se trouve son fils aîné le prince héritier. Quelques officiers de la maison militaire de Sa Majesté partagent sous le repas du souverain.

C'était le colonel Naumovitch qui faisait sauter à la dynamite une des portes d'entrée. Il fut tué par les deux explosions.

Nous nous mîmes à courir. En arrivant nous trouvâmes le palais entièrement cerné par les troupes.

Un commandant s'approcha de nous et voulut nous empêcher de passer. Le colonel K... lui dit tout bas à l'oreille une phrase qui était évidemment un mot d'ordre et nous entrâmes dans le palais.

Le grand hall, situé au rez-de-chaussée, était plonge dans une demi-obscurité. Les explosions de dynamite avaient coupé les fils électriques et les pièces n'étaient éclairées que par quelques bougies allumées par les conjurés.

Je trébuchai contre une masse étendue à terre. Mon compagnon se baissa.

— Tiens, fit-il, c'est le corps de ce malheureux Mikovitch, un aide de camp du roi!

Nous montâmes l'escalier; de l'étage supérieur, nous arriva un grand tapage de cris et de coups de revolver, puis le bruit d'un corps qui s'abat.

Nous pénétrons dans le grand salon du milieu, et je reconnais gisant sur le sol au milieu d'une mare de sang le cadavre du premier aide de camp du roi Lazare Péetrovitch.

— Dépêchons-nous! s'écrie le colonel K.

Nous faisons rapidement quelques pas et nous entrons dans la chambre royale, dont les officiers, qui nous ont précédés, viennent d'enfoncer la porte.

Le roi, pâle et en proie à une vive émotion, se tient au milieu de la pièce. Il est en costume de nuit et dans la main tient un revolver.

— Que voulez-vous, messieurs? demanda-t-il d'une voix tremblante de colère.

Un des officiers lui tend un papier :

— Nous demandons que Votre Majesté signe ce document. C'est une promesse de votre part de rompre avec la reine Draga. Il faut agir ainsi ou abdiquer!...

Le roi, sans répondre, fait feu sur l'officier qui tombe mort. Tous, nous nous précipitons sur le royal assassin qui s'enfuit dans la pièce voisine. Nous le poursuivons et nous le rejoignons dans la chambre de la reine.

Le commandant L... tire presque à bout portant un coup de revolver dans le visage d'Alexandre, qui chancelle, mais trouve encore la force de passer dans un petit cabinet où la reine s'est déjà réfugiée.

— Au secours! crie Draga en essayant d'ouvrir une fenêtre qui donne sur les jardins; mais un officier l'abat d'un coup de feu. Le roi essaye de la couvrir de son corps, à ce moment les coups de revolvers partent de tous les côtés, et les sabres taillent dans les chairs.

Par la fenêtre que voulait ouvrir Draga, on précipite les deux corps dans le jardin.

— Messieurs! s'écria un officier, Obrenovitch est mort. Vive Karageorgevitch!

Lorsque nous sortimes du palais, le jour naissait, éclairant à quelques pas de nous deux corps défigurés.

Je vous en ai dit assez pour vous faire comprendre que ce qui s'est passé cette nuit au Konak de Belgrade, n'a pas été l'œuvre de quelques hommes isolés, mais l'acte désespéré de tout un peuple qui lutte pour l'existence.

X...

Nous avons illustré cet article au moyen de documents qui nous ont été fournis par un envoyé spécial. Les photographies relatives au roi Alexandre ont été prises par le correspondant particulier de l'*Illustration*.

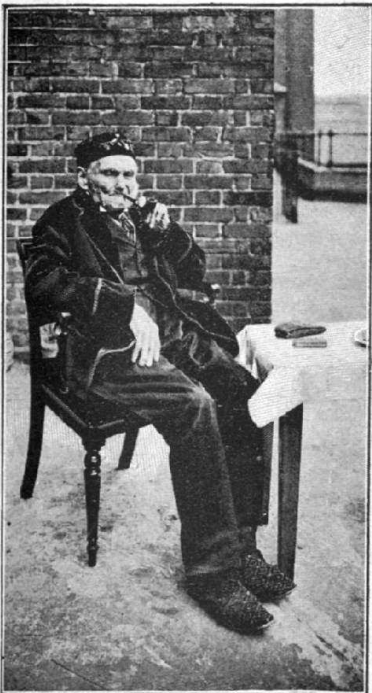


LA COURONNE ROYALE DE SERBIE

A TRAVERS LE GLOBE & Mars 1905 (1)

LE PLUS VIEIL HABITANT DE LONDRES

On vient de fêter à Londres le cent huitième anniversaire de naissance de M. James Mac Nally, qui aura vécu cinq règnes et aura connu trois siècles. Né en Irlande, Mac Nally exerça pendant quarante ans, le métier de charpentier. A l'âge où tant d'autres se reposent, à soixante ans, il émigra en Amérique et y amassa une petite fortune.



M. James Mac Nally, un Irlandais, qui vient de fêter son cent huitième anniversaire.

Vingt et un ans plus tard, il repassait l'Océan pour s'établir à Londres, puis, entra dans une maison de retraite pour la vieillesse.

Ce centenaire a gardé l'usage de toutes ses facultés; il aime les visites et se montre aussi gai que bavard. Comme le montre notre instantané, il estime que l'usage de l'herbe à nicotine n'abrège pas la vie humaine.

UNE REVUE NAVALE EN ANGLETERRE

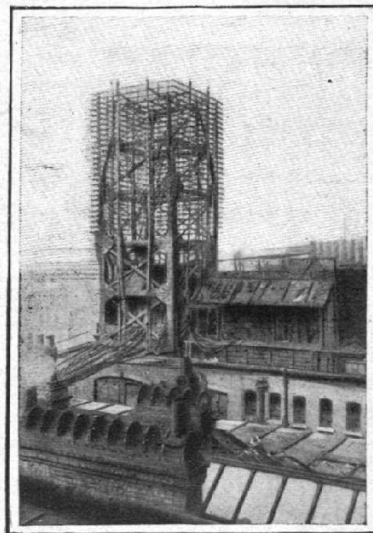
Durant la journée qu'Edouard VII passa, au début de ce mois,



Le Kronprinz, fils aîné de Guillaume II achetant à Florence, le 2 mars, des fleurs pour sa fiancée.

dans la ville de Portsmouth, il dut partager son temps et ses attentions entre l'armée de terre et l'armée de mer.

A peine revenu de Clarence Barracks, la caserne de l'artillerie, le roi d'Angleterre, revêtant un



L'hôtel des Téléphones à Londres, après l'incendie du 1^{er} mars.

uniforme d'amiral, prenait place à l'arrière d'une barge (canot d'honneur) et se rendait dans la partie du port réservée à la flotte de guerre, où il passait l'inspection de tous les cuirassés et croiseurs.

Alignés sur le pont, les marins de chaque navire lançaient au passage du canot royal les trois hurrahs traditionnels.

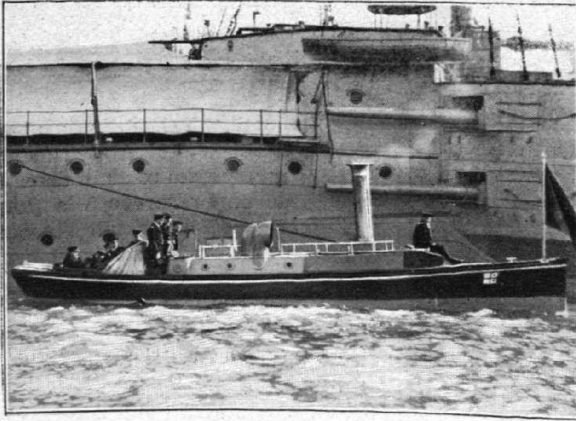


Dernière photographie de la reine de Roumanie sortant d'une visite à l'Ecole des Beaux-Arts de Jassy.

PERTURBATIONS TÉLÉPHONIQUES

Le mois a mal débuté pour les abonnés du téléphone londonien. Le mercredi 1^{er} mars, un incendie éclatait à la Bank Exchange, où aboutit un important réseau. De nombreux câbles furent brûlés ou avariés; tous les autres furent projetés sur le sol. Le service fut complètement désorganisé pendant deux jours, et l'on comprendra l'embaras des gens d'affaires, banquiers, financiers, négociants, obligés de se passer de

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.



Revue navale à Portsmouth : le roi Edouard VII est à l'arrière du canot d'honneur



Tribu de bohémiens expulsée et rembarquée de force à Douvres

toute communication téléphonique durant ce laps de temps.

L'incendie n'a pas causé que des pertes matérielles; plusieurs pompiers, dont un lieutenant, furent grièvement blessés en luttant contre le feu.

EXPULSION D'UNE TRIBU DE BOHÉMIENS

Les *gypsies* sont nombreux en Angleterre; ils obéissent à un roi et à une reine qui habitent un des meilleurs quartiers de Londres. Par contre, leurs sujets errent d'un bout à l'autre du royaume, sans autres asiles que leurs roulottes.

Récemment, une tribu de bohémiens venue, croit-on, de Bulgarie, tenta de s'établir sur un terrain vague, dans les faubourgs de la grande ville. Quand la police voulut déloger les intrus, hommes et femmes opposèrent une résistance désespérée. Mais force resta à la loi.

Les malheureux *Gypsies* furent conduits sous escorte à Douvres et embarqués sur le premier vapeur en partance pour les côtes françaises.

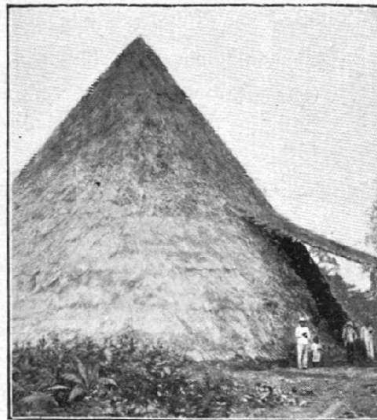
NOTRE ATTACHÉ NAVAL EN RUSSIE

Le lieutenant de vaisseau H. de Belloy de Saint-Liénard a été nommé attaché naval en Russie en remplacement du capitaine de frégate de Cuverville. Il a rejoint son poste le 9 mars.

Il a fait partie du corps expéditionnaire de Tombouctou sous les ordres des lieutenants de vaisseau Boiteux et Hourst. Il commanda l'« Alouette », pendant la dernière campagne de Chine. Par sa femme,



Le Lieutenant de Vaisseau H. de Belloy de Saint-Liénard, notre nouvel attaché d'ambassade en Russie, nommé en remplacement de M. de Cuverville, assassiné par des pirates chinois. CI Anthony's



Habitation des derniers Peaux-Rouges de l'Isthme de Panama

née princesse Bibesco, il est parent du roi de Roumanie

UNE MAISON TOUT EN TOIT

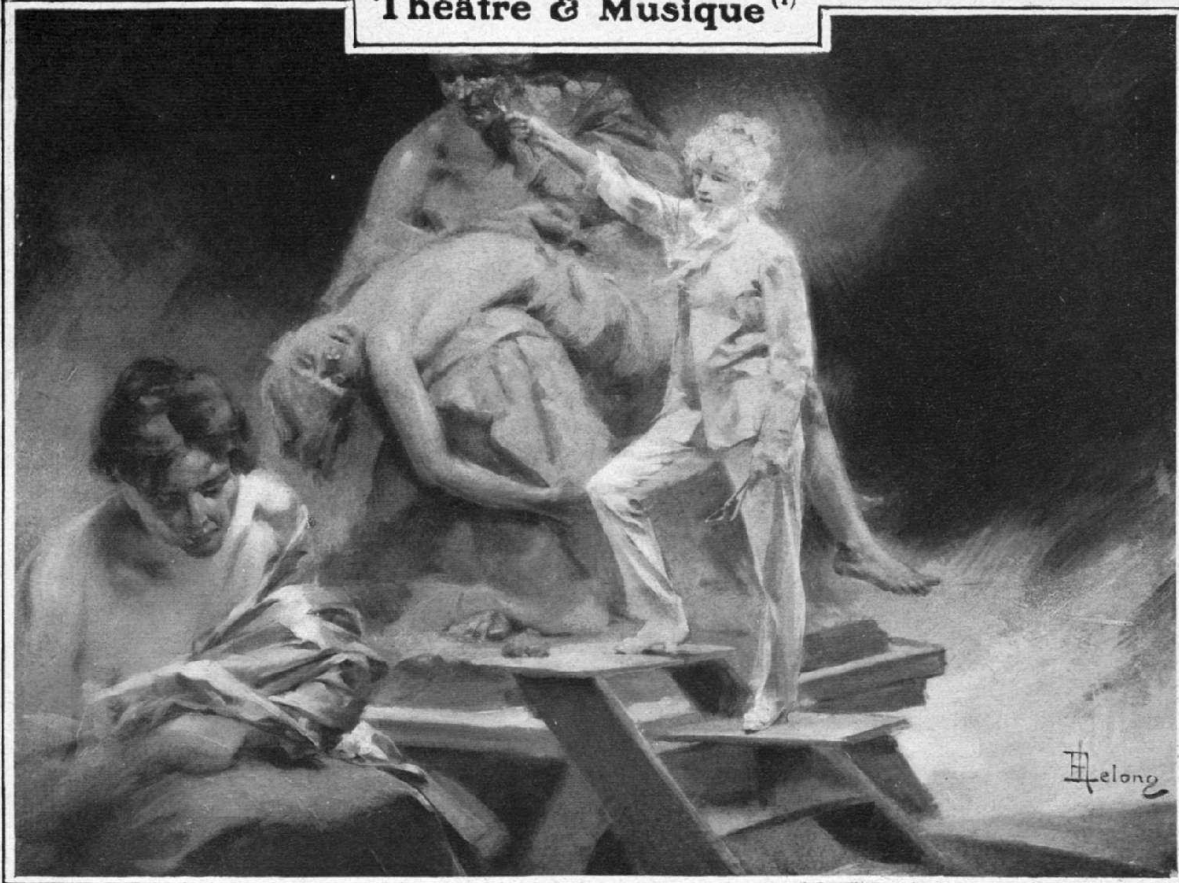
Il est permis d'ignorer que l'Isthme de Panama, malgré les grands travaux dont il a été le théâtre depuis un demi-siècle (avec la construction d'une voie ferrée et les opérations de la Compagnie du Canal) abrite encore des Indiens « vivants à l'Indienne ». Et cependant, à quelques heures de Panama et de Colon, on rencontre des villages de pacifiques Peaux-Rouges, qui vivent de la récolte du caoutchouc et de la salsepareille, produits qui abondent dans la région.

Ces Indiens se construisent des maisons de paille et de roseaux, qui affectent la forme d'un cône parfait. L'intérieur de ces huttes est spacieux, confortable, d'une propreté absolue. Les animaux domestiques n'y sont pas admis — précaution hygiénique qui, malheureusement, n'est pas assez observée par tous nos paysans d'Europe.

DANS LES ARMÉES ÉTRANGÈRES

Le budget de la marine anglaise pour 1905-1906 s'élève à 33.389.000 livres sterling (834 millions) contre 36.889.000 pour l'année courante. La réduction est due à la diminution des crédits nécessitée par la construction de navires.

En Allemagne le nouveau quinquennat porte à 102 le nombre des régiments de cavalerie; il porte de 495.000 à 505.000 le nombre des soldats et caporaux, de 82.000 à 86.300 le nombre des sous-officiers.



SARAH BERNHARDT DANS SON ATELIER.

Douée d'une activité artistique extraordinaire, Sarah Bernhardt partageait son temps, lors de ses débuts, entre le théâtre et la sculpture. Elle obtint au Salon une mention pour son groupe "Après la Tempête", auquel on la voit travailler dans notre dessin.

MES MÉMOIRES

par Sarah Bernhardt (suite) ⁽¹⁾

Après une enfance assez solitaire, où rien de bien marquant ne vint animer sa vie, Sarah Bernhardt, éblouie par une représentation de *Britannicus* au Théâtre-Français, résolut de se consacrer au théâtre. Au Conservatoire, à son dernier concours, elle n'obtint qu'un deuxième prix de comédie, mais fut néanmoins engagée au Théâtre-Français * * * * *



QUOIQUE j'eusse alors l'âge de pleine raison, je me plaisais à ces méchantes gamineries que je regrette toujours, après, et que je recommence sans cesse, ayant encore aujourd'hui, malgré les jours, les semaines, les mois, les années vécues, une joie infinie à faire des farces. Néanmoins, la vie à la Comédie devenait un peu énervante pour moi. Je voulais jouer Camille dans *On ne badine pas avec*

l'amour — le rôle était à Croizette. Je voulais jouer Célimène : le rôle était à Croizette. Perrin était très partial pour Croizette : il l'admirait et la jeune femme, qui était très ambitieuse, avait des égards, des prévenances, et une docilité qui charmait le vieil autoritaire. Elle obtenait tout ce qu'elle voulait, et comme Sophie Croizette était franche et droite, elle me disait souvent quand je me plaignais : « Fais comme moi, sois plus souple, tu passes ton temps à te révolter, moi

(1) Voir les nos 1 et 2.

j'ai l'air de faire tout ce que veut Perrin, mais je lui fais faire tout ce que je veux. Essaie. »

Alors, je prenais mon courage à deux mains, je montais chez Perrin. Presque toujours il me recevait par cette phrase :

— Ah! Bonjour, Mademoiselle Révolte, êtes-vous calme aujourd'hui?

— Oui, très calme. Mais soyez gentil, accordez-moi ce que je vous demande.

Et je faisais du charme, je prenais ma jolie voix. Il ronronnait, faisait de l'esprit, (il en avait beaucoup) et on était très bien ensemble pendant un quart d'heure. Puis je risquais ma demande :

— Laissez-moi jouer Camille dans : *On ne badine pas avec l'amour*.

— Mais c'est impossible, ma chère enfant, Croizette le joue.

— Eh bien, nous le jouerons toutes les deux à tour de rôle.

— Mais, Mademoiselle Croizette ne sera pas contente.

— Je lui en ai parlé, ça lui est égal.

— Vous avez eu tort de lui en parler.

— Pourquoi?

— Parce que la distribution des rôles regarde l'administration et non les artistes.

Il ne ronronnait plus; il grognait; moi, je rageais; et au bout de quelques instants, je sortais en claquant les portes. Mais je me minais; je passais des nuits à pleurer.

C'est alors que je pris un atelier pour faire de la sculpture; ne pouvant dépenser mes forces intelligentes et mon désir de créer au théâtre, je le mis au service d'un autre art, et je commençai à travailler la sculpture avec une ardeur folle.

Je fis vite de grands progrès, et j'attaquai une composition énorme : *Après la Tempête!*

Le théâtre m'était devenu indifférent. Je montais à cheval le matin à huit heures, et à dix heures, j'étais dans mon atelier de sculpture, boulevard de Clichy, n° 11. Ma santé très délicate se ressentit de ces doubles efforts. Je vomissais le sang d'une façon terrifiante, et je restais des heures sans connaissance. Je n'allais plus à la Comédie que lorsque j'y étais appelée par mon service. Mes amis s'inquiétaient sérieusement et Perrin, mis au courant de ce qui se passait, poussé aussi par la presse et le ministère, se décida à me donner une création dans la pièce d'Octave Feuillet, *Le Sphinx*.

Le rôle principal était pour Croizette, mais à la lecture, je trouvai le rôle qui m'était destiné charmant, et je résolus qu'il serait aussi le rôle principal: il y aurait deux rôles principaux, voilà tout. Les répétitions marchaient assez bien au début de la pièce, mais mon

rôle semblant prendre plus d'importance qu'on avait cru, les agacements se firent jour. Croizette elle-même devint nerveuse, Perrin s'irritait et ce manège me calmait. Octave Feuillet, homme subtil, charmant, très bien élevé, et légèrement ironique, s'amusait follement de ces escarmouches. Cependant la guerre allait éclater. La première hostilité vint de Sophie Croizette. Je portais toujours piquées à mon corsage trois ou quatre roses qui s'effeuillaient dans la chaleur de l'action. Un jour, Sophie Croizette s'étala de tout son long sur la scène, et comme elle était grande et forte, elle tomba sans pudeur et se releva sans grâce. Le rire étouffé de quelques subalternes la cingla au sang, et, se tournant vers moi : « C'est ta faute, tes roses s'effeuillent et font tomber tout le monde. » Je me mis à rire.

— Il manque trois pétales à mes roses, les voilà toutes les trois, près de ce fauteuil...

X

La discussion continua un peu vive de part et d'autre. Deux clans se formèrent : les Croizettistes et les Bernhardistes. La guerre était déclarée, non pas entre Sophie et moi, mais entre nos admirateurs et détracteurs respectifs, ces petites querelles se répandirent au dehors et le public commença aussi à former des clans. Croizette avait pour elle tous les banquiers et tous les congestionnés. J'avais pour moi tous les artistes, les étudiants, les mourants et les ratés. La guerre déclarée, on ne recula plus devant les combats. Le premier, le plus sanglant, le plus définitif, fut livré à propos de la lune. On commençait les répétitions générales. Le troisième acte se passait dans une clairière de forêt. Au milieu de la scène un gros rocher, sur lequel Blanche (Croizette) donnait le baiser à Savigny (Delaunay) lequel était mon mari. Je devais arriver, moi (Berthe de Savigny), par le petit pont jeté sur un cours d'eau. La lune baignait toute la clairière. Croizette venait de jouer sa scène. On avait applaudi son baiser — hardi pour la Comédie-Française d'alors (que n'a-t-on pas fait depuis!) — lorsque, tout à coup, des bravos éclatèrent à nouveau... La stupeur se peignit sur quelques visages. Perrin se dressa terrifié. Je traversais le pont, mon visage pâle, douloureusement bouleversé, laissant traîner au bout d'un bras découragé la sortie de bal qui devait couvrir mes épaules. J'étais baignée par la blancheur de la lune, et l'effet était, paraît-il, saisissant et poignant. Une voix nasale et bardelée de piques cria : « Un effet de lune suffit! Eteignez pour Mademoiselle Bernhardt. »



L'INCIDENT DES "RAYONS DE LUNE"

La rivalité de Sarah Bernhardt et de Sophie Croizette donna lieu, lors de la représentation du Sphinx, d'Octave Feuillet, à un incident tragi-comique : chacune des deux artistes voulait bénéficier exclusivement, dans une scène pathétique, du rayon lunaire dirigé sur la scène... Finalement, elles eurent chacune demi-satisfaction et la lune brilla pour toutes deux.

Je bondis sur le devant de la scène. « Pardon, Monsieur Perrin, mais vous n'avez pas le droit de me retirer ma lune! Il y a sur le manuscrit : Berthe s'avance pâle, convulsée, sous le rayon de lune. Je suis pâle, je suis convulsée, je veux ma lune. »

— C'est impossible, rugit Perrin. Il faut que le « Tu m'aimes donc! » de Mademoiselle Croizette et son baiser soient enveloppés de lune. Elle joue le Sphinx; c'est le personnage principal; et il faut lui laisser les principaux effets!

— Eh bien, Monsieur, donnez une lune brillante à Croizette et une petite lune à moi; ça m'est égal, mais je veux ma lune!

Tous les artistes, tous les employés, passaient la tête par toutes les issues de la salle et de la scène. Les Croizettistes et les Bernhardtistes commentaient le débat. Octave Feuillet, interpellé, se leva à son tour : « Je conviens que Mademoiselle Croizette est fort belle sous son effet de lune et Mademoiselle Bernhardt idéale dans son rayon lunaire! Je désire donc la lune pour toutes deux. » Perrin ne put se contenir de colère. Il y eut discussion entre l'auteur et l'administrateur, entre les artistes, entre le concierge et les journalistes qui questionnaient.

La répétition fut interrompue; je déclarai que je ne jouerais que si j'avais ma lune. Je ne reçus pas de bulletin de répétition pendant deux jours, et j'appris par Croizette qu'on



Comme toutes les personnalités M^{me} Sarah Bernhardt a eu les honneurs de la caricature. Celle que nous donnons et qui a pour auteur le peintre Clairin, est une des premières et des plus connues qui aient été faites d'elle.

faisait répéter, en cachette, mon rôle de Berthe à une jeune femme que nous avions surnommée « le Crocodile », parce qu'elle suivait toutes les répétitions, espérant toujours happer un rôle jeté par-dessus bord.

Octave Feuillet refusa ce troc et vint me chercher : « C'est convenu, la lune vous éclairera toutes les deux, » dit-il en me baisant les mains.

La première fut un triomphe pour Croizette et moi. Les deux clans s'échauffaient à qui mieux mieux, ce qui doublait notre succès, et nous amusait beaucoup toutes les deux, car Croizette a toujours été une délicieuse amie et une camarade loyale. Elle travaillait pour elle, mais jamais contre personne. A partir de ce mois de mars 1874, Perrin me garda rancune. Je fus nommée sociétaire en 1875.

Mais la vie à la Comédie était de moins en moins tenable. Perrin me boudait et je ne jouais pas les rôles que je voulais jouer. Je travaillais toujours à mon énorme groupe. Je l'avais jeté par terre et recommencé. Cela m'exténuait. Vêtue en garçon, (1) sur une échelle du matin au soir, et souvent du soir au matin, je gâchais la terre. Je m'étais passionnée pour ce groupe. J'aimais cette vieille femme qui posait pour ma grand-mère bretonne, ce bambino italien qui faisait l'enfant mort. Et quand je fus appelée à la Comédie pour la lecture de *Rome Vaincue*, je refusai le rôle de la jeune vestale Opimia et réclamai celui de la septuagénnaire Posthumia. Il se fit tout de suite dans mon esprit une relation d'idées entre la vieille paysanne pleurant son petit fieu et la vieille Romaine réclamant la grâce de sa petite-fille. J'entrevis dans les traits sculptés par moi, la physionomie que je donnerais à cette Romaine. Perrin, d'abord interloqué, se prêta à l'originalité de mon idée, mais son goût pour l'ordre, son amour pour les pendants le rendirent anxieux à propos de Mounet-Sully. Il avait l'habitude de voir Mounet et moi jouant toujours ensemble les deux victimes, les deux héros, les deux amants, et voilà que je déroutais sa vision de l'harmonie en voulant jouer une vieille grand-mère. Mais grâce au Dieu des bourgeois, il y avait un vieux fou dans la pièce de Parodi, un très vieux fou.

— Eh bien! s'écria Perrin, c'est parfait! Mounet jouera le vieux Vestapor.

L'équilibre était rétabli. Cette pièce médiocre obtint un grand succès de première, La foule venait décidément à moi en dépit de tous et de tout. *Hernani* acheva de me livrer le public. J'étais devenue son enfant gâté. On s'occupait de moi à tout propos, et mon extrême sveltesse permettait aux pamphlétaires de s'égayer à mes dépens, ce qui me faisait une réclame incessante. J'obtins au Salon une mention pour mon groupe et grisée par le succès, je voulais faire de la peinture. Alors, ce fut un tollé. Je voulais faire par-

(1) Voir, page XIII des feuillets de garde, notre concours de « Mots en blanc ».

ler de moi quand même ! Perrin vint me trouver un jour que j'étais très malade. Il me fit la morale.

— Vous vous tuez, ma chère enfant. Pourquoi faire de la sculpture, de la peinture ? Est-ce pour prouver que vous pouvez en faire ?

— Mais non, mais non ! m'écriai-je : mais c'est pour me créer la nécessité de rester ici.

Cette crise éclata à propos de ma promenade en ballon. J'adorais et j'adore encore les ballons.

J'allais chaque jour dans le ballon captif de M. Giffard. Cette assiduité avait frappé le savant, et un jour, il se fit présenter par un ami commun.

— Ah ! Monsieur Giffard, que je voudrais monter en ballon libre !



SARAH BERNHARDT ET SOPHIE CROIZETTE A UNE RÉPÉTITION.

Au Théâtre-Français, une des rivales de M^{me} Sarah Bernhardt, était Sophie Croizette. A cette époque, les Parisiens amateurs de théâtre étaient divisés en deux clans : les Bernhardtistes et les Croizettistes.

— Je ne comprends pas, fit Perrin surpris.

— Voilà ; j'ai une envie folle de voyager, de voir autre chose, de respirer un autre air, et je me crée des tâches pour me retenir à la chaîne, sans quoi, je sens que mon désir de voir l'emportera, et je ferai des bêtises.

XI

L'Exposition de 1878 acheva d'exaspérer Perrin et quelques artistes du théâtre contre moi. On me reprochait tout : ma peinture, ma sculpture, ma santé ; et enfin j'eus avec Perrin une terrible scène qui fut la dernière, car à partir de ce moment-là nous ne nous parlions plus ; à peine un salut froid de part et d'autre.

— Eh bien, Mademoiselle, vous y monterez, me dit l'aimable homme.

— Quand ?

— Le jour qu'il vous plaira.

J'aurais voulu tout de suite. Mais il me fit remarquer qu'il lui fallait équiper un ballon et qu'il prenait là une grosse responsabilité. Le rendez-vous fut pris pour le mardi prochain, juste huit jours après. Je le priai de n'en rien dire, car si les journaux s'emparaient de cette nouvelle, ma famille terrifiée ne me laisserait pas monter. M. Tissandier, qui devait quelque temps après, le pauvre, s'écraser dans une chute aérienne, me promit de m'accompagner. Mais un empêchement me priva de son aimable présence, et ce fut le jeune Godard qui, huit jours après,

montait avec moi dans le *Doña Sol*, joli ballon orange préparé spécialement pour mon voyage.

Le prince Jérôme-Napoléon avait insisté pour être du voyage.

Mais il était lourd, un peu maladroit et je ne prenais pas plaisir à sa conversation malgré son merveilleux esprit, car il était méchant et tapait volontiers sur l'Empereur Napoléon III que j'aimais beaucoup. Nous partîmes seuls, Georges Clairin, Godard et moi. Le bruit s'en était quand même répandu, mais trop tard pour que la presse s'en emparât. J'étais dans les airs depuis cinq minutes quand un de mes amis, le comte de M... croisa Perrin sur le pont des Saints-Pères :

— Tenez, dit-il, regardez dans le ciel... voilà votre Etoile qui file !

Perrin leva la tête ; et montrant le ballon qui s'élevait...

— Qui est la-dedans ?

— Sarah Bernhardt !

Il paraît que Perrin devint pourpre ; et serrant les dents, il murmura : « Encore un de ses tours ! mais celui-là, elle le paiera ! »

Quand je rentrai la nuit assez tard de ma promenade dans les airs, ma femme de chambre me dit qu'on était venu deux fois de la Comédie pour demander si j'étais rentrée.

— Est-ce qu'il y a eu changement de spectacle ?

— Non, je ne crois pas, répondit la jeune femme ; mais il paraît que M. Perrin est furieux et qu'ils sont tous en rage contre vous. Du reste, voilà le mot qu'on a laissé.

J'ouvris la lettre ; j'étais convoquée le lendemain à deux heures. Arrivée chez Perrin à l'heure indiquée, je fus reçue avec une politesse exagérée, pleine de sévérité. Puis commença la série des récriminations sur mes boutades, mes caprices, mes excentricités, et il termina son discours en me disant que j'aurais mille francs d'amende pour avoir voyagé sans l'autorisation de l'administrateur. Je pouffai de rire.

— Le cas « ballon » lui dis-je, n'est pas prévu, et je jure bien que je ne paierai pas mon amende ! Je fais ce qui me plaît en dehors du théâtre, et cela ne vous regarde pas, mon cher Monsieur Perrin, tant que je ne porte pas atteinte au service ! Et puis, vous m'assommez ! Je vous donne ma démission ! Soyez heureux !

Je le laissai penaud, et inquiet.

Le lendemain, j'envoyai ma démission par écrit à M. Perrin ; et quelques heures après, je fus mandée par M. Turquet, ministre des Beaux-Arts. Je refusai de m'y rendre, et on m'expédia un ami commun, qui me déclara que M. Perrin avait dépassé ses droits, que l'amende était levée, et que je devais

reprandre ma démission. Ainsi fut fait.

Mais la situation était tendue, et devait fatalement se rompre. Ce fut le voyage de la Comédie-Française à Londres qui fut cause de la rupture complète.

XII

Le départ du bateau fut accompagné par les « Hurrah ! » les « Au revoir ! » « Bon succès ! » « Bonne chance ! » Les bras levés, les mouchoirs flottants, les baisers envoyés au hasard, dans le tas. Mais ce qui fut vraiment beau, et un spectacle inoubliable, ce fut notre débarquement à Folkestone.

Il y avait là des milliers de personnes ; et ce fut la première fois que j'entendis crier : « Vive Sarah Bernhardt ! » Je tournai la tête et je me trouvai en face d'un jeune homme pâle — la tête rêvée d'Hamlet — il me remit un gardénia. Je devais l'admirer plus tard sous le costume d'Hamlet joué par Forbes Robertson. Nous passions au milieu d'une haie de fleurs tendues, de mains pressées.

Une camarade qui se trouvait près de moi et qui ne m'aimait pas, me dit méchamment :

— Bientôt on te fera un tapis de fleurs.

— Le voilà ! s'écria un jeune homme en jetant devant moi une brassée de lys.

Je m'arrêtai confuse, n'osant marcher sur les blanches fleurs ; mais la foule pressée derrière moi, me forçait d'avancer.

— Un hip ! hip ! hurrah ! pour Sarah Bernhardt ! s'écria le fougueux jeune homme.

Sa tête dépassait toutes les autres têtes ; ses yeux étaient lumineux ; ses cheveux longs ; il avait l'air d'un étudiant allemand. C'était cependant un poète anglais, un des plus grands de ce siècle. Poète plein de génie, mais hélas ! tourmenté et vaincu par la folie : c'était Oscar Wilde.

La foule répondit à son appel et nous montâmes dans le train, poursuivis par les « hip ! hip ! hip ! hurrah ! pour Sarah Bernhardt ! hip ! hip ! hip ! hurrah ! pour les Comédiens Français ! » Quand le train s'arrêta vers neuf heures à Charing-Cross, nous avions plus d'une heure de retard. Une tristesse s'empara de moi. Le temps était couvert. Et puis je croyais que nous allions encore être acclamés à notre arrivée à Londres. Je m'étais préparée à des nouveaux : « Hip ! hip !... » Il y avait là du monde, beaucoup de monde, mais personne ne semblait nous connaître. J'avais vu un beau tapis en arrivant en gare, je croyais que c'était pour nous. Oh ! je ne doutais plus de rien, notre accueil à Folkestone m'avait grisée. Le tapis venait de servir à



SARAH BERNHARDT EN BALLON.

Sarah Bernhardt avait depuis longtemps le plus vif désir de faire une ascension en ballon libre. L'aéronaute Godard mit à sa disposition un ballon fabriqué exprès pour elle : le Doña Sol. Sarah Bernhardt nous raconte la surprise et même le scandale que causa à cette époque cette « équipée ».

Leurs Altesses le Prince et la Princesse de Galles, partis pour Paris. Cette nouvelle me contraria, me vexa même personnellement : On m'avait raconté que tout Londres frémissait dans ses moëllles à l'idée de recevoir la Comédie-Française, et je trouvais Londres très indifférent. La foule était nombreuse, très compacte, mais froide.



SARAH BERNHARDT, PAR LOUISE ABBEMA.

Ce portrait a été fait à l'époque où Sarah Bernhardt, lasse de ses discussions continues avec l'administration, quitta la Comédie-Française.

— Pourquoi, dis-je à Mayer, mon « manager », le Prince et la Princesse partent-ils aujourd'hui ?

— Mais parce qu'ils avaient décidé leur départ pour Paris.

— Oh ! alors, ils ne seront pas là pour la première ?

— Non, le Prince a pris une loge pour la saison, et l'a payée dix mille francs, mais elle sera occupée par le duc de Connaught.

J'étais désespérée ; je ne sais pas pourquoi, mais j'étais désespérée ; je trouvais que tout cela allait mal.

Un valet de pied me conduisit à ma voiture.

Je traversai Londres le cœur serré. Je trouvais que tout était noir et quand j'arrivai devant la maison n° 77, Chester Square, je ne voulus pas descendre. Mais la porte grande ouverte me montra le vestibule lumineux dans lequel se dressaient toutes les fleurs de la terre, en corbeilles, en bouquets, en gerbes.

Je descendis et pénétrai dans la maison que j'allais habiter pendant six semaines. Toutes ces branches me tendaient leurs fleurs.

— Vous avez les cartes de tous ces bouquets ? demandai-je à mon domestique.

— Oui, me répondit-il, je les ai mises sur un plateau, car toutes ces fleurs sont arrivées hier de Paris envoyées par les amis de Madame. Il n'y a que ce bouquet qui est d'ici — et il me remit un bouquet énorme. Je pris la carte. Il y avait écrit : *Welcome!* Et il m'était adressé par Irving, le célèbre acteur anglais.

Je fis le tour de la maison, je la trouvai triste. J'allais au jardin, l'humidité me pénétra.

Je rentrais claquant des dents et m'endormis le cœur angoissé, comme à la veille d'un malheur.

Le lendemain fut consacré à recevoir les journalistes. Je voulais les recevoir tous ensemble, mais M. Jarrett s'y opposa. Cet homme était un véritable génie de la réclame, je ne m'en doutais pas alors. Il m'avait fait de très belles propositions pour l'Amérique ; et malgré mes refus, il s'était imposé à moi par son intelligence, son esprit comique, et mon besoin d'être pilotée dans ce pays nouveau. Il vint trente-sept journalistes ce jour-là, et Jarrett ne me fit grâce d'aucun. Il restait avec moi et sauvait la situation chaque fois que je disais une bêtise. Je parlais très mal l'anglais, quelques-uns très mal le français ; et Jarrett transmettait mes réponses. Je me souviens parfaitement que tous me dirent d'abord :

— Eh bien, Mademoiselle, que pensez-vous de Londres ?

J'étais arrivée le soir à neuf heures, et on me demandait cela à dix heures du matin. J'avais entr'ouvert mon rideau en me levant, et je ne connaissais de Londres que Chester Square, c'est-à-dire un petit carré de verdure sombre, au milieu duquel se dressait une statue noire, et dont l'horizon était borné par une église laide. Je ne pouvais répondre à cette question. Mais Jarrett avait prévu le coup et j'appris le lendemain que j'étais enthousiaste de la beauté de Londres, que je connaissais déjà un tas de monuments, etc., etc... Vers cinq heures, la charmante Hortense Damain, qui était très aimée de la société anglaise, vint me prévenir que la duchesse de X... et Lady X... viendraient me rendre visite à cinq heures et

demie. « Oh ! reste avec moi, lui dis-je, tu sais comme je suis sauvage, je sens que je serai stupide. »

A l'heure dite on m'annonça les visiteuses. Ce fut mon premier contact avec l'aristocratie anglaise, et j'en ai conservé un souvenir plein de charme. Lady de R... était d'une beauté parfaite ; et la duchesse d'une grâce,

personnes, entre autres le peintre Millais. On m'avait dit qu'on mangeait très mal en Angleterre : je trouvai le diner parfait.

On m'avait dit que les Anglais étaient froids et gourmés ; je trouvais des êtres charmants, plein d'humour. Tout le monde parlait très bien le français. J'étais honteuse de mon ignorance de la langue anglaise. Après le diner, il



SARAH BERNHARDT CHEZ M. PERRIN, ADMINISTRATEUR DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

Les discussions de la jeune et déjà célèbre artiste avec son directeur sont devenues légendaires. C'est à la suite d'une altercation plus vive que les autres, que Sarah Bernhardt donna sa démission.

d'une distinction et d'une bienveillance qui me laissèrent très émue de sa visite. Lord Dudley vint quelques instants après. Je le connaissais beaucoup. Il m'avait été présenté par le maréchal Canrobert, un de mes plus chers amis. Il me demanda si je voulais monter à cheval le lendemain matin. Il avait un très joli cheval de dame à ma disposition. Je le remerciai, mais je voulus d'abord me rendre au Rotten-row en voiture.

A sept heures, Hortense Damain vint me chercher pour aller diner chez la Baronne M. de X. Elle habitait une jolie maison à Princess Gate. Il y avait une vingtaine de

y avait musique et récitation. Je fus très touchée de la bonne grâce et du tact de mes hôtes, qui ne me demandaient pas de dire des vers. Je pris grand intérêt à examiner la société que j'avais sous les yeux. Elle ne ressemblait en rien à une réunion française.

Les jeunes filles s'amusaient pour leur propre compte et s'amusaient très sincèrement. Elles ne sont pas là pour trouver un mari. Ce qui me surprit un peu, c'est le décolleté de dames très ravagées par le temps. Je m'en expliquai avec Hortense Damain. — C'est affreux ! — lui dis-je. Oui, mais c'est chic. Elle était charmante, mon amie Damain, mais elle ne con-

naissait que le « Chic ». Elle m'avait envoyé les commandements du « Chic » quelques jours avant mon départ de Paris :

- « Chester Square tu habiteras.
- « Rotten-row, tu monteras.
- « Le Parlement, visiteras.
- « Garden-parties, fréquenteras.
- « Chaque visite, tu rendras.
- « A chaque lettre, répondras.
- « Photographies, tu signeras.
- « Hortense Damain, tu écouteras.
- « Et tous ses conseils, les suivras.»

J'avais ri de ces commandements, mais je me rendis vite compte que sous leur forme badine, elle les tenait pour sérieux. Hélas ! la pauvre amie tombait mal : je détestais rendre des visites, écrire, signer des photographies et suivre les conseils qu'on me donne. J'adore qu'on vienne chez moi, je déteste aller chez les autres. J'adore recevoir des lettres, les lire, les commenter, je déteste en écrire. Je déteste les promenades fréquentées, j'adore les routes désertes, les endroits solitaires. J'adore donner des conseils ; je déteste en recevoir, et ne me rends jamais du premier coup à un conseil sage qu'on me donne. Il me faut un effort de volonté pour reconnaître la justesse d'un conseil, et un effort intellectuel pour en être reconnaissante ; je suis d'abord vexée. Aussi,

je ne tins aucun compte des conseils d'Hortense Damain et de Jarrett ; et j'eus très grand tort, car je fis beaucoup de mécontents — dans un autre pays, je me serais fait des ennemis — à cette première visite à Londres.

Que de lettres d'invitations auxquelles je n'ai pas répondu ! Que de femmes charmantes auxquelles je n'ai pas rendu leurs visites ! Que de fois, après avoir accepté un dîner, je n'y suis pas allée ! Sans avertir ! C'est odieux. Et cependant, j'accepte toujours avec plaisir, me promettant d'être exacte ; mais l'heure venue, une fatigue me prend, un besoin de rêver, de me soustraire à une obligation ; puis, quand je veux me décider — quand même — l'heure est passée, c'est trop tard pour prévenir, trop tard pour y aller. Et je reste, mécontente de moi, des autres, de tout.

L'hospitalité est une qualité faite de savoir primitive et de grandeur antique. Le peuple anglais est à mon avis le peuple le plus hospitalier du globe. Et il l'est simplement, largement. Quand il a ouvert sa porte, l'Anglais ne la referme jamais. Il excuse vos défauts et accepte vos travers. Et c'est grâce à cette largeur d'idées que je suis restée depuis vingt-cinq ans l'artiste aimée et choyée du public anglais.

(A suivre)

SARAH BERNHARDT.

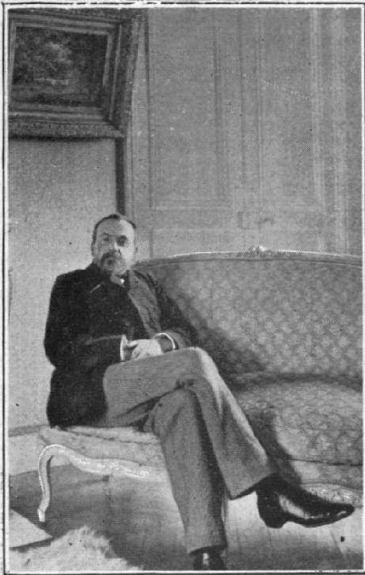


SARAH BERNHARDT, D'APRÈS UN BUSTE EN CIRE DATANT DE 1870

THÉÂTRE & MUSIQUE Mars 1905⁽¹⁾

TOM PITT LE ROI DES PICKPOCKETS

Le Théâtre du Châtelet a donné le 2 mars la première représentation de *Tom Pitt, le roi des pick-*



M. Alfred Bruneau, compositeur de *l'Enfant-Roi* (Opéra-comique, 3 mars.)

pockets, pièce à spectacle en 4 actes et 16 tableaux de MM. V. de Cottens et V. Darlay, musique de M. M. Baggers.

« Ce spectacle est aimable, a dit M. de Nion dans *l'Echo de Paris*, les metteurs en scène du théâtre du Châtelet doivent être spécialement complimentés sur leur façon de mêler les tons, de manier les nuances et de combiner les reflets dans les ensembles des ballets. »

Interprètes : M^{mes} Myriam, Béraldy, Virginie Rolland ; MM. Max Dearly, Pougaud, Vilbert, etc.

L'ENFANT-ROI

Le 3 mars a eu lieu à l'Opéra-Comique la première représentation de *l'Enfant-Roi*, comédie lyrique en cinq actes d'Emile Zola, musique de M. Alfred Bruneau.

Ce drame lyrique se déroule successivement dans une boulangerie parisienne, dans une boutique de jouets des Tuileries, au marché aux fleurs de la Madeleine.

« M. Bruneau, a dit M. Fourcaud dans le *Gaulois*, a produit une partition très bien enchaînée, franchement déduite en toutes ses parties et, par là, d'un intérêt prolongé. »

Interprètes : MM. Dufranne, Jean Périer, Vieuille ; M^{mes} Marie Thiéry, Claire Friché, Tiphaine, Cocÿte, Duchêne.

LA BELLE MARSEILLAISE

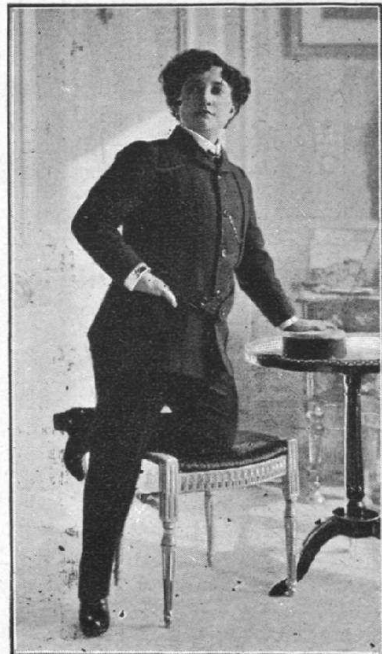
L'Ambigu a donné le 3 mars la première représentation de la *Belle Marseillaise*, comédie dramatique en 4 actes et 5 tableaux par M. Pierre Berton. Cette



M. Félix Weingartner, l'illustre chef d'orchestre allemand qui viendra à Paris en mai.

pièce se déroule sous le Consulat.

« *La Belle Marseillaise*, qui a fort brillamment réussi à l'Ambigu, a écrit M. Emmanuel Arène dans le



M^{me} Marie Thiéry dans le rôle de *Georget* de *l'Enfant-Roi*.

Figaro, est l'évocation très artistique et très vivante d'une époque qui a toujours pour le public un vif attrait. Elle est, de plus, faite de main de maître par un véritable homme de théâtre. »

Interprètes : M^{mes} Maud Amy, Bérÿl ; MM. Castillan, Brulé, Dieu-donné.



Quatrième acte de la *Belle Marseillaise*, comédie de M. Pierre Berton (Ambigu, 3 mars). (Cl. Larcher)

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.



Max Dearly dans le rôle de Tom Pitt (*Châtelet*, 2 mars).

LES VENTRES DORÉS

Le 4 mars, l'Odéon a donné la première représentation des *Ventres dorés*, pièce en 5 actes de M. Emile Fabre, auteur de la *Vie publique* et de la *Rabouilleuse*.

Cette comédie dramatique est une étude du monde de la finance interlope.

« La pièce a une rare qualité : elle est impartiale, a dit M. Nozière dans le *Gil Blas*; certes ces boursiers ne sont pas très moraux, mais ils ne sont pas plus malhonnêtes que leurs actionnaires, avides de gros bénéfices, que les directeurs de journaux qui les rançonnent, que les députés qui leur vendent leurs votes. Ce ne sont pas seulement les financiers qui sont atteints par cette comédie. »

Interprètes : MM. Gémier, Candé, Dorival, Janvier, Coste, Maxudian ; M^{mes} Félicia Mallet, Sergine, O. de Fehl.

LES TROIS FAUST

Monsieur Raoul Gunzbourg a donné du 2 au 5 mars au théâtre de Monte-Carlo une représentation de chacun des trois *Faust* les plus célèbres : celui de Gounod, celui de Berlioz (*La Damnation de Faust*), celui de Boïto (titre *Mefistofele*). Dans cette dernière œuvre, fut absolument incomparable dans le rôle du démon, M. Schaliapine. Détail historique : Schaliapine fut le compagnon de misère du célèbre et douloureux écrivain russe Maxime Gorki.

M. BIANCHINI

Monsieur Bianchini, le dessinateur de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, est mort le 3 mars dans des

circonstances assez mystérieuses, après, disait-on, l'absorption d'un bonbon offert par une inconnue.

M. Bianchini ayant été déjà l'objet d'une tentative d'empoisonnement, des rumeurs coururent, mais après enquête on reconnut que la mort avait eu des causes naturelles et l'affaire fut classée.

Cet excellent artiste auquel on doit les plus curieuses reconstitutions de costumes, n'avait que quarante-cinq ans.

AMICA

Le théâtre de Monte-Carlo a donné le 16, la première

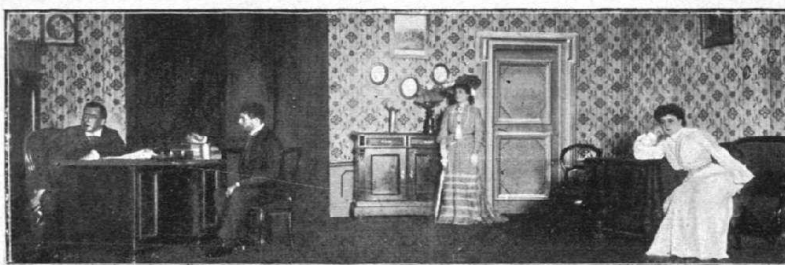


Pierre Mascagni, compositeur d'*Amica*, représenté le 16 au théâtre de Monte-Carlo.

d'*Amica*, poème dramatique en deux actes de M. Paul Bérel, adaptation lyrique de M. Paul Collin, musique de M. Pierre Mascagni, auteur de *Cavalleria rusticana*.

SUZEL

Le théâtre des Arts de Rouen a représenté le 10 mars, *Suzel*, opéra comique en trois actes de MM. Julien Goujon — le député de l'Isère — et A. Bernède; musique de M. André Pollonnais.



Scène de *Hidalla ou Être et Avoir*, joué au Schauspielhaus de Munich par l'auteur-acteur Vedekind (au bureau à gauche de la photographie)

LE QUATUOR JOACHIM

Le quatuor Joachim, que constituent MM. Joachim, 1^{er} violon; Halin, 2^e violon; Wirth, alto, et Haussmann, violoncelle, est le plus célèbre du monde entier : Les 13, 14, 15, 16 et 18 mars, par les soins de la Société philharmonique, ils exécutèrent intégralement seize quatuors de Beethoven. Ces concerts sont, en quelque sorte, un prélude au Festival Beethoven qu'organise pour mai prochain, à l'occasion de l'inauguration du monument du grand maître à Paris, la Société Musicale, et au programme duquel figurent toutes les symphonies de Beethoven, exécutées par l'orchestre Colonne, dirigé par Félix Weingartner, l'illustre « capellmeister » allemand.

ISAYE CHEZ LUI

Monsieur Eugène Isaye, le fameux violoniste belge, eut des débuts fort difficiles; il ne fut pas de ces enfants prodiges qui parviennent à l'apogée de la gloire presque sans s'en apercevoir; la renommée qu'il s'est acquise dans le monde entier, il la doit à un travail assidu.

Aussi, cette gloire ne l'a pas grisé; il est resté modeste et simple.



Eugène Isaye, le fameux violoniste, sa femme et ses enfants.



M. Catulle Mendès, auteur de "Scarron" (Gailé, 29 mars).

LE TRUST DES THÉÂTRES

La 1^{re} chambre supplémentaire a tenu plusieurs audiences au commencement du mois pour le procès du Trust des Théâtres qui divisait la Société des auteurs et la Société Richemond, Deval et C^{ie}, cessionnaire de l'Athénée Comique et des Folies Dramatiques.

La société, voulant lutter contre l'accaparement des théâtres, prétendait interdire à ses adhérents de faire représenter leurs pièces dans les théâtres acquis par le trust.

MARIA LEGAULT

Madame Maria Legault est morte à Paris dans sa quarante-septième année, le 4 mars. Elle avait obtenu de vifs succès au Vaudeville (*Tête de Linotte, Flipote*), dans les rôles de Roxane de *Cyrano de Bergerac*, et de l'Impératrice de *l'Aiglon*. Elle avait fait un court séjour à la Comédie-Française, et avait joué longtemps au Gymnase.

LA DUSE A PARIS

La grande tragédienne italienne, la Duse, est arrivée à Paris le 4 mars, pour donner une série de représentations de son répertoire au Nouveau-Théâtre.

La première soirée a été consacrée le 26 mars à *La Femme de Claude*, la pièce d'Alexandre Dumas (avec *La Dame aux Camélias*) où l'illustre artiste donne le mieux la mesure de son merveilleux talent. Elle a obtenu un immense succès.

LE TALISMAN

Le théâtre des Bouffes-Parisiens a donné, le 21 mars, la première représentation du *Talisman*, comédie en 3 actes en vers de M. Louis Marsolleau. Cette pièce, dont l'action se situe dans les Indes et participe de la légende et du merveilleux, est adaptée d'un conte dramatique de Ludwig Fulda, le célèbre poète allemand. L'adaptation de M. Louis Marsolleau fut représentée par MM. de Max, Henry Krauss et Armand Bour; M^{me} Gina Barbieri et Bertile Leblanc.

LES CONCERTS

Le 5 mars : Concerts Lamoureux, exécution de la symphonie en fa majeur de Beethoven; d'une composition de M. Pierre Hermant, sur une poésie de Verlaine interprétée par M^{lle} Marguerite Picard, du prélude de *l'Après-midi d'un Faune*,



M^{me} Suzanne Desprès, qui a donné le 27 mars, au Nouveau-Théâtre une représentation populaire de "Maison de Poupée" d'Ibsen.

de M. Debussy; d'une fantaisie hongroise de Liszt, jouée par M^{me} Teresa Careno. L'ouverture de *Tannhauser* et le prélude de *Parsifal* complétaient ce programme.

Le 10 mars : M. Édouard Colonne remporta un vif succès à Londres au Queens-Hall.

La « Société française J. S. Bach » a donné son premier concert le 11 mars; les œuvres du maître ont été interprétées par divers artistes de valeur.

Le 26 mars, au concert Lamoureux, exécution de la suite symphonique de M. Léon Morot.

DIVERS

Comédie-française, le 13 mars : *Le Fils de Giboyer*, par Emile Augier (reprise). Variétés, le 14 mars, *Miss Helyett* par E. Bouche-

ron, musique d'Audran (reprise).

Palais-Royal, 15 mars la *Marche forcée*, Vaudeville en 3 actes de MM. Berr et Marc Tonal.

Nouveautés, 16 mars : *l'Ange du Foyer*, pièce en 3 actes de MM. de Caillaret et R. de Flers.

École des hautes études sociales : le 26, conférence au théâtre par M. Porel, directeur du Vaudeville.

SCARRON

Le théâtre de la Gaité a donné le 29, la première de *Scarron*, comédie tragique en 5 actes en vers de M. Catulle Mendès. On y voit les principales phases de l'existence du poète qui était infirme et épousa Françoise d'Aubigné, qui devait devenir M^{me} de Maintenon. « Quelle joie, a écrit M. Arène dans le *Figaro*, de constater le grand, l'éclatant succès d'une œuvre aussi parfaitement belle qui a fait acclamer le nom d'un des plus vaillants et des plus probes artistes de ce temps. »

M. Coquelin a obtenu dans le rôle de Scarron, le plus grand succès, ainsi que M^{lle} Sylvie.

LE MONUMENT AUGUSTA HOLMÈS

Le comité de Boston pour l'érection d'un monument à la grande musicienne Augusta Holmès a donné le 22 mars une représentation artistique où ont été remarqués MM. Maquarre, Dvorack, Lenom, Longy, Debuchy, Grisez, Bolles, Seabury, Arthur, C. Monel, etc. etc.

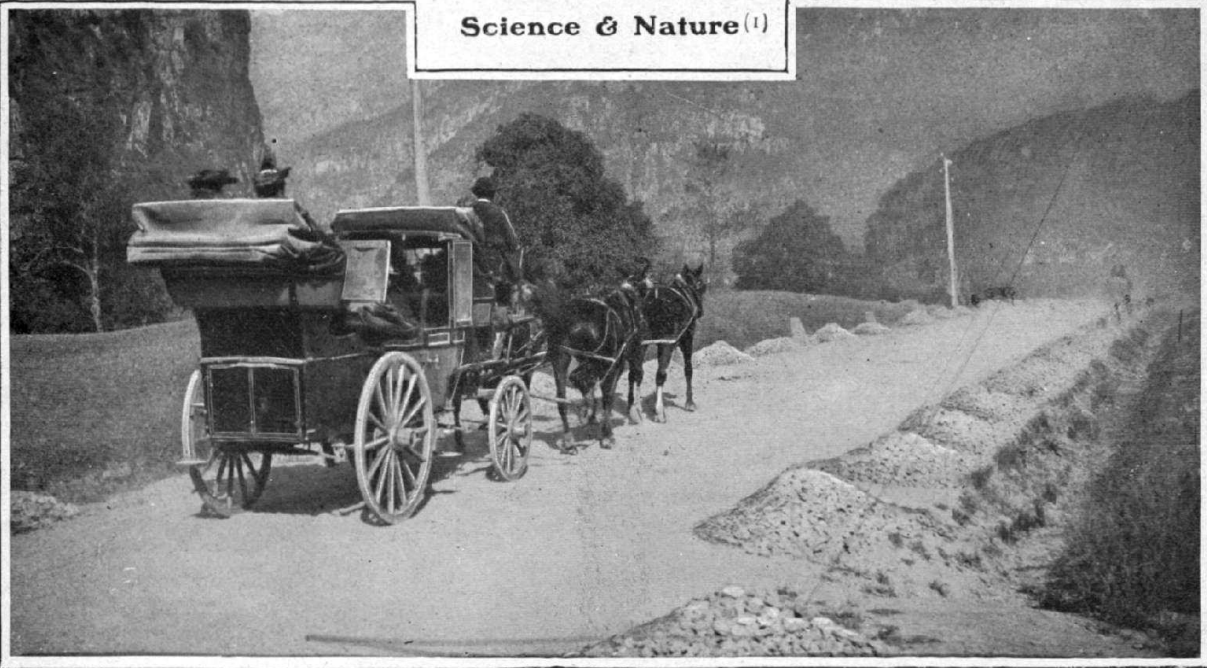


Florizel von Reuter, violoniste autrichien, âgé de seize ans, qui doit écrire la musique d'un opéra dont le livret est de la reine de Roumanie.

LES CHRYSANTHEMES par H. MIRANDE



— Bonjour, princesse, je viens à vous avec mes bottes de sept lieues...
— Et moi, marquis, avec d'énormes bottes de chrysanthèmes.



LA ROUTE DU SIMPLON

La route du Simplon, avec la voiture de poste rappelant un peu les véhicules romantiques utilisés au début du XIX^e siècle.

AU TRAVERS DU SIMPLON

Par le prince Roland Bonaparte

Le percement du tunnel du Simplon est une des oeuvres les plus considérables de ce temps. Le prince Roland Bonaparte, petit-neveu du créateur de la route du Simplon, et dont on connaît les importants travaux scientifiques et géographiques, a bien voulu exposer aux lecteurs de *Je sais tout* les péripéties de cette oeuvre colossale si heureusement menée à point, à laquelle le prince s'est intéressé depuis les débuts et qu'il a suivie jusqu'au bout ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



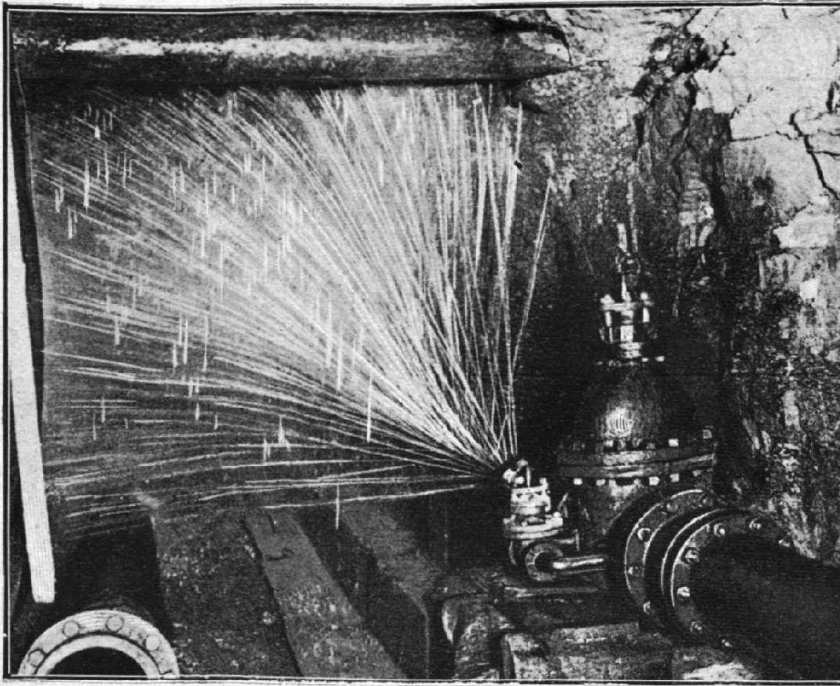
ES progrès incessants des moyens de transports des choses, des hommes et des idées ont augmenté rapidement les relations entre les peuples.

Pour satisfaire aux exigences toujours plus considérables du commerce mondial cherchant les voies les plus directes, il a fallu raccourcir les distances en franchissant les chaînes de montagnes qui auparavant servaient de barrières entre les nations.

Ce furent d'abord les routes pour voitures qui escaladèrent les hautes terres désolées.

Bientôt les locomotives, filles de Stephenson, commencèrent à parcourir le monde ; on essaya tout d'abord de leur faire suivre les mêmes itinéraires que les vieilles routes carrossables ; mais en présence des difficultés rencontrées pour les faire monter jusqu'aux régions enneigées, on aima mieux les faire passer sous la montagne. La France donna l'exemple en perçant le Mont-Cenis. Forts de notre expérience nos voisins percèrent bientôt

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et des événements universels



L'ÉVENTAIL LIQUIDE

Machine vaporisant l'eau sous la forme de pluie fine, refroidissant l'air et permettant aux ouvriers de travailler.

le Gothard, l'Arlberg et le Simplon. Cette dernière percée des Alpes sera la plus longue de toutes celles existant à ce jour comme on peut le voir par le petit tableau suivant :

Simplon ...	19.730 met.
Gothard ...	14.981 —
Mont-Cenis.	12.489 —
Arlberg	10.240 —
Albula	5.866 —

Ce tunnel commence non loin de Brigue, en Valais, à l'altitude de 685 mètres, pour se terminer en Italie, près d'Iselle, à 634 mètres au dessus du niveau de la mer.

L'entrée du tunnel est constituée par un vaste porche en pierre de taille peu gracieux; nous espérons qu'on l'entourera un jour de belles fleurs des Alpes au brillant coloris.

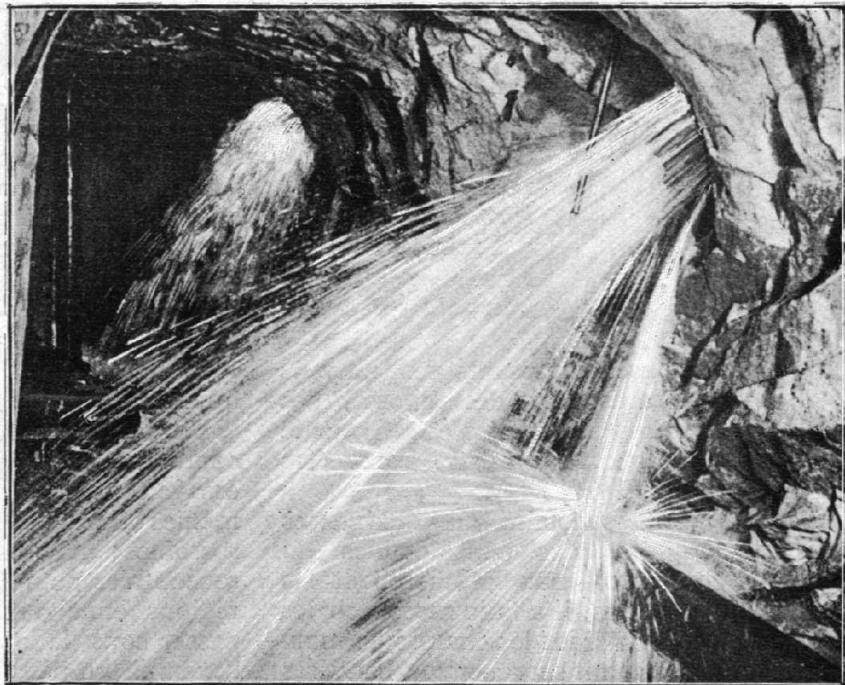
Près de cette entrée se trouvent les ateliers de l'entreprise. De vastes salles fort proprement tenues renferment de nombreuses machines qui compriment l'eau et l'air nécessaires aux travaux

du percement. Avant de passer dans les pompes, l'eau, puisée dans le Rhône, est obligée de traverser des bassins où elle se refroidit et dépose le limon gris dont elle est chargée. Ce limon impalpable constitue une plaie pour les travaux mécaniques en montagne, car si on ne parvenait pas à s'en débarrasser, il userait en quelques semaines les pièces d'acier les mieux trempées; le nombre infini de petites causes produit de grands effets!

Non loin, une forge répare chaque jour les 1.300 forets nécessaires aux travaux de déblaiement.

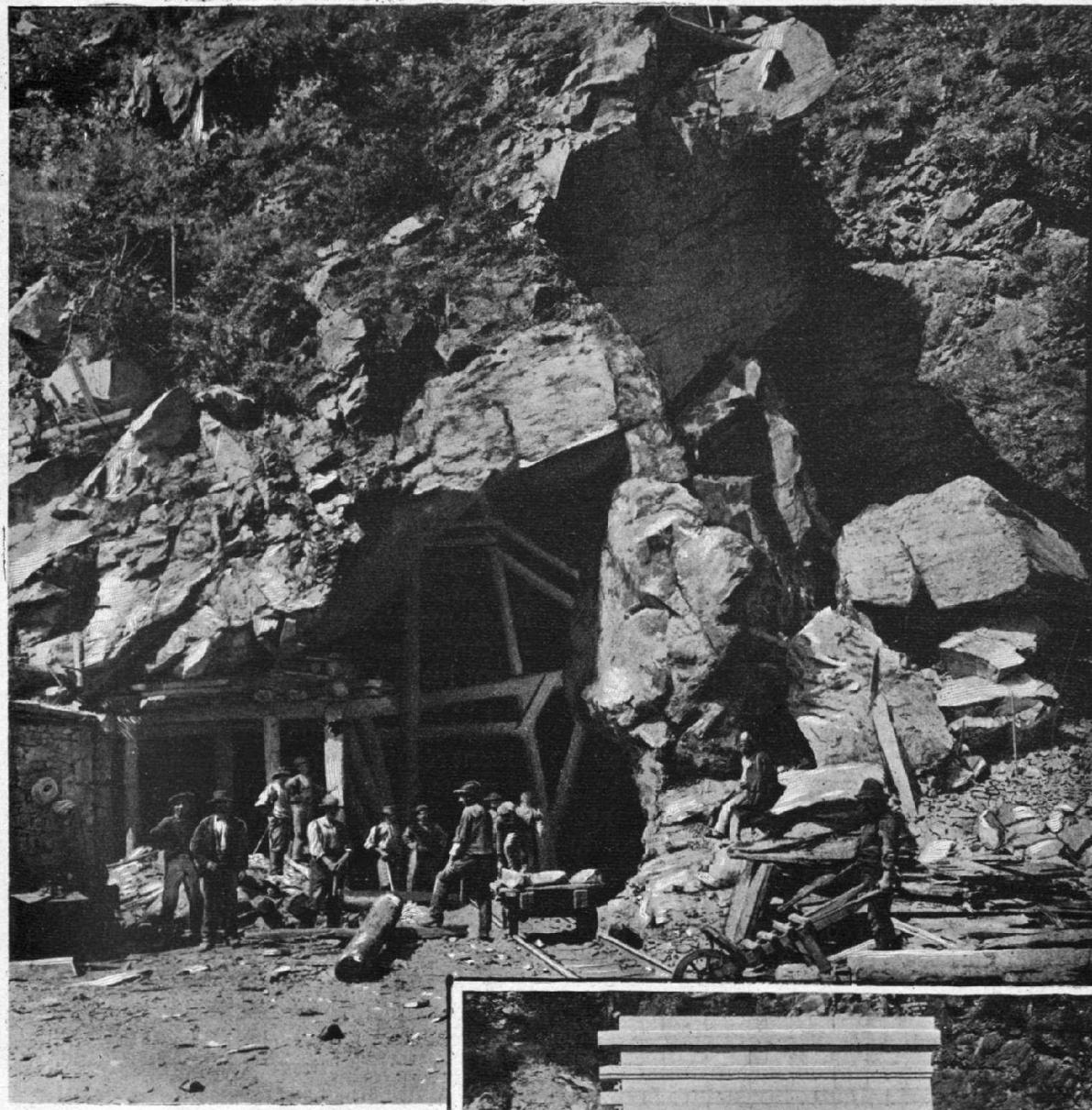
Jusqu'à ces dernières années, les grands tunnels alpins étaient destinés à recevoir deux voies. Au Simplon on a adopté une

méthode nouvelle due à Lommel; le souterrain unique à double voie a été remplacé par deux tunnels à une seule voie ayant 5 mètr. 50 de haut sur 5 mètres de large.



LES SOURCES D'EAU CHAUDE

Une des difficultés les plus grandes rencontrées au cours des travaux a été le jaillissement de sources d'eau chaudes à plus de 40°.



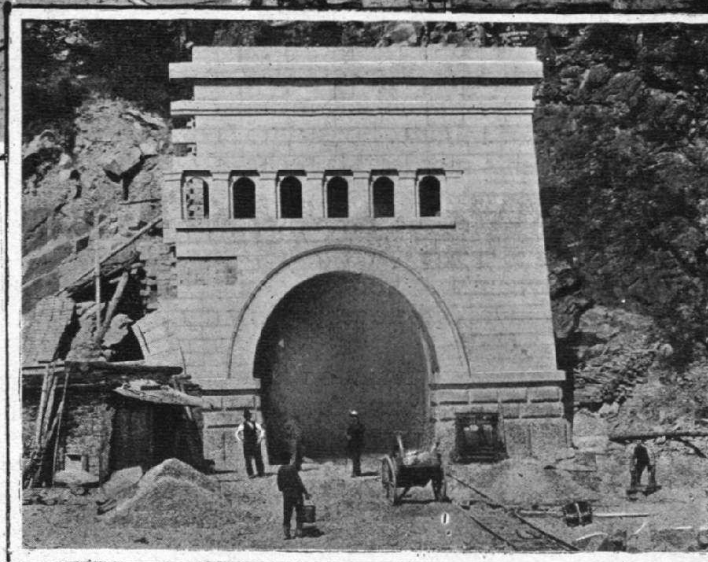
ENTRÉE DU TUNNEL

Cette photographie représente l'entrée du tunnel avant le travail de maçonnerie.

Situés à 17 mètres l'un de l'autre ils sont reliés par des galeries transversales. Grâce à cette disposition le percement a pu être conduit avec les plus grandes facilités.

Pour le moment cependant on ne construit entièrement que l'une des deux galeries.

Ces tunnels sont en ligne droite, sauf aux deux extrémités où se trouvent de petites courbes. Vers le milieu, un élargissement a été pratiqué pour établir une gare centrale, permettant ainsi d'éviter un cantonnement de



APRÈS LE TRAVAIL DE MAÇONNERIE

Entrée du tunnel, le travail de maçonnerie étant terminé.

20 kilomètres qui aurait par trop ralenti le trafic. De chaque côté, ils montent lentement

jusqu'à la frontière italo-suisse; le sol des tunnels est alors à 2.100 mètres au-dessous de la crête qui va du Furggenbaumhorn au Wasenhorn.

Une simple comparaison fera mieux comprendre les proportions de cette longue percée alpine. On peut se représenter les deux tunnels comme étant constitués par deux petits tuyaux de 6 millimètres de diamètre juxtaposés, ayant 20 mètres de longueur et surmontés d'une éminence rocheuse de 2 mètr. 10 au milieu.

Les ingénieurs de l'entreprise avaient eu à résoudre les trois problèmes suivants : 1° Comment augmenter la vitesse du percement ? 2° Comment ventiler les tunnels ? 3° Comment diminuer la chaleur qui ne manquerait pas de se produire ?

LES PROCÉDÉS DE PERCEMENT DE TUNNEL. LES OUVRIERS ET LA JOURNÉE DE 8 HEURES.

Voici les élégantes solutions qu'ils ont trouvées.

Ils ont obtenu une vitesse de percement double de celle constatée au Gothard grâce à l'emploi de la perforatrice hydraulique du système Brandt. Renonçant aux forets munis de diamants qui avaient donné l'occasion à ces précieuses gemmes de prouver qu'elles pouvaient au moins être une fois utile à quelque chose, on les a remplacés avantageusement par une tige d'acier creuse du diamètre de 7 centimètres munie à son extrémité de trois dents bien trempées.

Une machine à eau comprimée dont la pression aux pompes est de 80 à 120 atmosphères appuie cette tige contre la roche à attaquer avec une force de 10.000 à 12.000 kilogrammes.

En même temps la tige est animée d'un mouvement de rotation sur elle-même à raison de 4 à 8 tours par minute. Sous cette énorme pression les dents mordent la roche, s'y enfoncent et détachent une rondelle de pierre. Cette opération répétée un certain nombre de fois produit une cavité prête à recevoir la charge de dynamite. Lorsque celle-ci a accompli son œuvre de dislocation il n'y a plus qu'à déblayer.

Depuis le début des travaux on a fait partir ainsi plus de 1.600.000 coups de mine.

Par ce procédé on ouvre tout d'abord une galerie dite d'avancement. Elle a 2^m50 de haut sur 2^m50 à 3^m50 de large; avec ce profil l'avancement journalier varie de 4 à 9 mètres, suivant les conditions de la roche.

L'élargissement et la maçonnerie s'exécutent ensuite par les moyens ordinaires et bien connus de tous.

La seconde question était celle de la ven-

tilation du tunnel. On l'a résolue d'une façon assez simple en y refoulant l'air comprimé à la basse pression de 270 millimètres; 30 mètres cubes arrivent ainsi par seconde sur les chantiers.

Quant à la troisième question, la plus difficile de toutes, c'était celle qui résultait de l'augmentation de température dans l'intérieur des masses rocheuses qu'on traversait et qui parfois montait à 42°. Afin d'abaisser cette température élevée on imagina un procédé original. De l'eau froide comprimée à 40 atmosphères aux pompes est amenée sur le front d'attaque à raison de 80 litres par seconde; elle pénètre ensuite dans une canalisation percée de petits trous et sous la pression encore considérable de 10 à 15 atmosphères elle en sort sous la forme d'une pluie fine constituant ainsi un rideau liquide; après l'avoir traversé, l'air est notablement refroidi et permet aux ouvriers de travailler facilement.

La chaleur du sol qui augmente comme on sait avec la profondeur a encore été accrue d'une manière tout à fait inattendue par la rencontre de nombreuses sources d'eau chaude ayant jusqu'à 50°. Du côté nord on en a trouvé 142, et 86 du côté sud.

Heureusement que beaucoup de ces sources se sont réduites et que finalement elles n'étaient plus que de simples suintements d'eau.

Le principe de la journée de 8 heures a été heureusement adopté, et son application n'a soulevé aucune difficulté, ce qui prouve bien que ce n'est pas une chimère comme on l'a dit souvent. Dans le tunnel le travail est continu; trois équipes de travailleurs se succèdent sans interruption de 6 heures à 2 heures, de 2 heures à 10 heures et de 10 heures à 6 heures.

À chaque relèvement d'équipe, un train spécial emporte les ouvriers dans le tunnel, leur évitant ainsi une longue course fatigante.

À chaque voyage, 250 ouvriers environ viennent s'asseoir en costume de travail, et la lampe à la main sur les banquettes des wagons ouverts qui leur sont destinés.

Ce train est remorqué par une locomotive à vapeur, mais lorsqu'il est arrivé à l'extrémité de la partie maçonnée et que commence le boisage, les ouvriers le quittent pour en prendre un autre composé de wagonnets entraîné par une locomotive à air comprimé. Le train étant arrivé sur les chantiers s'arrête pour déposer les travailleurs de l'équipe montante qui sont remplacés de suite par ceux de l'équipe descendante, puis le voyage recommence en sens inverse.

Cette foule humaine, ces rudes travailleurs,



LE TRAVAIL DANS LE TUNNEL.

On a travaillé nuit et jour au Simplon. Ce dessin fait d'après nature par notre collaborateur M. Lanos, qui, vêtu en ouvrier, a suivi les travaux, montre l'agitation quasi-fantastique des ouvriers et des machines à la lumière de l'électricité dans une chaleur étouffante...

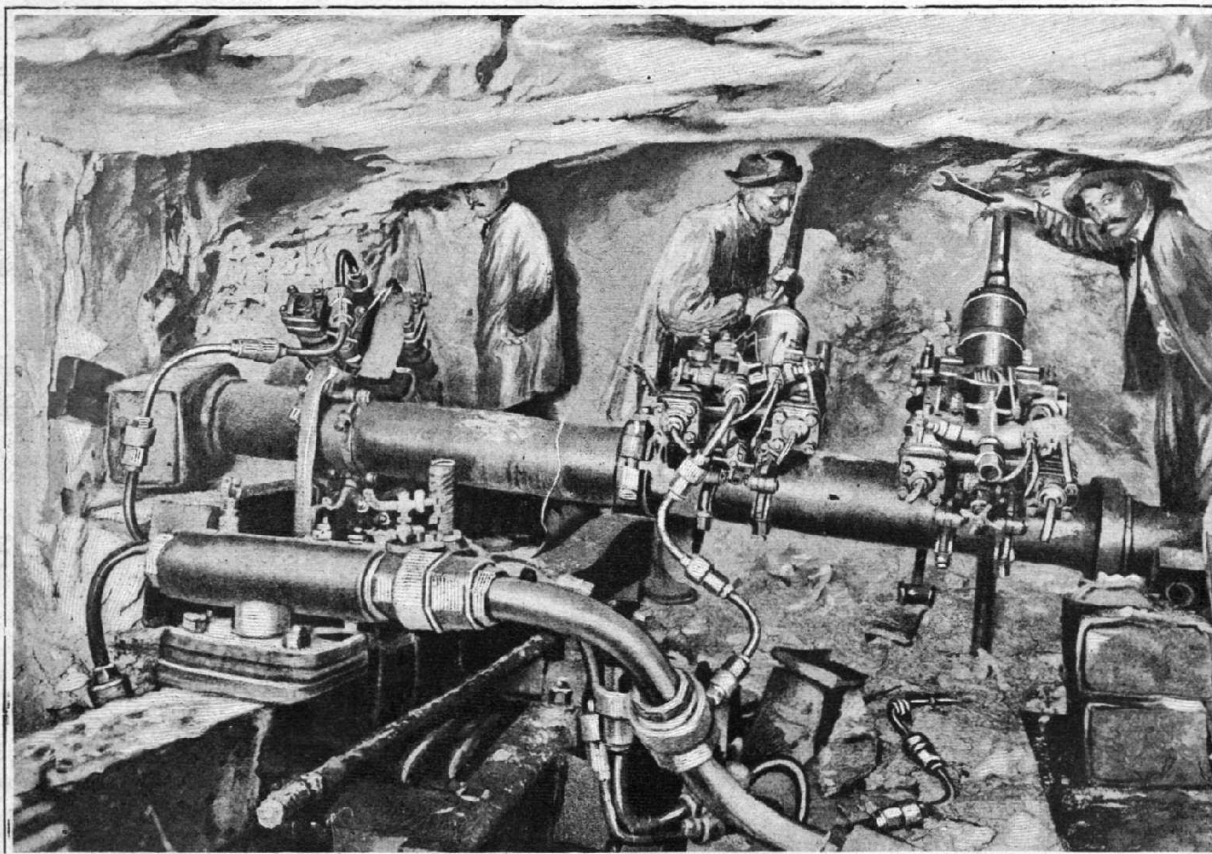
ce sont les obscurs artisans du progrès!

On ne saurait trop les aimer et les estimer, car ce sont eux qui nous ont valu les grandes conquêtes pacifiques, laissant bien loin derrière elles les triomphes éphémères des champs de bataille.

Les travaux de percement dont nous venons d'exposer la méthode avaient été confiés à la société dite Baugesellschaft für den Simplontunnel Brandt, Brandau & C^{ie}; elle s'était engagée à terminer le percement en cinq ans

En présence de ces difficultés tout à fait imprévues, et qu'on ne pouvait imputer à l'entreprise, une prolongation lui avait été accordée, avec justice, jusqu'au 30 avril 1905.

Mais ce n'était pas encore la fin des épreuves difficiles. Du côté italien, le travail continuait toujours à raison de 6 à 7 mètres d'avancement par jour en juillet dernier, et de 6 mètres en août. Malheureusement, vers le 17, on rencontra une mauvaise roche qui força à ralentir considérablement les forages.



LES MACHINES QUI ONT PERCÉ LE SIMPLON

Les perforatrices que notre photographie montre attaquant la montagne, sont les petites causes qui ont produit ce grand résultat : le percement du Simplon.

moyennant la somme de 70.000.000 de francs. Les travaux commencés en août 1898 devaient être terminés en mai 1904.

Mais le débit des sources chaudes, dont nous avons parlé plus haut, augmentant toujours, et l'évacuation des eaux devenant impossible du côté nord, à cause du profil du tunnel, le travail d'avancement dut cesser à 10.376 mètres de Brigue.

On fut obligé pour éviter l'inondation complète de la galerie, d'établir de solides portes en fer à 247 mètres en arrière du front d'attaque et de renoncer à tous progrès de ce côté.

par surcroît de malheur, on tomba le 6 septembre sur une source chaude de 46°, donnant 100 litres d'eau par seconde.

Cette fois le travail était arrêté au sud et au nord. Ce fut une déception d'autant plus grande, qu'il ne restait plus que 246 mètres à percer.

L'entreprise ne se découragea pas; pendant la suspension forcée du travail, on réorganisa et on renforça l'outillage d'épuisement, de ventilation et de réfrigération, puis on se remit de nouveau au percement. Le mercredi 22 février, dans la soirée, il ne restait plus que 7 mètres à traverser, mais par comble de

malchance, une nouvelle source à 45° avait été trouvée le jeudi, ce qui retarda encore l'avancement sur les 5 derniers mètres du parcours.

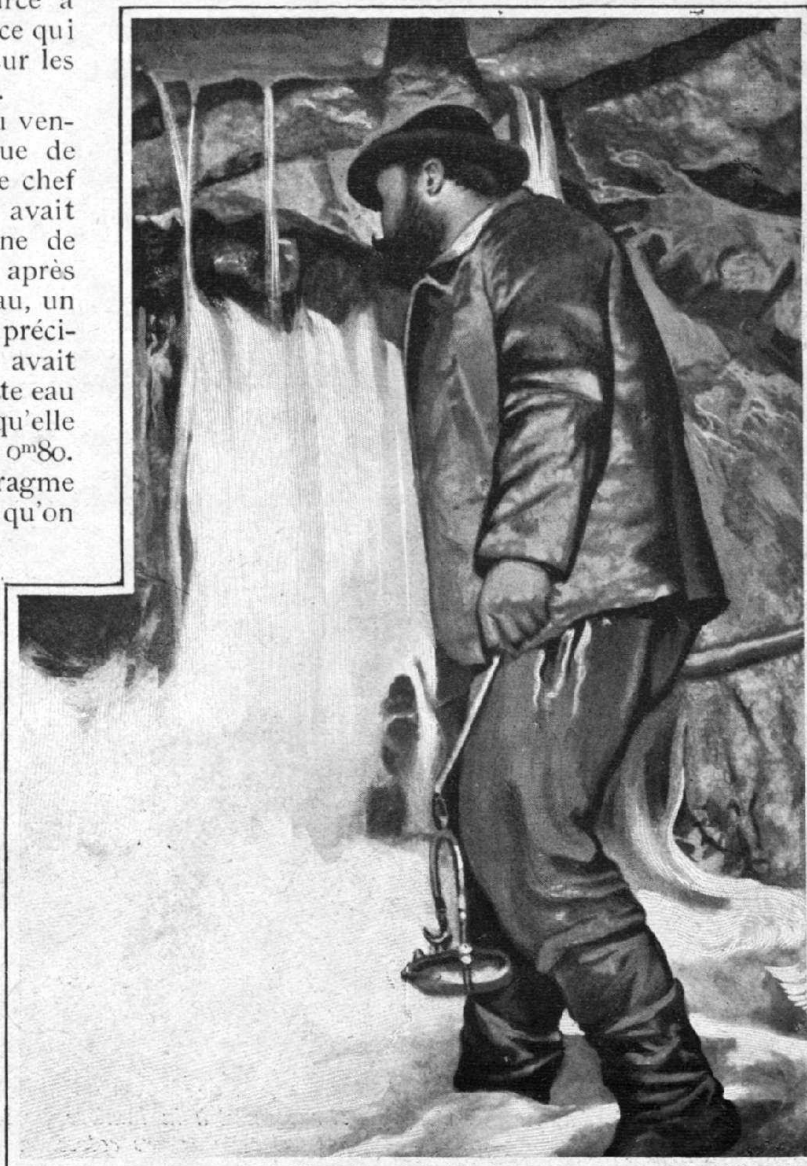
Dans la nuit du jeudi 23 au vendredi 24, une dernière attaque de 12 mines fut préparée par le chef mineur Bedassa, le même qui avait foré le premier trou de mine de l'attaque sud. Immédiatement après l'explosion du dernier fourneau, un torrent d'eau chaude à 41° se précipita par la brèche ouverte qui avait environ 2 mètres sur 0^m80. Cette eau s'écoula par la galerie latérale qu'elle envahit jusqu'à une hauteur de 0^m80. La rupture du dernier diaphragme avait eu lieu un peu plus tôt qu'on ne l'espérait, parce que les 2 derniers coups de mines enlevèrent environ 3 mètres de roches désagrégées par les infiltrations aqueuses.

LA MONTAGNE EST VAINCUE PAR LES HOMMES.
— DEUX VICTIMES DU DEVOIR PROFESSIONNEL.

L'ingénieur Bacilieri et l'équipe d'avancement furent les seuls témoins de la mise en communication des deux galeries.

Quelques minutes après cet événement si attendu, on téléphonait du fond du tunnel à Iselle : *Trafo*, puis *Trafo sette et venti minuti*. La montagne était vaincue; elle devait se venger quelques instants après.

La chaleur devenant épouvantable et la vapeur plus intense, ordre est donné aux ouvriers par M. Sulzer-Ziegler, directeur de l'entreprise, de suspendre tout travail et d'évacuer le tunnel en attendant le rafraîchissement. A ce moment se produit une grande confusion. M. Sulzer-Ziegler reste le dernier, poussant devant lui un véritable troupeau humain, ranimant les plus exténués et stimulant toutes les énergies. Mais la montagne voulait ses victimes : deux ingénieurs, MM. Grassi et Bianco, sont morts intoxiqués par des émanations d'oxyde de carbone, et cet événement final, qui devait être si joyeux, fut endeuillé par ce rappel brutal de la force inconsciente de la nature. Les hommes n'oublieront pas les glorieuses



DEVANT UNE SOURCE D'EAU CHAUDE

Ingénieur, en tenue d'ouvrier, se rendant compte du débit d'une source d'eau chaude.

victimes du travail : ouvriers et ingénieurs.

Les conditions d'aération et de refroidissement étant bientôt devenues meilleures, les travaux ont été repris rapidement, mais auparavant il a été procédé à la vérification de l'axe du tunnel. Il a été constaté que les deux galeries se prolongeaient exactement, mais qu'en revanche le tunnel avait deux mètres de moins que le nombre donné primitivement par la triangulation. Cette différence avait été de 8 mètres au Gothard et de 3 mètres à l'Arlberg.

Pour que la jonction soit effective, il ne reste plus qu'à ouvrir solennellement les grandes portes de fer, ce qui symbolisera la chute de la dernière paroi rocheuse.

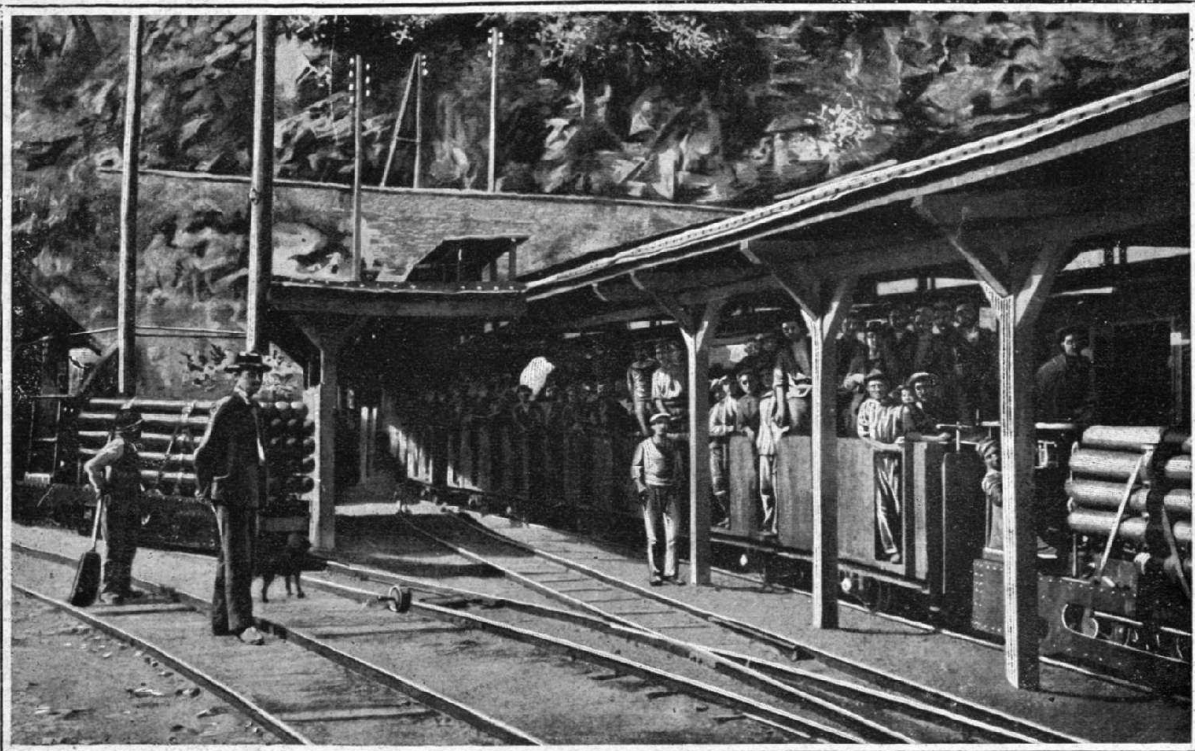
C'est ainsi qu'à 9.354 mètres d'Iselle se termina ce gigantesque travail.

Moins de sept ans avaient suffi pour percer 20 kilomètres de roches, tandis qu'au Gothard il avait fallu dix ans et demi pour venir à bout de 15 kilomètres de pierre. Nouvelle preuve, bien consolante pour le penseur, de l'éternel progrès de l'esprit humain!

Sous peu la ligne du Simplon sera donc achevée et en présence de cette éventualité prochaine, tout Français peut et doit se demander quels sont les meilleurs moyens de

Cote la plus élevée du tunnel.	}	Simplon....	705 m.
		Gothard....	1.154 m.
		Mont-Cenis..	1.294 m.
		Arlberg.....	1.311 m.
		Albula.....	1.813 m.

Le Simplon sera par suite la grande route d'Italie, et cette route est assurée d'emblée d'un trafic considérable; ne le laissons donc pas se détourner vers d'autres régions et



LE TRAIN DES OUVRIERS

Le train des ouvriers amenant au travail et ramenant à la lumière les travailleurs dont l'humble labeur a assuré cette œuvre colossale.

profiter, au mieux de nos intérêts, de cette nouvelle ligne internationale qui sera ouverte au trafic entre Londres et Paris d'une part, et Milan et le Nord de l'Italie de l'autre.

On sait que les marchandises, pour des raisons faciles à comprendre, choisissent toujours les itinéraires les plus courts, sauf lorsque le profil devient par trop accidenté et nécessite alors une augmentation des frais d'exploitation.

Dans ce cas il vaut mieux prendre une ligne un peu plus longue mais plus économique.

Le Simplon, grâce à son tracé et à la cote peu élevée de son tunnel, réalise au mieux des intérêts commerciaux cette condition primordiale.

En regardant le petit tableau ci-après on voit, en effet, que c'est un véritable chemin de fer de plaine.

fixons-le de suite chez nous en lui offrant les tracés et les profils les plus aptes à favoriser les intenses transports internationaux.

LES CONSÉQUENCES ÉCONOMIQUES DU PERCEMENT AU POINT DE VUE DES INTÉRÊTS FRANÇAIS.

En France, la nouvelle percée se raccorde à la ligne Dijon-Mouchar-Pontarlier-Vallorbe-Lausanne, qui donne, si on la compare aux autres voies, la plus courte distance réelle et virtuelle entre Paris et Milan. On s'en rend compte facilement en examinant le tableau qui suit Paris-Milan par :

	Longueur réelle.	Longueur virtuelle.
1° Maçon-Culoz	944 k.	1.265 k.
2° Belfort-Lucerne-Saint-Gothard.	897 k.	1.441 k.
3° Pontarlier-Lausanne-Simplon .	836 k.	1.112 k.



L'ANCIENNE ROUTE DU SIMPLON

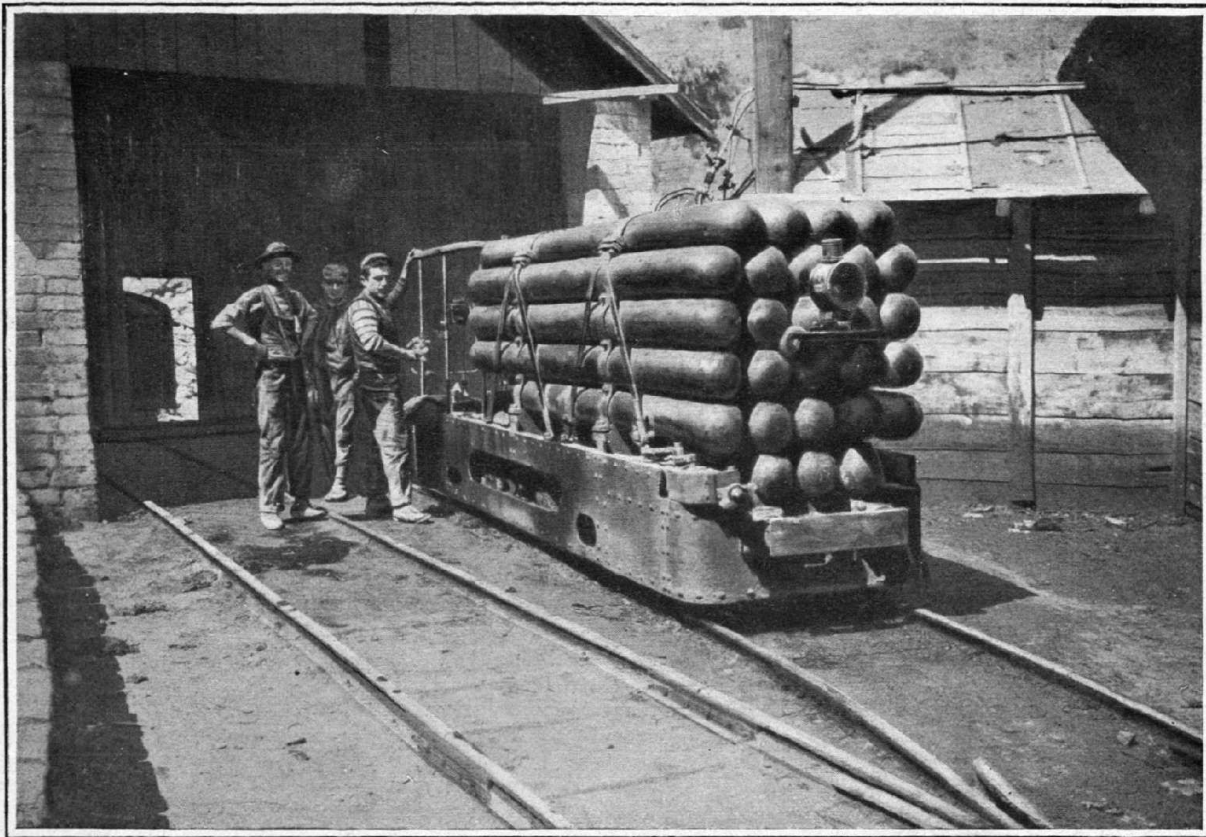
Cette photographie, prise avant le percement, montre l'aspect pittoresque et sauvage des sites qu'il fallait traverser avant l'initiative de cette entreprise grandiose.

Pour profiter de l'ouverture du Simplon nous n'avons qu'à utiliser cette ligne qui donne la plus courte distance entre Paris et Milan, 836 kilomètres; en outre cette ligne

comprend entre Pontarlier et Vallorbe une section à rampes de 25 millimètres; elle est à voie unique et franchit le faite à 1.012 mètres dans des régions où les tourmentes de neige

rendent parfois la circulation difficile en hiver. Malgré ces conditions défavorables, la ligne

ligne va aboutir en Italie, les relations internationales vont prendre une nouvelle exten-



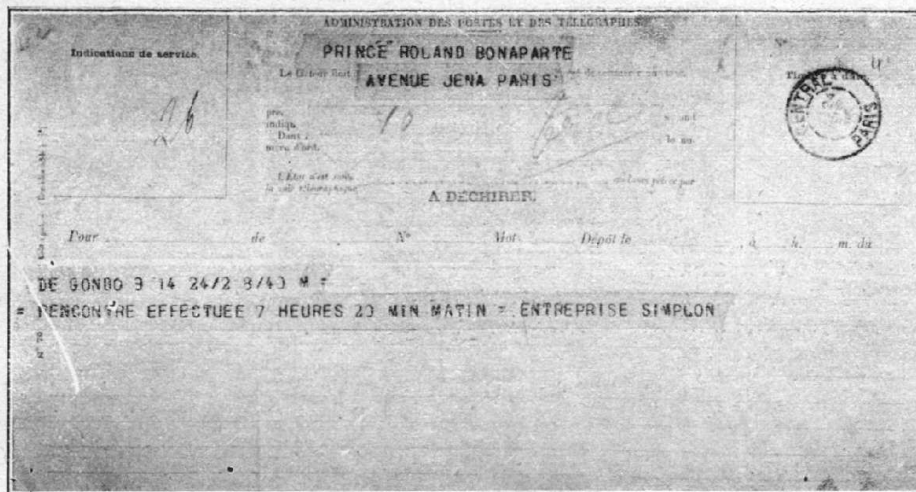
LA LOCOMOTIVE A AIR COMPRIMÉ

Cette locomotive à air comprimé remorque le train dans la partie du tunnel non encore maçonnée.

de Pontarlier donne passage en été à de grands trains internationaux sur Lausanne et la vallée du Rhône. Mais maintenant que la

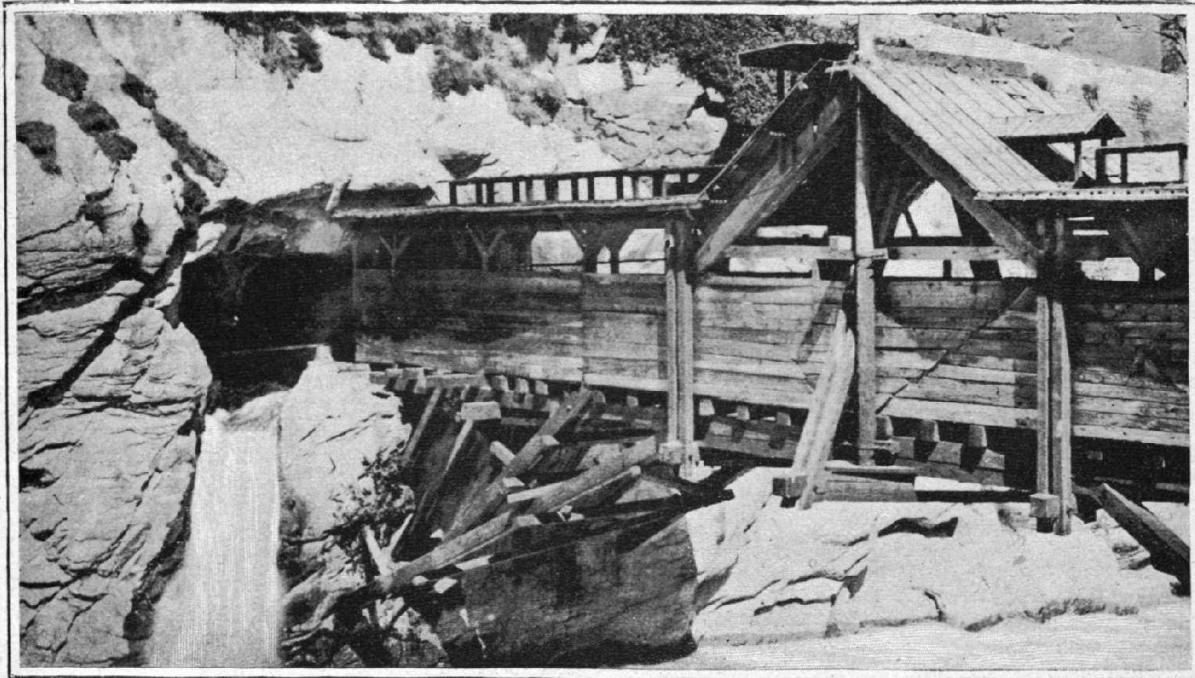
sion avec un caractère permanent et les incidents auxquels la ligne est exposée pendant les hivers rigoureux présenteront un tout autre inconvénient qu'aujourd'hui.

Etant donnée la cote élevée de 1.012 m. il y aurait lieu d'améliorer la deuxième section en raccordant Frasne à Vallorbe au moyen d'un tunnel d'environ 6 kil. sous le Mont d'Or; la cote maxima est ainsi ramenée à 896 millimètres et les déclivités les plus fortes à 15 millimètres. Ce raccordement raccourcit la distance de Paris à Milan de 17 kilomètres; elle



L'ANNONCE DU PERCEMENT

Cette dépêche adressée au prince Roland Bonaparte est la première arrivée à Paris annonçant le percement du tunnel.



LE PONT DE BOIS

Petit pont de bois à l'entrée du Simplon, au début des travaux.

ne serait donc plus que de 819 kilomètres ce qui donnerait à cette voie une prépondérance très marquée sur toutes ses concurrentes. En attendant on pourrait au moins doubler la voie entre Pontarlier et Vallorbe, ce qui est facile.

Tous les départements situés au nord d'une ligne allant de Saint-Malo à Saint-Claude, soit

environ 1/3 de la France, sont intéressés au tracé Frasnè-Vallorbe, car pour toute cette région et pour le trafic anglais Calais-Boulogne, c'est par cette voie que s'établit la plus courte distance sur Milan.

Malheureusement la France n'a encore rien décidé!

ROLAND BONAPARTE.



LE TRAVAIL DE SOUTÈNEMENT

Cet instantané montre le travail de soutènement des voûtes du Simplon.

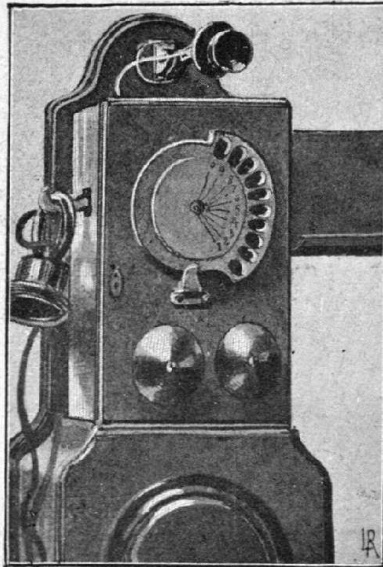
LA SUPPRESSION DES « DEMOISELLES DU TÉLÉPHONE »

Il existe un pays heureux où l'on est parvenu à se passer des demoiselles du téléphone. Cette intéressante solution d'un irritant problème a été obtenue à Chicago par l'adoption du « téléphone automatique ».

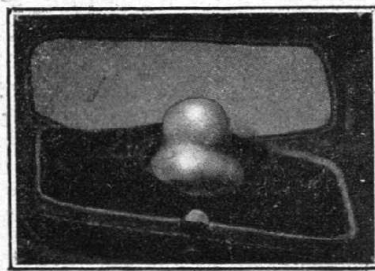
Dans ce système, chaque abonné possède un appareil d'appel à l'aide duquel il compose lui-même le numéro de la personne avec laquelle il désire communiquer. Au fur et à mesure qu'il agit sur les touches donnant les chiffres des dizaines, des centaines et des unités, il met en action, au poste central, des commutateurs automatiques, qui relient successivement son fil avec ceux des centaines, des dizaines et des unités correspondantes et finalement avec le fil du numéro demandé. Il n'a plus dès lors qu'à sonner et c'est chez la personne appelée que la sonnette retentit.

Pour le cas où cette personne ne serait « pas libre » — selon l'expression consacrée, — l'appel se trouve dérivé automatiquement vers un trembleur magnétique qui produit dans l'appareil un bourdonnement caractéristique, avertissant que le numéro appelé est occupé par une autre communication et empêchant, en même temps, de surprendre toute conversation.

On aurait, paraît-il, expérimenté chez nous un procédé analogue,



Appareil automatique supprimant les demoiselles du Téléphone.



Perle énorme dite brioche de M. Chamberlain, à cause de sa forme.

mais sans résultat satisfaisant. Cependant il fonctionne admirablement à Chicago pour un premier réseau de 20.000 abonnés, et on va l'étendre à un réseau d'une importance double. A Berlin, un poste central automatique est en voie d'établissement, et d'autres villes s'apprentent à suivre cet exemple.

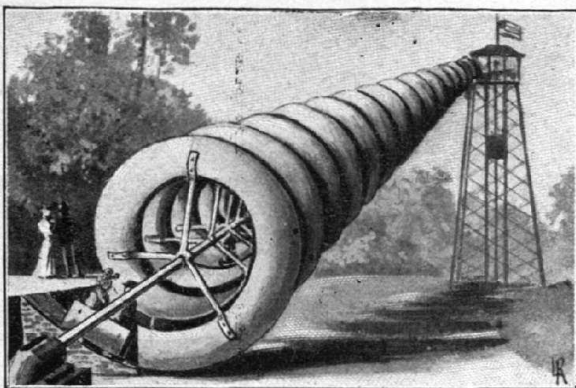
LA BRIOCHE DE M. CHAMBERLAIN

On met en vente à Londres une perle d'une grosseur énorme qui doit à sa forme bizarre le nom de *Chamberlain Loaf*. On remarquera qu'elle présente, en effet, l'aspect d'une brioche. Or, cette sorte de gâteau est devenue comme un emblème politique en Angleterre, depuis que l'ancien Secrétaire Colonial a promis aux électeurs que, si le Libre Echange leur fournit en quantité médiocre le pain quotidien, le système protectionniste leur vaudrait mieux que du pain : une énorme brioche !

La perle qui nous occupe ici vient des fameuses pêcheries exploitées trois mois chaque année sur les côtes de l'île de Ceylan.

UNE CURIEUSE APPLICATION DE LA VIS D'ARCHIMÈDE

La vis d'Archimède est surtout employée, comme on le sait, à faire monter de l'eau et à élever des liquides et des matières solides pulvérisées. Mais on n'avait pas encore eu l'idée de l'appliquer au transport des personnes. C'est ce

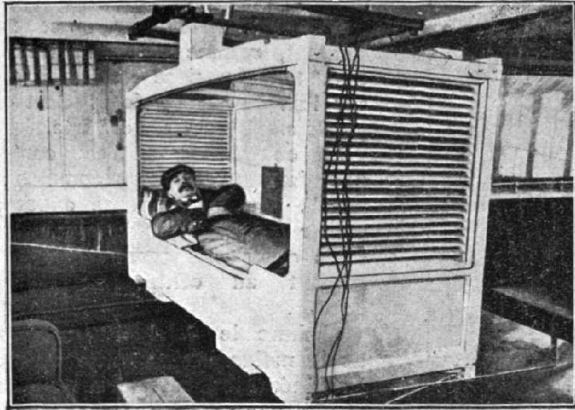


Application de la vis d'Archimède à un nouveau système d'ascenseur.



Champignons poussés en cirque dans une clairière d'Amérique.

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constituera, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.



Système de M. Walter Whitehouse pour éviter le mal de mer.



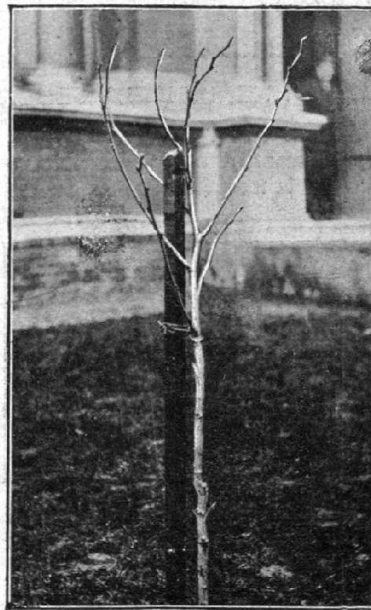
Nouvelle pompe automobile du conseil communal de Londres.

qu'un inventeur américain, M. John J. Carr, vient de réaliser.

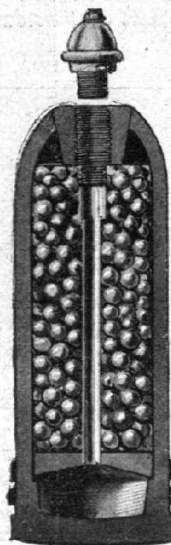
La nouvelle vis est formée par un tube enroulé en spirale et présentant intérieurement une large fente longitudinale. Dans cette fente peuvent s'engager des wagonnets où prennent place les voyageurs. Une voie ferrée occupant l'intérieur du tube facilite le roulement de ces wagonnets. Aussitôt qu'un véhicule est engagé dans la fente, si l'on imprime à la vis un mouvement de rotation autour de son axe, le wagonnet progressera de spire en spire sur cette voie mouvante, la pesantur le maintenant toujours dans la verticale au point le plus bas, de sorte qu'après avoir ainsi parcouru toute la longueur de ce gigantesque tire-bouchon, il ira sortir à l'autre extrémité. Or, la vis étant inclinée, le wagonnet pourra déboucher sur une plateforme élevée d'une vingtaine de mètres, par exemple, au-dessus de celle de départ. Voilà pour la montée. La descente s'effectuera plus simplement au moyen d'une voie de retour inclinée sur laquelle on pourra modérer la vitesse, soit à l'aide de freins, soit en intercalant sur le parcours quelques rampes retardatrices. On ne saurait conseiller l'emploi d'un tel système pour remplacer les ascenseurs, mais il aura du succès dans les lieux de plaisir en concurrence avec les "toboggans" aujourd'hui célèbres.

UN CIRQUE DE CHAMPIGNONS

Le curieux phénomène que représente notre dessin est relatif à la façon dont les champignons sauvages ont poussé dans une clairière. Ces "ronds" de champignons ont déjà été observés plusieurs fois. Ce qui caractérise celui-ci, c'est que le cercle suivant lequel ils ont surgi du sol s'est étendu de plus en plus, à mesure que de nouveaux champignons ont succédé aux précédents, sans doute en raison de la nature du sol et des substances nutritives qu'il contenait. « Schrapnel » japonais.



Bouture du mûrier historique planté par Shakespeare.



CONTRE LE MAL DE MER

Un dentiste anglais, M. Walter Whitehouse, qui a souvent à faire la traversée du Pas-de-Calais dans ses voyages entre Londres et le continent, a inventé, pour prévenir le mal de mer, un système qui a été expérimenté avec grand succès sur un des paquebots qui transportent les voyageurs entre Douvres et Calais.

L'appareil consiste essentiellement en une couchette suspendue en l'air par des ressorts d'acier qui la rendent indépendante des mouvements du navire.

Quelle que soit la fureur des vagues et la violence du vent, l'appareil reste toujours dans un plan horizontal. En outre, un petit ventilateur électrique rafraîchit constamment le visage de l'occupant.

Cet été, des lits du nouveau système seront mis à la disposition des voyageurs de première classe moyennant un supplément de quatre livres sur le prix du passage.

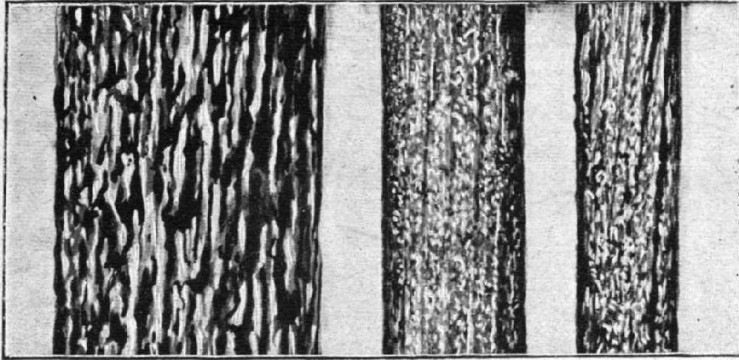
UNE NOUVELLE "POMPE AUTOMOBILE"

Depuis le 2 mars, le corps des pompiers de Londres procède à des essais publics avec une pompe à vapeur montée sur une automobile. L'engin nouveau, imaginé par M. Merryweather, a été construit pour le compte du Conseil communal.

La pompe est assez puissante pour projeter 2.300 litres d'eau par minute, à une distance de soixante-quatre mètres. Les premiers essais ont donné complète satisfaction.

RELIQUE SHAKESPEARIENNE

Le grand dramaturge est, dans les pays de langue anglaise, l'objet d'un culte dont nous ne nous faisons en France qu'une vague idée. Par exemple, chaque année, la petite ville de Stratford-sur-Avon, où naquit et mourut Shakespeare, est un centre



Intérieurs ou « âmes » de gros canons russes de Port-Arthur, montrant l'état déplorable des rayures après cent coups.

de pèlerinage des plus courus.

Le maire de Southwark, l'un des « bourgs » de Londres, se rendit l'an dernier dans la petite ville et demanda à son collègue de lui envoyer une bouture du mûrier historique, planté, affirmé-t-on, par Shakespeare dans son jardin du Warwickshire.

Le maire de Stradfort a tenu parole. Il vient d'expédier un rejeton de l'arbre shakespearien. Le jeune mûrier, haut de quatre pieds, a été planté solennellement dans le parc qui entoure l'Hôtel de Ville de Southwark.

CE QUE C'EST QU'UN « SCHRAPNEL »

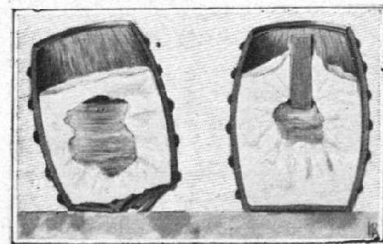
Dans les dépêches et les correspondances relatives à la guerre russo-japonaise, on parle à tout instant de *schrapnels*, nom de l'inventeur, le colonel anglais Schrapnel. Quant à l'invention elle-même c'est une sorte de boîte à mitraille, ou plus exactement, d'obus à balles, muni d'un dispositif d'explosion qui le fait éclater en l'air, alors qu'il se trouve au-dessus des troupes ennemies qu'il s'agit d'atteindre.

On ne peut mieux le comparer qu'à une fusée de feu d'artifice, dont la gerbe, au lieu d'étoiles aux brillantes couleurs, serait formée de 250 balles en plomb durci que l'action d'une charge intérieure projette violemment sur l'ennemi. Cette projection a lieu suivant un cône dont on a pu calculer l'angle, de façon qu'elles viennent couvrir une surface de terrain déterminée. On s' imagine aisément les effets meurtriers produits par les coups répétés d'une batterie de canons à tir rapide, lançant, sans arrêt, une nuée de schrapnels qui à leur tour projettent chacun une gerbe de 250 balles. Notre dessin donne la coupe d'un schrapnel japonais. Le corps de l'obus renferme 250 balles en plomb durci cou-

lées dans du soufre. Dans l'évidement du culot est logée la charge d'explosion qui communique par un tube central avec la fusée vissée à la tête de l'obus.

LES TONNEAUX ET LA GELÉE

On sait que l'eau en se refroidissant diminue de volume jusqu'à la température de 4 degrés



Comment empêcher un tonneau plein d'eau de se briser sous l'action de la gelée.

au dessus de zéro. A partir de ce point jusqu'à la congélation qui s'effectue à 0°, elle se dilate, et c'est à cette action que sont dus tous les effets destructeurs causés par la gelée.

A la campagne, et dans toutes les exploitations rurales, on se sert souvent, comme réservoir d'eau, d'un tonneau posé verticalement sur l'un de ses fonds et dont la partie supérieure est ouverte.

La congélation de l'eau contenue dans ce tonneau commence par la partie supérieure exposée à l'air libre, se continue par les côtés et envahit ensuite le fond, laissant au centre un noyau liquide.

Comme le fond est la partie la moins résistante, il cédera en général le premier à la pression produite par l'expansion de la glace.

On évitera la destruction du tonneau d'une façon très simple en suspendant dans son axe à la partie supérieure une pièce de bois de 0^m60 à 0^m80 de longueur. Quand la gelée viendra à se produire, la glace, au lieu de former un bloc présentant une surface unie, comme dans le cas précédent, grimpera en quelque sorte autour du bloc de bois dans la partie qui émerge et c'est par ce mouvement ascensionnel que s'effectuera la poussée de la glace. Le fond et les côtés n'auront pas à en souffrir et le tonneau demeurera intact.

UN NOUVEL APPAREIL TÉLÉGRAPHIQUE

Le 6 mars, en présence de nombreux savants et ingénieurs réunis dans l'une des salles de la « Royal Institution » de Londres, un inventeur déjà connu par ses travaux antérieurs, M. Murray, a démontré l'excellence de sa nouvelle machine. C'est l'appareil télégraphique qui emploie l'alphabet le plus court; il permettra d'atteindre une vitesse record dans la transmission des dépêches.



M. Murray et son nouvel appareil télégraphique, le plus rapide.



LA FATALITÉ S'ACCOMPLIT

Le père et le fils jouent leur partie habituelle du soir sans voir la mort qui s'avance doucement vers le jeune homme...

LA MAIN DE SINGE

Nouvelle par W.-W. Jacobs

On se rappelle le gros succès d'émotion tragique obtenu cet hiver par une pièce portant ce titre. Cette pièce était tirée d'un conte anglais célèbre, dont l'adaptation scénique ne permettait pas de mettre en valeur toute la poignante et dramatique beauté, et dont nous avons la bonne fortune de présenter à nos lecteurs les troublantes pages inédites ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



Au dehors, la nuit est humide et froide, mais, dans le petit salon du *Laburnam-Villa*, les rideaux sont tirés et le feu flambe gaîment. Le père et le fils jouent aux échecs. Le premier plaçait inconsidérément son roi dans des situations si périlleuses, qu'elles provoquaient des commentaires de la part de la vieille dame à cheveux blancs, assise auprès du feu, son tricot à la main.

— Entendez-vous ce vent? dit Mr White, qui, venant de découvrir — trop tard — une fatale erreur, désirait instamment empêcher son fils de s'en apercevoir à son tour.

— J'écoute, répondit celui-ci, en ne quittant pas des yeux les différentes pièces du jeu... Echec!

— J'ai peine à croire qu'il viendra ce soir, reprit le père, le bras suspendu au-dessus de l'échiquier.

— Mat! répliqua le fils.

— Voilà ce que c'est que d'habiter si loin, récrimina Mr White avec une violence aussi subite qu'imprévue; de tous les endroits les plus boueux, les plus reculés, celui-ci est bien certainement le pire. La chaussée ressemble à un marécage et le chemin a un torrent. Je me demande à quoi pensent les gens. Parce qu'il n'y a, ici, que deux maisons occupées, ils

estiment, je suppose, que notre bien-être importe peu !

— Calme-toi, mon ami, dit sa femme tendrement ; tu gagneras la prochaine partie.

Mr White releva vivement la tête, assez vivement pour intercepter un regard d'intelligence échangé entre la mère et le fils. Les paroles expirèrent sur ses lèvres et il dissimula dans sa barbe grise clairsemée une vilaine grimace.

— Le voici, dit Herbert White, en entendant claquer la grille du jardin, et tandis qu'un pas pesant se dirigeait vers la porte d'entrée de la maison.

Le vieux bonhomme se leva avec empressement et passa dans le corridor où on l'entendit bientôt adresser au nouvel arrivant quelques mots compatissants.

Le nouveau venu s'apitoya sur son propre sort, si bien que Mrs White dit : « Assez ! assez ! » et qu'elle toussa légèrement lorsque son mari rentra dans la pièce, suivi par un gros homme à la mine rubiconde et aux yeux en boules de loto.

— Le sergent-major Morris, dit White, en le présentant.

Le sergent-major serra les mains tendues vers lui, et, prenant le siège qu'on lui désignait au coin de la cheminée, il attendit patiemment, pendant que son hôte sortait du buffet du whisky et des verres, et posait sur le feu une petite bouilloire de cuivre.

Au troisième verre, les yeux du sergent devinrent plus brillants ; il commença à causer. Le petit cercle familial regardait déjà avec un intérêt plus vif ce visiteur arrivé de pays éloignés, qui se carrait dans son fauteuil et narrait des scènes sauvages et des prouesses stupéfiantes.

— Il y a vingt et un ans de cela, dit Mr White, en faisant un signe de tête à sa femme et à son fils. Quand il partit du magasin, Morris n'était qu'un gamin. Regardez-le maintenant.

— Il ne paraît pas avoir beaucoup souffert, répliqua poliment Mrs White.

— J'aurais voulu aussi aller aux Indes, reprit son mari... rien que pour y jeter un coup d'œil...

— Vous avez mieux fait de rester où vous étiez, remarqua le sergent-major en hochant la tête.

Il replaça son verre vide sur la table et, avec un nouveau soupir, il secoua encore la tête.

— J'aurais aimé voir ces vieux temples, ces fakirs, et ces jongleurs, ajouta White. A propos, Morris, qu'aviez-vous donc commencé à me conter l'autre jour sur une main de singe ?

— Rien, s'empressa de répondre le soldat. En tout cas, rien de bien intéressant.

— Une main de singe ? demanda la curieuse Mrs White.

— Oui... vous appelleriez peut-être ça de la sorcellerie, expliqua le sergent-major, d'un air détaché.

Ses trois auditeurs se penchèrent avidement vers lui. Le visiteur porta distraitemment à ses lèvres son verre vide et se rassit. Son hôte le lui remplit.

— A la voir, fit le sergent, en se fouillant, on dirait une petite main ordinaire, desséchée comme celle d'une momie.

Il tira d'une poche un objet qu'il montra complaisamment. Mrs White recula en esquissant une grimace, mais son fils le prit et l'examina curieusement.

— Et quelle particularité a-t-elle, cette main ? interrogea M. White à qui son fils l'avait passée.

A son tour, il la regarda attentivement ; puis il la reposa sur la table.

UN FÉTICHE EXTRAORDINAIRE. LES TROIS SOUHAITS RÉALISÉS.

— Un vieux fakir, un très saint homme, l'a dotée d'un pouvoir magique, dit le sergent-major. Il désirait prouver que le sort préside aux destinées humaines, et que ceux qui veulent le corriger, le tentent toujours à leur détriment. D'après ce charme, trois personnes différentes pourront chacune voir trois souhaits réalisés.

Le ton de Morris était si impressionnant, que ses auditeurs éprouvèrent la sensation que leur rire sonnait quelque peu faux.

— Eh bien, dit finement Herbert White, pourquoi ne les avez-vous pas formulés, ces trois souhaits ?

Le soldat le considéra de cet air que prennent les gens d'expérience en face de la jeunesse présomptueuse.

— Je les ai formulés, répliqua-t-il doucement.

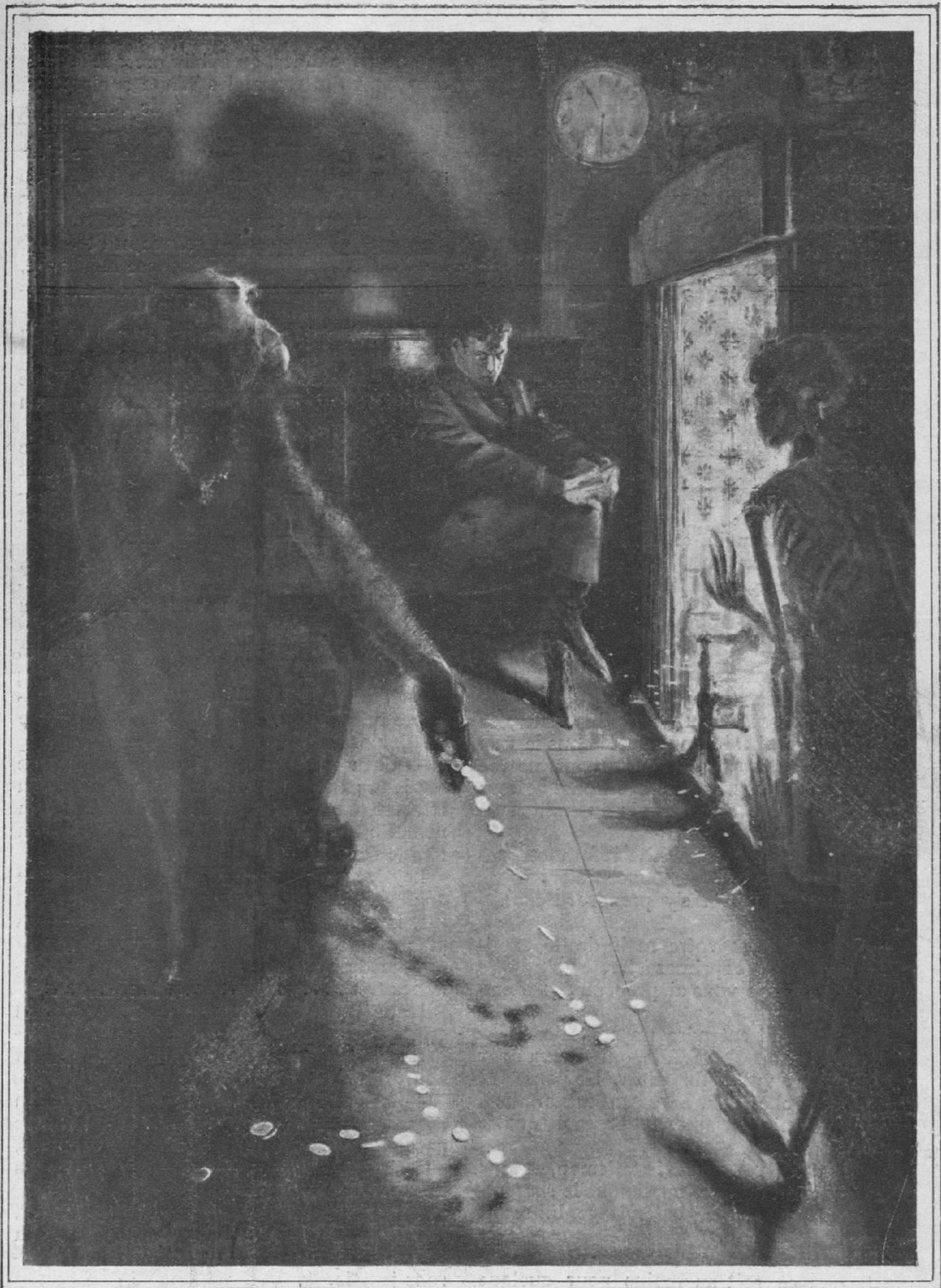
Et son visage couperosé pâlit affreusement.

— Réellement, vos trois souhaits ont été accomplis ? demanda Mrs White.

— Oui, répliqua le sergent-major dont les dents claquèrent sur les bords de son verre.

— Une autre personne a-t-elle mis à l'épreuve le pouvoir de ce talisman ? insista la vieille dame.

— Oui... une première fois, un homme a vu ses trois souhaits réalisés. J'ignore ce que furent les deux premiers, mais le troisième invoquait la mort. Voilà pourquoi j'ai eu cette main.



↳ OBSESSION DE L'EFFRAYANT TALISMAN.

Herbert demeura seul dans l'obscurité, les yeux fixés sur le feu expirant, où il vit danser toutes sortes de formes fantastiques. La dernière était si épouvantable et tellement simiesque qu'elle le stupéfia (p. 331 col. 1)

L'expression de physionomie de Morris était si grave, qu'un silence pesant tomba sur le groupe.

— Puisque vos trois souhaits ont été accomplis, cette main ne vous sert plus à rien, Morris, dit enfin White. Pourquoi la gardez-vous?

Le soldat secoua la tête.

— Par pure fantaisie, je suppose, fit-il lentement. J'ai eu envie de la vendre, mais je ne crois pas pouvoir m'y résoudre. Elle a déjà causé bien assez de malheurs! D'ailleurs, personne ne veut l'acheter. On traite mon histoire de conte de fées. Quelques personnes, celles qui y ajoutent un semblant de créance, désirent essayer le pouvoir de cette main avant de la payer.

— Si vous pouviez avoir encore trois souhaits exaucés, dit le vieux bonhomme, en clignant de l'œil, tenteriez-vous l'épreuve?

— Je ne sais pas, répartit l'autre... Je ne sais pas.

Morris prit la main, et, la balançant entre le pouce et l'index, il la jeta subitement dans le feu. Avec un petit cri, White se baissa et la rejeta hors du brasier.

— Laissez-la plutôt brûler, dit solennellement le soldat.

— Si vous n'en avez plus besoin, Morris, reprit l'autre, donnez-la moi.

— Non, riposta d'un air de mauvaise humeur son ami... je l'avais jetée dans le feu. Si vous la conservez par devers vous, ne me blâmez pas de ce qui arrivera. Allons! agissez en homme sensé; repoussez-la au milieu de charbons.

D'un signe de tête, White refusa et examina attentivement son nouveau bien.

— Comment faut-il s'y prendre? s'enquit-il.

— Tenez-la dans votre main droite, expliqua le sergent, et exprimez à haute voix votre souhait... Mais je vous ai prévenu des conséquences.

— On croirait entendre un conte des *Mille et une Nuits*, dit Mrs White, qui se leva pour vaquer aux apprêts du dîner. Ne penses-tu pas, ajouta-t-elle, en s'adressant à son mari, que tu devrais réclamer pour moi quatre paires de main?

White tira de sa poche le talisman, et tous trois éclatèrent de rire, tandis que le sergent-major, l'alarme peinte sur le visage, lui retint le bras :

— Si vous faites un souhait, dit-il durement, que ce soit au moins pour quelque chose de sensé!

Mr White laissa tomber la main de singe au fond de sa poche, et, disposant les chai-

ses, il conduisit son ami près de la table.

Pendant le dîner, on oublia presque le talisman; après le repas, les White subirent un second récit des aventures de Morris aux Indes.

— Si le conte de la main de singe n'est pas plus véridique que ceux qu'il vient de nous débiter, dit Herbert, au moment où la porte se refermait sur leur invité, cet objet ne nous sera pas d'une bien grande utilité.

— Lui as-tu donné quelque chose en échange, père? demanda Mrs White en regardant fixement son mari.

— Une bagatelle, répondit celui-ci, les joues légèrement colorées. Il ne voulait rien accepter, mais je l'y ai obligé... Il a insisté de nouveau pour que je me débarrasse de son amulette.

— Je comprends ça, fit Herbert, avec une horreur simulée. Nous voilà sur le point d'être riches, célèbres et heureux. Pour commencer, père, souhaite d'être empereur : de la sorte, on ne te gourmandera plus!

Herbert courait déjà autour de la table, poursuivi par Mrs White qui, se voyant difamée, avait armé son bras d'un voile du fauteuil.

Mr White prit la main de singe et l'examina d'un œil indécis.

— Il est de fait, dit-il lentement, que j'ignore ce que je vais souhaiter. Il me semble que je possède tout ce dont j'ai besoin.

— Si tu liquidais le prix de la maison, ne serais-tu pas complètement heureux? demanda Herbert, une main posée sur l'épaule de son père. Eh bien, souhaite deux cents livres... ça fera le compte.

Le père, souriant timidement à sa propre crédulité, éleva le talisman, pendant que son fils, la mine solennelle, s'asseyait au piano et plaquait quelques accords sur les basses.

— Je désire avoir deux cents livres, prononça très distinctement le vieux White.

Un fort tremolo salua ces paroles; mais un cri du vieux bonhomme interrompit ce vacarme. Sa femme et son fils accoururent auprès de lui.

— Elle a remué! s'écria-t-il, en lançant un regard de dégoût à l'objet qui gisait sur le parquet. Tandis que je formulais mon souhait, elle s'est tordue dans ma main, comme un serpent.

— Je ne vois pas l'argent, dit Herbert, en ramassant le talisman qu'il posa sur la table; et je jurerais bien que nous ne le verrons jamais.

— Tu t'es figuré ça, père, ajouta Mrs White, en coulant vers son mari un regard inquiet. Ce dernier secoua négativement la tête.

— Enfin, n'importe !... Il n'y a pas de mal ; mais ça m'a tout de même donné un coup.

Toute la famille s'assit au coin du feu, et les deux hommes achevèrent leurs pipes. Au dehors, le vent soufflait avec plus de violence que jamais... Au bruit d'une porte battant à l'étage supérieur, White sursauta nerveusement. Un silence, inaccoutumé et angoissant, régna dans le salon, et dura jusqu'au moment où le vieux couple alla se coucher.

— J'espère que tu trouveras au milieu de ton lit les espèces enveloppées dans un gros sac, dit Herbert, en souhaitant bonne nuit à ses parents, et que quelque chose d'horrible, juché sur le chapiteau de ton armoire, te contempera empocher ce gain mal acquis.

Herbert demeura seul dans l'obscurité, les yeux fixés sur le feu expirant où il vit danser toutes sortes de formes fantastiques. La dernière était si épouvantable et tellement simiesque, qu'elle le stupéfia. Elle parût s'animer à un tel point, qu'avec un rire contraint, il promena ses doigts sur la table, en quête d'un verre d'eau à lui lancer. Il ne saisit que la main du singe, et, tout frissonnant, il essuya ses doigts à sa jaquette et monta dans sa chambre.

LA RANÇON DU BONHEUR ; UN TRAGIQUE MESSAGER.

Le lendemain matin, dans l'éclat d'un soleil d'hiver qu'accrochait des étincelles aux cristaux de la table, Herbert rit de ses craintes de la veille. La pièce respirait un air de prosaïque tranquillité qui lui manquait la nuit précédente. On avait repoussé sur le coin d'une console la petite main, noire et ratacinée, avec une négligence, attestant le peu de foi que l'on avait en son pouvoir.

— Tous ces vieux soldats se ressemblent bien, dit Mrs White. Quelle idée d'écouter de pareilles stupidités ! Comment, à cette époque, des souhaits s'accompliraient-ils ? Et, si cela était, comment deux cents livres parviendraient-elles à te faire du mal, père ?

— En lui tombant du ciel sur la tête, riposta le frivole Herbert.

— Morris affirme que les choses arrivent si naturellement, expliqua White, qu'on peut attribuer l'événement à une simple coïncidence.

— Ne gaspille pas l'argent avant mon retour, recommanda Herbert, en se levant de table... qu'il ne te change pas non plus en avare, ce qui nous obligerait à te désavouer.

Mrs White sourit, et, accompagnant son fils jusqu'à la porte, elle le suivit des yeux pendant qu'il descendait la rue ; puis, se remettant à table, elle s'amusa aux dépens de la crédulité de son mari, ce qui ne l'empê-

cha pas, au coup frappé par le facteur, de se précipiter à la porte, ni, quand elle s'aperçut que le courrier ne contenait qu'une note de tailleur, de pester contre les habitudes d'ivrognerie propres aux vieux sergents-majors.

— Je m'imagine qu'à son retour, Herbert nous criblera de quolibets, dit-elle, en reprenant sa place à table.

— Hélas ! soupira Mr White, qui se versa une rasade de bière... mais, malgré tout, l'objet a remué dans ma main... ça, je le jurerai.

— Tu l'as cru, fit la vieille dame pour le calmer.

— Je t'assure que ça a remué, riposta l'autre... L'imagination n'a joué aucun rôle en ceci ; j'avais à peine... Quoi donc ?

Mrs White ne répondit rien. Elle surveillait au dehors les mouvements mystérieux d'un inconnu, qui, indécis, regardait la maison et tâchait de se faire violence pour y entrer. L'esprit toujours hanté par les deux cents livres, elle remarqua que l'étranger était bien vêtu et qu'il portait un chapeau de soie dont le lustre attestait la nouveauté. A trois reprises, il s'approcha de la grille et rebroussa chemin. La quatrième fois, il s'avança, la main posée sur le loquet, et, faisant montre d'une soudaine résolution, il poussa le battant et s'engagea dans l'allée du jardin. Mrs White dénoua précipitamment les cordons de son tablier et cacha sous le coussin de son fauteuil cet objet d'utilité domestique.

Puis elle introduisit dans le salon l'étranger, qui paraissait très gêné. Il regarda furtivement la vieille dame, écouta d'un air préoccupé les paroles qu'elle balbutiait, pour excuser le désordre de la pièce et la tenue de son mari, habillé d'une veste qu'il n'endossait ordinairement que pour jardiner.

Puis, ainsi que son sexe l'y autorisait, elle attendit patiemment que l'inconnu indiquât le but de sa visite ; mais il demeura tout d'abord étrangement silencieux.

— Je... on m'a prié de venir, dit-il enfin... Je suis envoyé par MM. Maw et Maggins.

La vieille dame tressaillit.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, d'une voix émue. Est-il arrivé quelque chose à Herbert ? Quoi?... quoi ?...

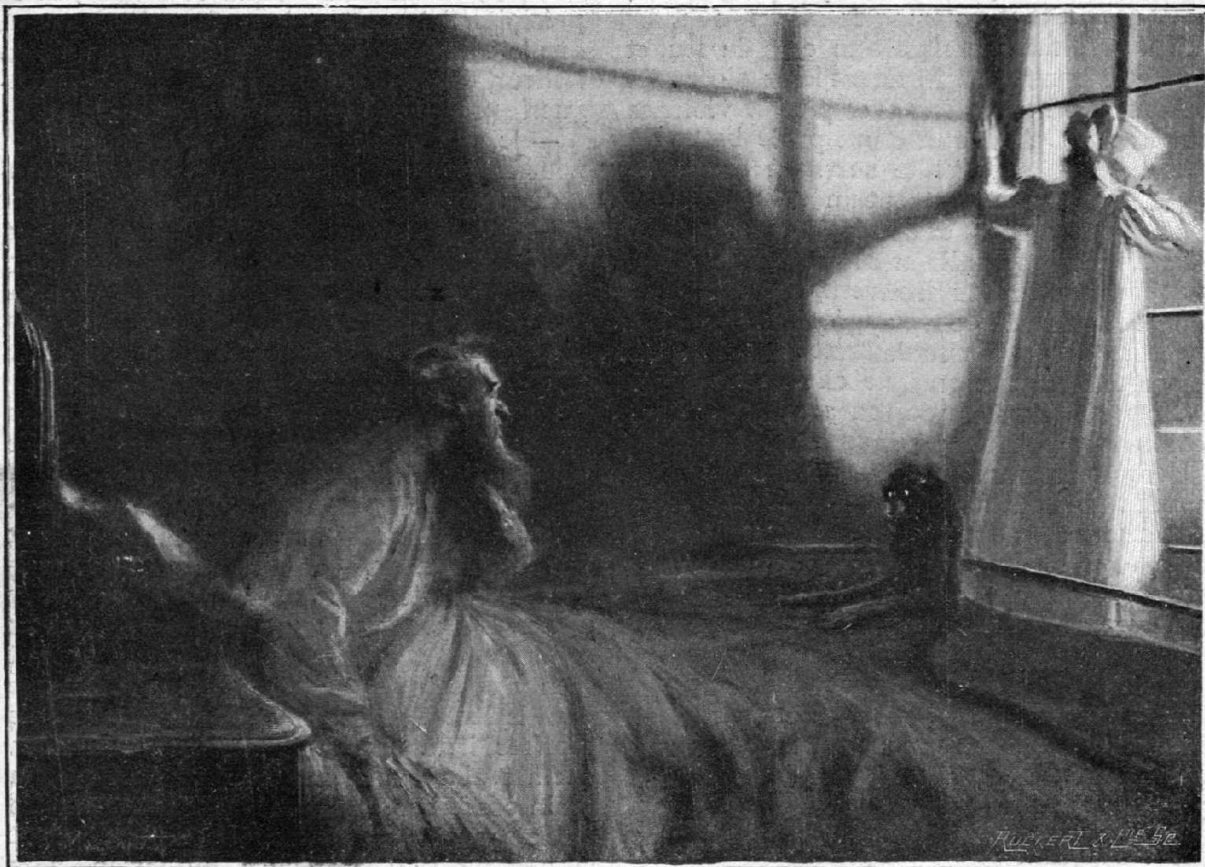
Son mari s'interposa.

— Là ! fit-il vivement. Assieds-toi !... Ne te hâte pas de tirer des conclusions... Vous ne nous apportez pas de mauvaises nouvelles, n'est-ce pas, Monsieur ?

Et il examinait attentivement le nouveau venu.

— Je déplore, commença le visiteur...

— Il est blessé ! s'écria la mère.



UN CAUCHEMAR RÉEL

« Reviens, dit-il, tu prendras froid..... Il fait encore plus froid pour mon fils, répond la vieille dame, dont les pleurs redoublèrent. » (Page 333, col. 1).

L'homme s'inclina en signe d'assentiment.
— Affreusement, dit-il avec lenteur... au moins il ne souffre pas.

— Oh! merci, mon Dieu! fit la vieille dame, en joignant les mains. Merci, mon Dieu! Mais elle s'arrêta subitement, tandis que pénétrait dans son esprit la sinistre signification de cette assurance; elle lut aussitôt la confirmation de ses craintes sur le visage troublé de l'autre. Mistress White reprit sa respiration, et, se tournant vers son mari, plus lent à comprendre, elle posa sur son épaule sa vieille main tremblante.

— Il a été pris dans un engrenage, dit enfin le visiteur, à voix basse.

— Pris dans un engrenage, répéta M. White, d'un air hébété... oui.

Ses yeux atones se dirigèrent vers la fenêtre, puis, emprisonnant dans les siennes les mains de sa femme, il les pressa, comme au temps où ils n'étaient encore que fiancés.

— Nous n'avions plus que cet enfant, dit-il en s'adressant au visiteur. Le coup est rude...

L'autre toussa et, se levant, marcha lentement vers la fenêtre.

— La maison, dit-il, sans regarder autour

de lui, m'a prié de vous apporter ses compliments de condoléance à l'occasion de cette grande perte.

On ne lui répondit pas. Le visage de la vieille dame était blafard, ses yeux égarés, sa respiration imperceptible; la figure de son mari portait l'expression qu'avait dû avoir celle de son ami le sergent-major, lors de sa première bataille.

— J'ai encore à vous dire, continua le visiteur, que MM. Maw et Meggins déclinent toute responsabilité. Mais, en considération des services rendus par votre fils, ils désirent vous offrir à titre de compensation une somme d'argent.

Mr White lâcha la main de sa femme, et, se dressant sur ses pieds, il jeta à l'inconnu un regard de terreur.

— Combien?

— Deux cents livres, lui fut-il répondu.

Inconscient du cri poussé par sa femme, le vieillard étendit les mains comme un homme subitement frappé de cécité et, semblable à une masse inerte, il s'éroula sur le parquet.

... Dans le nouveau cimetière, distant d'un couple de milles, les vieilles gens enterrèrent

leur cher défunt; ils retournèrent ensuite à leur maison toute pleine d'ombre et de silence. Tout cela s'était passé si rapidement, qu'ils avaient à peine eu le temps de se reconnaître; ils restaient dans l'expectative, comme si quelque autre chose allait se produire — quelque autre chose qui allègerait ce fardeau, trop lourd pour leurs vieilles épaules.

Mais les jours passèrent; l'attente céda la place à la résignation, — résignation sans espoir des vieillards, quelquefois improprement appelée apathie. Parfois ils échangeaient quelques brèves paroles, car, à cette heure, ils n'avaient plus rien à se dire, et les journées s'écoulaient pour eux dans un ennui mortel.

C'était une semaine après le fatal événement. Une nuit, White se réveilla brusquement, étendit la main et découvrit qu'il était seul.

Une obscurité profonde enveloppait la chambre; du côté de la fenêtre, partaient des sanglots étouffés, White se souleva sur son lit et écouta.

— Reviens, dit-il tendrement. Tu prendras froid.

— Il fait plus froid encore pour mon fils, répondit la vieille dame dont les pleurs redoublèrent.

Le bruit des sanglots s'évanouit insensiblement aux oreilles de White. Le lit était chaud, et ses paupières lourdes. Il s'endormit d'un sommeil agité, jusqu'au moment où un cri perçant de sa femme le réveilla en sursaut.

— *La main!* s'écriait-elle. La main de singe!

White, alarmé, se dressa sur son séant.

— Où?... Où est-elle?... Qu'y a-t-il?

Mrs White s'avança vers lui, en trébuchant.

— Je la veux, dit-elle tranquillement. Tu ne l'as pas détruite?

— Elle est dans le salon, sur la console, répondit son mari, stupéfait. Pourquoi?

La vieille dame riait et pleurait à la fois.

— Je viens d'y penser seulement à l'instant, dit-elle fébrilement. Comment n'y ai-je pas songé plus tôt? Pourquoi, *toi-même*, n'y as-tu pas songé?

— Songé à quoi? demanda-t-il.

— Aux deux autres souhaits, insinua Mrs White. Nous n'en avons fait qu'un.

— Ne suffit-il pas? grogna le mari.

— Non, s'écria triomphalement la vieille dame; nous en formulerons encore un autre. Descends chercher la main, et souhaite que notre enfant soit rendu à la vie.

Le bonhomme rejeta les couvertures qui abritaient ses membres frissonnants.

— Grand Dieu! es-tu folle? s'exclama-t-il, consterné.

— Prends la main... prends-la vite et

exprime ton souhait!... Oh! mon enfant... je veux mon enfant!

White frotta une allumette et alluma une bougie.

— Reviens te coucher, ordonna-t-il sans conviction... tu ne sais pas ce que tu dis.

Entêtée, Mrs White répliqua :

— Notre premier souhait a été exaucé, pourquoi le second ne le serait-il pas également?

— Une coïncidence, bégaya le vieux bonhomme.

— Va chercher la main, et souhaite, cria sa femme, toute tremblante d'émotion.

White se retourna pour la mieux regarder; sa voix était mal assurée, lorsqu'il ajouta :

— Il est mort depuis dix jours, et d'ailleurs il... je ne te dirai pas autre chose, mais... souviens-toi que je ne l'ai reconnu qu'à ses vêtements... Si tu ne pouvais plus le contempler sans terreur, quoi alors?

— Fais-le revenir, vociféra la vieille dame... Crois-tu que je craigne l'enfant que j'ai nourri?

Et elle poussa son mari vers la porte.

White descendit au rez-de-chaussée et, dans l'obscurité, se dirigea péniblement à travers le salon, jusqu'à la console. Le talisman était à sa place. Une horrible frayeur s'empara de White. Si les restes mutilés de son fils, ressuscités par le souhait non encore formulé, allaient lui apparaître soudain, avant qu'il ait pu s'échapper du salon?... Le sang se figea dans ses veines, quand il s'aperçut qu'il ne retrouvait plus la porte. Le front baigné d'une sueur glacée, il contourna la table à tâtons et se coula le long du mur, jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans l'étroit corridor. Il tenait à la main l'objet maudit.

LE DERNIER SOUHAIT : LE RETOUR A LA VIE ; L'AFFREUSE RESURRECTION.

Quand il rentra dans la chambre à coucher, tout lui parut changé — même le visage de sa femme. Il lui sembla livide et dévoré d'anxiété; à son grand émoi, il y découvrit une expression étrange. Elle lui fit peur.

— *Souhaite!* s'écria-t-elle d'une voix forte.

— C'est une folie et un crime, bredouilla-t-il.

— *Souhaite!* répéta sa femme.

White éleva la main.

— Je souhaite que mon fils revienne à la vie.

Le talisman tomba sur le parquet; le vieux bonhomme le regardait avec terreur. Puis, les membres secoués d'un immense frisson, il s'affala sur un fauteuil, tandis que Mrs White, les yeux brillants, s'approchait de la fenêtre et tirait les rideaux.

Transi de froid, White restait assis; il jetait de temps en temps un coup d'œil vers sa femme qui, elle, ne cessait d'interroger la rue.

Le bout de bougie, brûlant dans le godet d'un chandelier de porcelaine, lançait au plafond et aux murs des lueurs tremblotantes... Après un plus grand vacillement, il s'éteignit enfin.

Avec un indicible sentiment de soulagement, le vieillard constata la faillite du talisman et se remit au lit. Deux minutes plus tard, sa femme vint silencieusement le rejoindre.

Ils n'échangèrent aucune parole; étendus l'un près de l'autre, ils écoutaient le tic-tac monotone de la pendule. Une marche de l'escalier craqua; une souris se faufila dans un trou de la muraille. L'obscurité était oppressante. Prenant son courage à deux mains, White frotta une allumette et descendit chercher une bougie.

A la dernière marche, la lumière s'éteignit; White s'arrêta pour en allumer une seconde. Au même moment, on frappa à la porte d'entrée un coup si discret, si faible, qu'on l'entendit à peine.

La boîte d'allumettes s'échappa des mains du vieillard et son contenu s'éparpilla dans le corridor. La stupeur lui cloua les pieds au sol; puis un autre coup retentit de nouveau. Alors, White fit demi-tour, regagna rapidement sa chambre et barricada la porte derrière lui. Un troisième coup résonna dans le silence de la maison.

— Qu'est-ce que c'est? demanda la vieille dame, en dressant l'oreille.

— Rien... un rat, répondit White, dont les dents claquaient. Je l'ai senti me passer à travers les jambes, dans l'escalier.

Sa femme, assise sur le lit, écoutait toujours. Un coup, plus vigoureux cette fois, secoua la porte d'entrée.

— C'est Herbert! s'écria Mistress White... C'est Herbert!

Elle courut à la porte; mais son mari l'y précéda, et, lui saisissant le bras, lui barra le passage.

Il pressentait quel abominable spectacle serait celui du mort ressuscitant avec toute l'horreur de la monstrueuse mutilation qui l'avait tué, avec toute l'horreur de la pourriture qui,

depuis dix jours, le défigurait encore, de sa plaie infâme.

— Que vas-tu faire? murmura-t-il d'une voix rauque.

— C'est mon fils... c'est Herbert! criait-elle toujours, en se débattant. J'ai oublié qu'il se trouvait à deux milles d'ici... Pourquoi me retiens-tu?... Laisse-moi passer!... Il faut que j'aille ouvrir la porte!

— Pour l'amour de Dieu, qu'il n'entre pas! recommanda le vieillard, qui tremblait de tous ses membres.

— Tu as peur de ton fils! vociféra sa femme, en luttant encore pour se dégager. Laisse-moi passer, te dis-je!... Je viens, Herbert, je viens!

Maintenant les coups se succédaient. La vieille dame, dans un suprême effort, s'affranchit de l'étreinte de son mari et sortit précipitamment de la chambre. White la suivit jusque sur le palier et, tandis qu'elle dégringolait l'escalier, il la suppliait de remonter. Il entendit cliqueter la chaîne de sûreté de la porte; le verrou le plus bas grinça dans sa gaine. Alors la voix haletante et saccadée de la vieille dame cria ces mots:

— Le verrou!... descends!... je ne puis l'atteindre.

Mais White, accroupi sur le parquet, à quatre pattes, recherchait la main de singe. S'il pouvait seulement la retrouver, avant que cette « chose » pénétrât dans la maison! Un roulement de coups retentissait sur le battant de la porte d'entrée; le bruit d'une chaise que sa femme traînait dans le corridor et qu'elle appuyait contre cette même porte, parvint jusqu'aux oreilles du vieillard. Il perçut très distinctement le grincement du verrou... Au même moment, il retrouvait la main de singe, et, complètement affolé, il émit son dernier souhait... Qu'il n'entre pas! Que le cadavre défiguré reste dans la terre!

Les coups cessèrent subitement, bien que la maison fût encore pleine des échos de leur bruit. White entendit retirer la chaise et ouvrir la porte. Un vent glacial balaya l'escalier; un long gémissement de désappointement et de douleur, poussé par sa femme, lui donna le courage d'accourir auprès d'elle, puis de regarder derrière la porte. — A la lueur du bec de gaz placé sur l'autre trottoir, il aperçut une rue tranquille et absolument déserte...

Traduit de l'anglais

PAR ADRIEN DE JASSAUD.





PETITS CHARPENTIERS ROYAUX

Les archiducs Rainer et Salvator d'Autriche, fils de l'archiduc Léopold, armés d'un marteau et d'un rabot passent leur temps à construire de menus ouvrages de menuiserie.

ÉDUCATION DE PRINCES

par Marcel L'Heureux

L'éducation des candidats à la couronne n'est pas ce que l'on s'imagine. — Le mélange des anciennes traditions et des progrès modernes rend cette éducation particulièrement difficile et laborieuse. — Les princesses de la Maison d'Angleterre pourraient se placer comme cuisinières. — La sévérité de l'empereur d'Allemagne à l'égard de ses enfants en général et du kronprinz en particulier, est légendaire. — Une éducation typique est celle d'Alphonse XIII, roi depuis sa naissance. ❧ ❧ ❧ ❧



Il est bien certain que l'on ne se prépare pas à la royauté comme à l'École polytechnique.

« Des rois, il y en a de tous les mondes ! » font dire des vaudevillistes, à leur héroïne, dans une pièce que tout le monde vient d'applaudir.

Mais le mot est beaucoup moins paradoxal qu'il ne semble, si vous entendez qu'il peut se rencontrer des rois sinon plus ou moins

bien, du moins fort différemment élevés.

Il est impossible de parler d'« éducation de prince » sans songer aux exquis dialogues que M. Maurice Donnay publia jadis, sous ce titre, dans un journal parisien très répandu.

Or, vous vous rappelez le jugement porté, en manière de conclusion, sur la façon dont cette éducation avait été comprise par Cercleux, et sur le genre de leçons données par lui à son royal élève.

Après avoir constaté qu'il était « d'une

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et des événements universels.



PRINCES TOURISTES

Curieux d'archéologie, le prince héritier de Portugal, duc de Bragança et son frère le duc de Béja ont été pris en « instantané » en train de visiter les ruines de Pompéi.

école absolument opposée à celle d'Élysée Méraut », le précepteur romanesque et grave des *Rois en Exil*, et qu'il « s'éloignait également beaucoup de l'abbé Diguët », — et de Fénelon aussi, j'imagine — l'interlocuteur de Cercleux déclare en terminant :

« Il y aurait, pour les précepteurs des futurs princes, une jolie place à prendre entre Machiavel et vous. »

Faut-il avouer que, de nos jours, la vérité paraît plus près de Maurice Donnay que de Machiavel ?

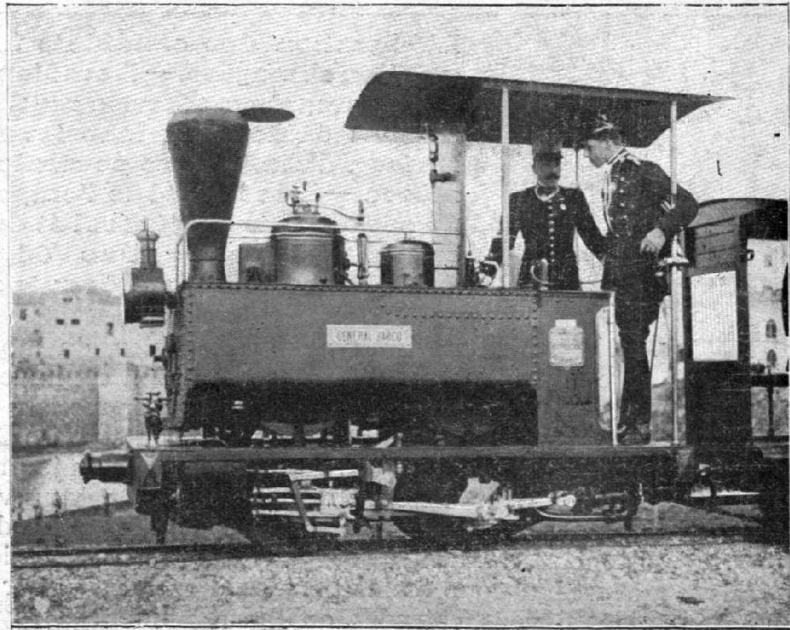
En tous cas, il semble bien que les princes d'à présent soient d'abord soucieux d'apprendre à vivre avant que d'apprendre à régner.

Les souverains modernes s'assurent tous sur la vie ; n'est-ce pas un signe des temps, et qu'ils préfèrent comme sécurité un bon contrat d'assurances avec une Compagnie américaine, à la Constitution qui fixe leur liste civile ?

Cette même phrase, qu'un père prévoyant répète dans les

familles bourgeoises, les rois eux-mêmes, dans leurs familles, se sont mis à la prononcer, ou du moins à en appliquer l'enseignement et la philosophie :

« On ne sait pas ce qui peut arriver ! »



UN PRINCE CHAUFFEUR

Le prince de Bulgarie faisant office de chauffeur à côté d'un mécanicien royal : Alphonse XIII.

Je sais tout



SALON 1905

INTÉRIEUR, par MORISEST



Et c'est ainsi que, bien que peu vraisemblable, si l'éventualité se présentait jamais que les princesses de la maison d'Angleterre en fussent réduites à se placer comme cuisinières, toutes sont des cordons bleus remarquables.

C'est, en effet, une tradition qui date de la reine Victoria; les sœurs d'Edouard VII excellaient déjà aux cakes et aux plum-puddings; à son tour Edouard VII, lorsqu'il était prince de Galles, avait, au château de Sandringham, aménagé toute une installation de cuisines spéciales pour ses filles, Louise, Victoria et Maud.

Les filles du prince de Galles actuel ont retrouvé les fourneaux de leurs tantes, et les casseroles, et les recettes précieuses.

D'ailleurs la princesse Victoria est encore là pour diriger les débuts de ses jeunes nièces; la princesse Victoria est la seule des trois filles d'Edouard VII qui ne se soit point mariée; rebelle au mariage, elle est restée fidèle à la cuisine.

Et ne croyez pas que la princesse joue au cordon bleu, comme Marie-Antoinette jouait à la bergère: les cuisines de Sandringham ne sont pas les laiteries de Trianon.

La princesse met vraiment, elle-même, la main à la pâte, et « la main à la pâte » n'est pas ici une vaine image; et l'on assure que le roi Edouard apprécie en gourmet averti, plus encore qu'en père complaisant, les plats fins, gâteaux et friandises, qui sortent des mains expertes de sa fille Victoria — Victoria la cuisinière.

J'incline à penser d'ailleurs qu'il en va un peu différemment encore pour les essais où s'applique le zèle culinaire de ses petites-filles, et qu'il goûte surtout en grand-père, leurs sauces balbutiantes et leurs gâteaux impar-

faits: on dit des « yeux de père », on peut bien croire que les grands-pères, — car, pour être roi, on n'en est pas moins grand-père, — ont, lorsqu'il s'agit de leurs petites-filles, non seulement des yeux, mais un « palais » particulier...

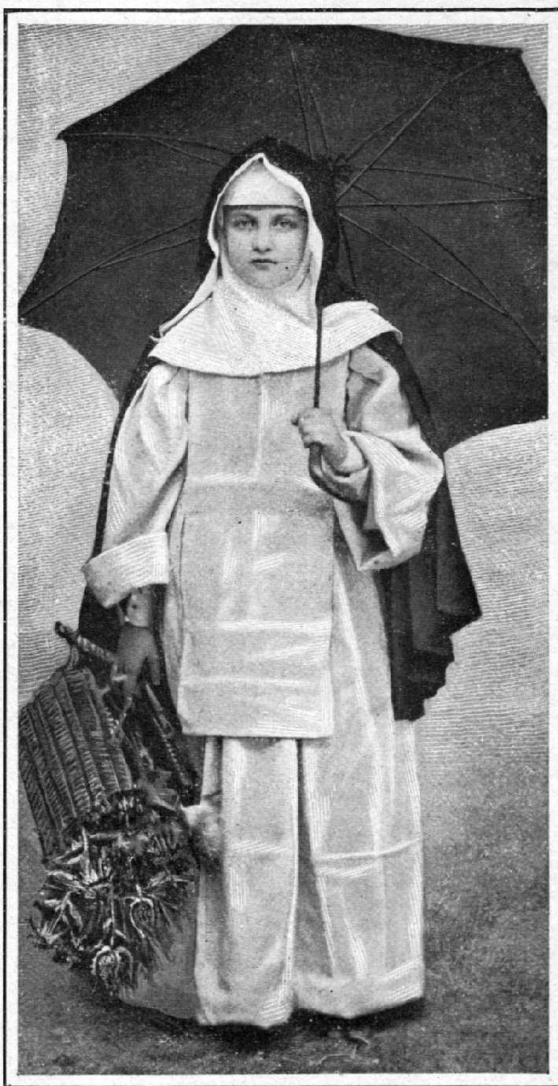
On ne saurait dire que l'empereur d'Allemagne eût jamais pour les défauts, voire même pour les peccadilles de ses fils, des yeux de père, et moins encore des yeux d'empereur indulgent à tout ce qui touche l'empereur.

Guillaume II, qui fut étudiant à l'Université de Bonn, voulut que ses fils fussent comme lui étudiants, menant la simple vie de l'étudiant allemand, y compris sans doute les beuveries de bière et les duels à coups de latte.

Lorsqu'il était à Bonn, le kronprinz refusa un jour d'accepter une pénalité qui lui avait été infligée par le club universitaire auquel il s'était obligatoirement affilié: le règlement lui semblait attentatoire à sa dignité de futur empereur; mais Guillaume II, par une dépêche, écrite avec cette encre spéciale qui lui sert pour ses mercuriales télégraphiques, enjoignit à son fils de se soumettre et il ajoutait quinze jours d'arrêts pour lui apprendre à ne s'être point soumis aussitôt.

Le kronprinz se le tint pour dit, et ne chercha plus à se distinguer de ses camarades; Guillaume II entend, en effet, que ses fils ne bénéficient d'aucune faveur à l'Université de Bonn, qu'on les y traite sans ménagements, — sans même cette sorte de ménagements dont on ne manquerait pas d'user à l'égard d'une famille où il y a six fils, comme dans la famille impériale...

Pendant les vacances, l'empereur impose à ses enfants une distraction laborieuse



UNE JOLIE PRINCESSE...

L'archiduchesse d'Autriche, Maria Immaculata, dans son costume de pensionnaire de couvent



UN PRINCE PATRE

Les rois d'Arabie envoient leurs fils garder les troupeaux. On leur cache leur origine jusqu'à l'âge de raison.

Un jour le professeur de français du prince Henri de Prusse lui donna à traduire cette phrase :

« Les princesses n'ont pas seulement un air de majesté naturelle ; elles se font également remarquer par une grâce toute particulière. »

Intrigué par l'attitude de son élève qui, au lieu de faire la traduction demandée, avait placidement déposé sa plume, et le regardait fixement dans le blanc des yeux, le professeur lui demanda si quelque mot l'embarassait ?

— Nullement, répondit le jeune prince, mais je me demande si vous voulez m'apprendre a

et instructive : c'est le jardinage.

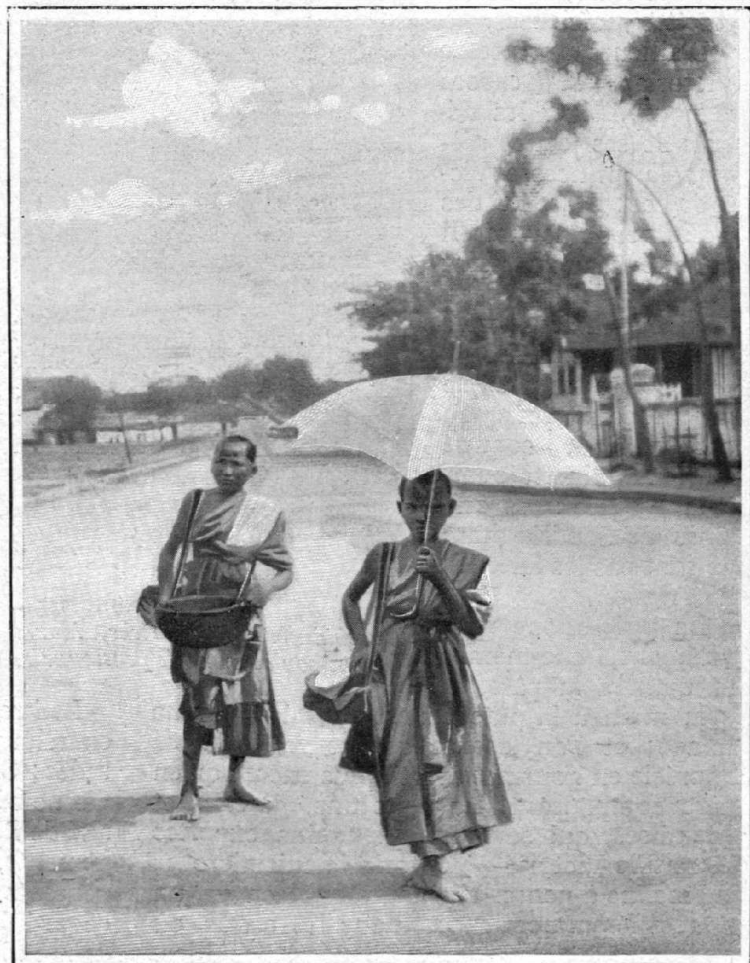
« Cultiver son jardin », sage précepte que Voltaire enseignait à la cour du Grand Frédéric, et que les jeunes princes devront mettre en œuvre à la lettre.

Dans toutes ses résidences d'été, Guillaume II a attribué à chacun de ses fils un coin de terre qu'il doit labourer, bêcher, sarcler lui-même, sous la direction d'un professeur-jardinier ; en sorte que ces futurs chefs d'armée recommencent à l'envers la carrière de Cincinnatus.

Un carré pour les fleurs, un carré pour les légumes, voire quelques céréales, rien n'y manque, pas même la prosaïque pomme de terre.

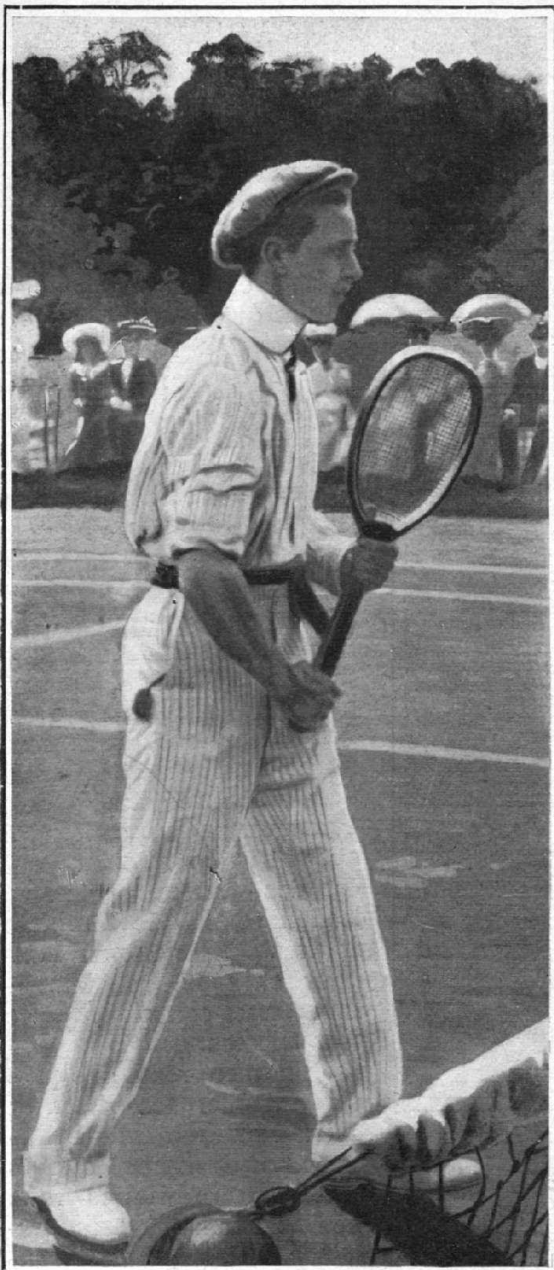
Et le tout est vendu à l'impératrice, et payé par elle très exactement au cours du marché le plus proche...

Princes jardiniers après les princesses cuisinières, notre imagination rêve de ce régal d'un plat de petits pois récoltés par les fils de l'empereur d'Allemagne et accommodés par les petites-filles du roi d'Angleterre : mais, au juste, ce serait toujours un plat de petits pois...



UNE COUTUME SÉVÈRE. — PRINCES MENDIANTS

Les princes cambodgiens doivent, pendant un an, mendier leur riz.



LE KRONPRINZ SPORTSMAN

Le futur empereur allemand pratique volontiers les sports et il partage son temps entre ses études, le tennis, le cheval et la chasse dont il est un fervent.

mentir : je vois des princesses depuis que je suis au monde, et je n'ai jamais remarqué qu'elles eussent une grâce particulière, ni un air de majesté naturelle, — au contraire!...

« Au contraire » était assurément excessif; « au contraire » était là pour faire enrager le professeur.

La vérité était que princes et princesses ne se distinguent pas plus des enfants de leur âge, que les petits pois préparés pour eux ne sont différents des autres petits pois...

Avec une raquette de tennis, une bicyclette ou un appareil photographique, un garçon de douze ans, qu'il soit prince annamite, héritier de Serbie, fils du roi de Portugal, — ou fils du boutiquier d'en face, — sera toujours « heureux comme un roi ».

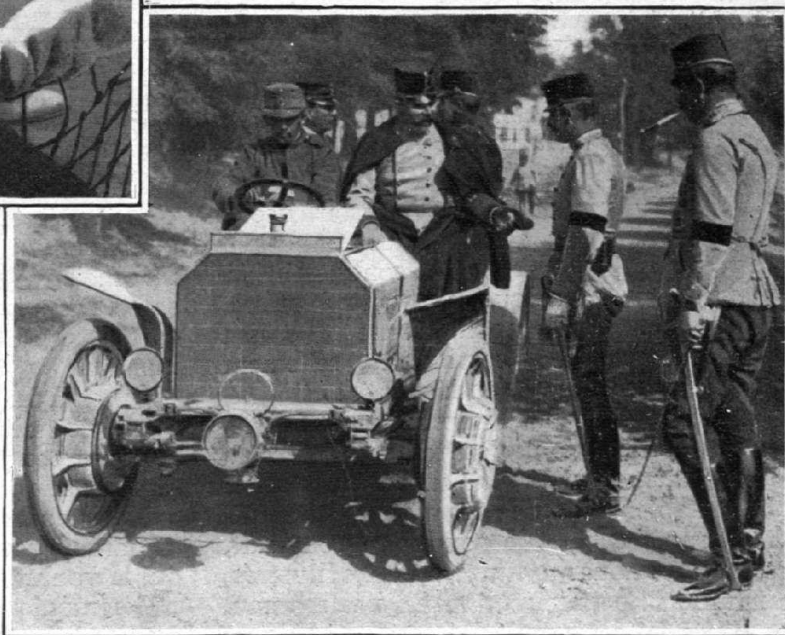
Nos fils font de la menuiserie avec un aussi bel entrain que les fils de l'archiduc Salvator. — et nous n'avons pas cette arrière-pensée que la menuiserie leur réussisse jamais aussi mal que la serrurerie à Louis XVI...

Cette jeune maman entourée de tous ces jolis bébés qui dessinent gravement, ou cousent, ou regardent des images, mais ce serait le tableau-type du calme bonheur des familles bourgeoises, si l'on ne nous prévenait que voilà la princesse de Battenberg.

Si tel petit prince arabe garde des moutons, ne croyez pas que ce soit là un entrainement particulier au métier de pasteur des peuples; et les petits princes cambodgiens qui vont, par les rues, mendiant le riz, se conforment tout simplement à un usage de leur pays.

Et j'imagine que bien des fillettes revêtraient volontiers l'uniforme des converses, pour avoir, sous la coiffe serrée, l'harmonieux et délicat ovale de la petite princesse Maria-Immaculata.

Des enfants comme les autres, tous ces enfants royaux, des enfants d'abord.



L'HÉRITIER D'AUTRICHE EN AUTOMOBILE

L'archiduc Otto Léopold Salvator, un passionné de l'automobile se rendant au champ de manœuvres où il va passer la revue des troupes.



ÉDUCATION FAMILIALE

La princesse de Battenberg entourée de ses enfants leur enseigne à lire; cette éducation princière est toute familiale et même un peu bourgeoise...

Et c'est justement la chose mystérieuse et charmante, que ces enfants, qui balbutient leur première leçon d'histoire, sont destinés à être eux-mêmes, quelque jour, cette histoire.

Et maintenant ils apparaissent tellement semblables à leurs semblables, tellement faibles, et impuissants, et désarmés!

Je n'oublierai jamais l'impression profonde, l'émotion poignante que, ces temps derniers, au moment même où parvenaient les effrayantes et lamentables nouvelles des troubles de Saint-Petersbourg, cette vue soudaine produisait, des gravures nous montrant, dans les illustrés, la famille impériale : un papa, une maman, des bébés, — cette intimité sereine et douce du home, — et dans la rue les bombes, les charges de cavalerie, la fusillade...

Éducation de princes!

On sait que les petites grandes-duchesses sont élevées tout à l'anglaise; petite-fille de la reine Victoria, nièce du roi Edouard, la tsarine a reçu à la cour de Hesse une éducation presque exclusivement britannique, et c'est cette éducation qu'elle donne à ses enfants, au Palais d'hiver comme à Tsarkoié-Selo ou à Peterhoff.

LES TOUT PETITS PRINCES ET LES TOUTES PETITES PRINCESSES

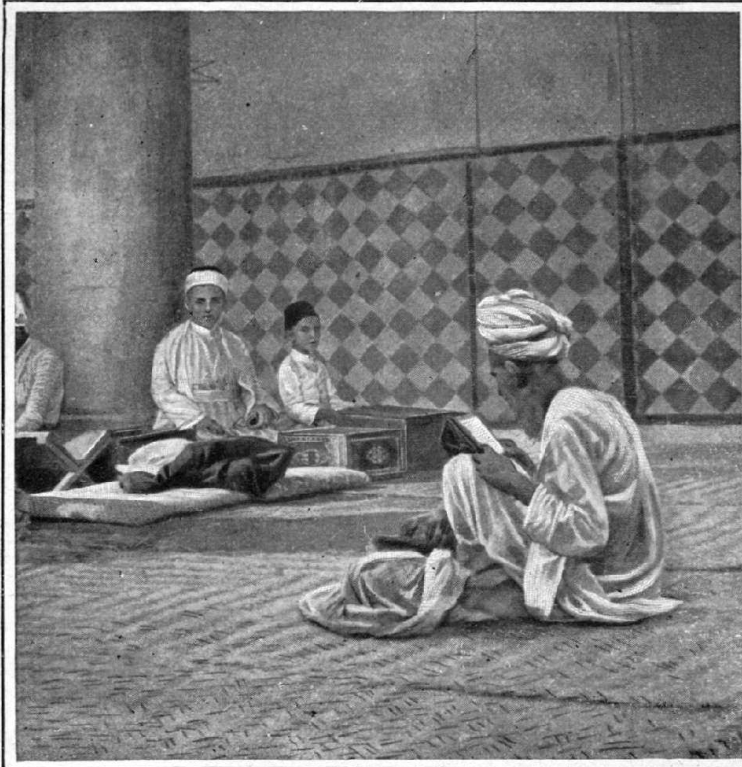
On ne saurait guère parler encore de l'éducation donnée à l'héritier du tsar pas plus que de celle du futur détenteur de la couronne d'Italie : cette éducation, à l'heure actuelle, doit évidemment se confondre avec l'hygiène. Pour ce qui est des petites princesses italiennes, la vie familiale et très simple est en honneur chez le roi Victor-Emmanuel comme chez le tsar Nicolas.

Cela n'en rend que plus piquant le tempérament extraordinairement belliqueux ou du moins les goûts nettement militaires que manifestent déjà très couramment les jeunes princesses :

c'est ainsi que, lorsque la princesse Mafalda, qui a quelque cinq ans, rencontre un officier à la promenade, si cet officier ne la salue pas réglementairement, elle le signale en rentrant à son père, ou peut-être au commandant de place...

Quant à la princesse Yolande, on n'a pas oublié ce trait que l'an dernier — elle avait alors un peu plus de deux ans et demi — passant devant le corps de garde du Quirinal, avec sa nourrice, elle *voulut* visiter le corps de garde : vous entendez bien que c'est elle qui le voulut, et non la nourrice.

Cérémonieusement reçue par les officiers de service, elle se comporta, assurèrent les journaux, ni plus ni moins bien qu'un vieux général inspecteur, goûtant à la gamelle, et vérifiant le bon fonctionnement des fusils.



UN PRINCE ARABE

Les fils des rois arabes du Nedj étudient le Coran à Bagdad dans les mosquées.

Dirai-je que je crois plus volontiers que, mieux que leurs fusils ou leurs gamelles, ce qui dut intéresser et séduire la princesse Yolande fut l'étonnant panache des bersaglieri?

M. Rostand ne nous avait-il pas montré d'analogue façon le roi de Rome s'éprenant du plumet de Flambeau?

Ainsi l'histoire vérifie la légende, et la petite reine d'Italie n'aura fait que réaliser le geste prêté par le poète au petit roi de Rome.

Quoiqu'il en soit, voilà qui promet pour roi à l'Italie un farouche guerrier, si le petit prince héritier tient tant soit peu de ses jeunes sœurs...

Que sera le roi d'Espagne?

Le cas est probablement unique d'un fils posthume héritant de la couronne en naissant

et dont le premier vagissement fut un vagissement royal!

Ce qui n'impressionna d'ailleurs nullement la senora Raymunda, sa nourrice, et ne devait pas empêcher sa mère, la reine Marie-Christine, de l'appeler familièrement Bubi : songez que le jeune roi s'appelle en réalité Alphonse-Léon-Ferdinand-Marie-Jacques-Isidore-Martial-Antoine : Alphonse, en mémoire de son père; Léon parce qu'il était le filleul du pape; Ferdinand, parce que c'était le nom que lui aurait donné Alphonse XII; Marie, parce qu'il était consacré à la Vierge; Jacques, parce que c'est le patron de l'Espagne, etc., etc.



UN PRINCE CYCLISTE

L'empereur d'Annam actuel Than-tai apprenant, alors qu'il n'était pas couronné et avait quelques loisirs, à monter en bicyclette.

L'éducation d'Alphonse XIII devra apparaître comme le type même de l'éducation de prince, puisqu'il s'est agi de le faire passer du berceau au trône, puisque toutes les minutes de sa vie auront été consacrées jusqu'ici à le mettre en mesure de régner.

Assurément, si son père, Alphonse XII, avait vécu, il y eût apporté plus de scepticisme, le monarque aimable et artiste qui se plaisait à répéter :

— L'idéal d'un homme est d'être souverain détrôné, riche, et habitant Paris.

ture de la session des Cortès, à un an!...

A deux ans et demi, il inaugure l'exposition de Barcelone.

Et le peintre Koppay brosse, de lui, un premier portrait officiel, grimpé sur un cheval de bois.



L'HEURE DE LA LEÇON

Le prince héritier de Serbie, fils aîné de Pierre I^{er}, écolier laborieux, s'intéresse particulièrement à la géographie, qu'il étudie chaque jour, avec son professeur.

Je suppose que l'on bannissait de l'enseignement du fils cette pensée paternelle.

L'emploi du temps était scrupuleusement réglé.

L'EMPLOI DU TEMPS D'UN PETIT ROI

A sept heures, lever et travail jusqu'à onze heures. Une heure d'équitation. Déjeuner en compagnie d'un général chef d'étude, leçon d'allemand ou de dessin. De deux à quatre heures, promenade à la Casa del Campo. Littérature et histoire jusqu'à sept heures. Dîner avec la princesse des Asturies et l'infante Marie-Thérèse. Piano jusqu'à neuf heures et coucher. Les jours fériés, jeux dans les jardins du Palais et les appartements royaux. Trois fois par semaine, de deux à quatre heures, exercices militaires avec les fils du comte de Revillagigado, les petits-fils du duc de Mediera, etc.

Entre temps, Alphonse XIII préside l'ouver-

Il n'y a pas d'enfant, dont on ne se plaise à citer des mots; il y a des mots de l'enfant-roi qui, eux aussi, demeureront célèbres en Espagne.

« Le roi doit tout savoir », lui répète-t-on. Un jour, on parle d'un pétard qui aurait éclaté; c'est une rumeur, personne n'a rien entendu.

— Moi, j'ai entendu, dit Alphonse XIII.

— Votre Majesté doit faire erreur.

Alors, il affirma :

— *Le Roi a entendu.*

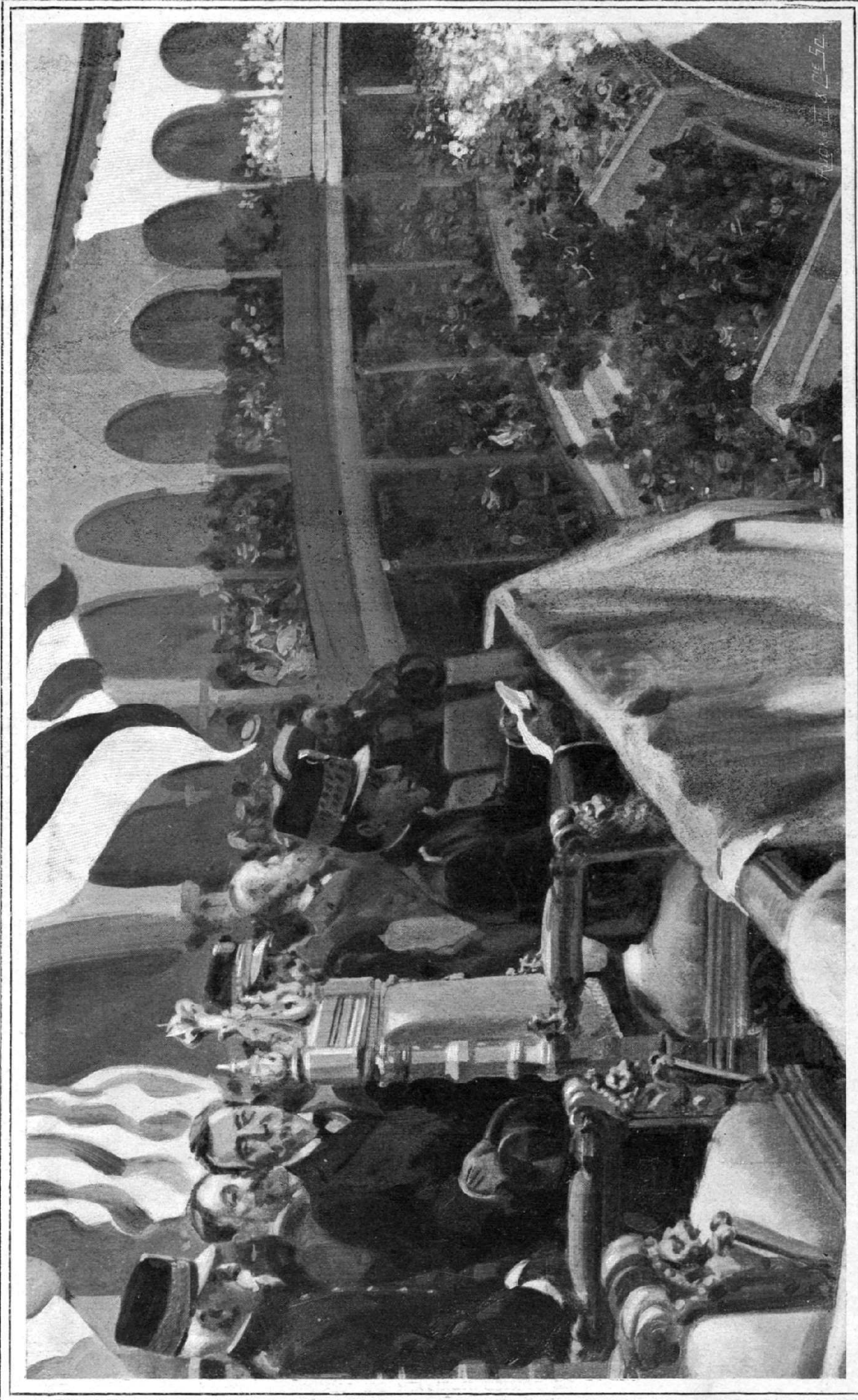
Sa gouvernante, la senora Tacor, le rappelle sans cesse aux prescriptions de l'étiquette.

Il s'entête à appeler ses familiers par leur petit nom.

— Sire, vous devez les appeler duc de X..., marquis de Z...

— Duc? Marquis? Mais non : c'est Jean! c'est Ferdinand!

Enfin, un mot plus récent : il a treize ans; la guerre contre les Etats-Unis éclate; on le



LE ROI D'ESPAGNE AUX COURSES DE TAUREAUX

Alphonse XIII, comme tous les vrais Espagnols est un fervent du sport taurin, et sa distraction favorite est d'assister aux prouesses des picadores et matadors, en roulant une cigarette ou en causant familièrement et spirituellement avec ses voisins.



ÉDUCATION DE PRINCESSES

Les princesses Yolande et Mafalda, les filles du roi d'Italie, ont passé leur enfance en plein air; leurs jeux furent toujours bien simples, on ne leur laissait entre les mains que des poupées tout à fait ordinaires!

tient au courant, il s'informe de chacun, il veut partir :

— Que devient mon bon ami l'amiral Cervera? Je veux aller le retrouver, je ne suis plus un enfant, sanglote-t-il :

Je ne suis plus un enfant : voilà l'aboutissement de toute éducation, royale ou autre.

Il s'agit, d'abord, de « n'être plus un enfant », — il s'agit d'être prêt à se conduire, dans la vie, non pas en roi, mais, d'abord, en homme...

MARCEL L'HEUREUX.



LE PRINCE HÉRIK DU JAPON

Le petit mikado futur s'exerce déjà à l'équitation.

LE PRINCE LOUIS-NAPOLÉON

Le prince Louis-Napoléon, général de l'armée russe, venu à Paris pour régler les affaires de succession de sa tante, la princesse Mathilde, est reparti le 9 mars rejoindre son poste à Tiflis, où il commande la division de cavalerie.

DISTRIBUTION MONSTRE DE SANDWICHS

Le nombre des ouvriers et employés sans travail grandit à Londres dans des proportions alarmantes. Sous la direction de plusieurs leaders socialistes, ces pauvres gens ont organisé, le premier dimanche de ce mois, une manifestation sur la place de Trafalgar, l'endroit réservé aux démonstrations publiques.

Les organisateurs du meeting avaient fait préparer dans des fourgons spéciaux des milliers de sandwichs qui furent distribués gratuitement aux manifestants. Mais la nouvelle s'était rapidement répandue dans les quartiers pauvres de la vaste ville, et les réserves furent vite épuisées.

LE PERCEMENT DU BOULEVARD RASPAIL

Le percement du boulevard Raspail a failli causer la démolition d'une demeure historique, celle qu'habita Victor Hugo, rue Notre-Dame-des-Champs et où le maître



Le prince Louis-Napoléon, général russe, venu à Paris, a rejoint son poste le 9 mars (le prince est à gauche).



Maison de Victor Hugo, rue Notre-Dame-des-Champs, menacée par le percement du boulevard Raspail

réunissait les illustrations de la période romantique.

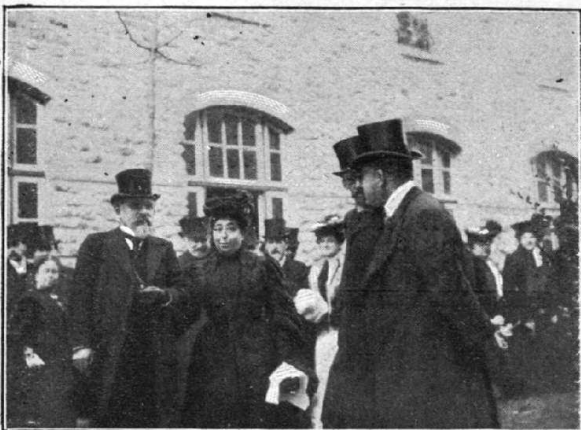
LES FÊTES A PARIS

La fête du Mardi-Gras à Paris a ressemblé à celle des années précédentes. On s'est beaucoup battu à coups de confetti. Trois cent cinquante arrestations ont été opérées, des individus sans aveu s'étant glissés dans la foule des promeneurs et s'étant livrés à des actes de brutalité.

La veille, une très ancienne diligence 1830, suivie d'un cocasse véhicule du temps, menait M. Prud'homme, entouré de personnages de l'époque. Ceux-ci ont fait le tour des journaux et ont offert un bel éventail signé Léandre en même temps qu'ils faisaient l'annonce de la fête que donnera fin avril la société des dessinateurs humoristes au bénéfice de sa caisse de secours.

LE CARNAVAL A LONDRES

Paris passe pour être la ville gaie par excellence. Mais on sait s'amuser à Londres comme chez nous. Le Mardi-Gras, les masques y furent peut-être plus nombreux que les années précédentes. Des bandes de jeunes employés de banques ou de ministères rivalisaient par la variété et l'originalité de leurs déguisements. L'un d'eux avait eu l'idée de se tailler un complet dans les numéros de notre confrère le *Daily Mirror*.



M^{me} Loubet inaugure, le 7 mars, l'asile de «*Seur Rosalie*».



Distribution monstre de sandwichs faite aux sans-travail de Londres le 5 mars.

(1) L'ensemble des "memento" publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.

LES HONORAIRES DES AVOCATS

Par jugement en date du 2 mars, un avocat, M^r Jacques Bonzon, a été condamné à restituer à sa



M^{lle} Troupel, reine des reines de la Mi-Carême (30 mars).

cliente M^{me} Moreno, 900 francs sur 1000 francs d'honoraires touchés par lui, parce que ces honoraires avaient été exigés et non spontanément offerts.

Cette décision a soulevé une véritable tempête au Palais. Le Conseil de l'Ordre, déjà saisi de la plainte de M^{me} Moreno, avait absous l'avocat auparavant.

Aux élections du Conseil de l'Ordre, qui ont eu lieu le lendemain — il s'agissait de pourvoir au remplacement de M^r Pouillet, décédé — 87 protestataires ont réuni leurs noms sur celui de M^r Bonzon qui n'était pas candidat, alors que le premier arrivé en tête de la liste avait 117 voix. M^r Chenu a été nommé après plusieurs tours de scrutin.

L'AFFAIRE DREYFUS

Le procureur général Baudouin a terminé le 3 mars son réquisitoire. Il conclut à la révision du procès de Rennes.

M. Jaffard, conseiller à la Cour, a été chargé, le 18, du rapport.

LES GREVES

Commencée en février, la grève des carrossiers s'est poursuivie en mars.

Rue du Chevaleret, en face la maison de M. Rivière, carrossier, un manifestant fit feu sur l'agent Couchet et le blessa grièvement. Ce gréviste déclara se nommer Chandelier. Des incidents provo-

qués par des grèves ont éclaté à Brest et à Toulon; ils ont été rapidement réprimés.

LES ÉLECTIONS

Monsieur Trannoÿ, député progressiste, a été élu le 5 mars, par 664 voix, sénateur de la Somme, en remplacement de M. Paul Teller, républicain, décédé, contre 650 voix à M. Rousé, également député radical.

Le même jour M. Pasquier, libéral, a été élu par 9.206 voix député de l'Aisne (arrondissement de Laon) contre 7.664 voix à M. le docteur Debray, radical-socialiste. Il s'agissait de remplacer M. Ermant, progressiste, nommé sénateur.

Le 19, M. le D^r Pujade, républicain, a été élu par 5.252 voix, dans les Pyrénées-Orientales (arrondissement de Perpignan) contre 3.465 voix à M. Huart, radical-socialiste.

Le 19, M. Quenel, progressiste,



Nouvelle carte des gardiens de la paix en bourgeois.

a été élu par 11.559 voix, député d'Yvetot, contre 8.330 à M. La-voinnie, radical.

LES SOCIÉTÉS DE SECOURS MUTUEL

La fête des sociétés de Secours Mutuels de Seine-et-Oise a été présidée le 12 mars par M. Ber-



M^{me} Rosina Ferro, reine des marchés de Turin.

teaux, ministre de la Guerre. Le même jour, M. Deschanel présidait une fête analogue à Saintes.

INAUGURATION DU MÉTROPOLITAIN

Le Métropolitain, à la suite de divers retards d'ordre administratif et politique, a été inauguré seulement le 11 mars par M. Gauthier, ministre des Travaux publics. L'ingénieur en chef, M. Bienvenue et le secrétaire général de la compagnie M. Berthelot ont fait par-



Le Mardi-Gras a été particulièrement animé en Angleterre. Cette photographie représente un groupe de déguisés, employés de banque ou de ministère.

courir au ministre une partie de la ligne n° 3, la dernière mise en service.

Après la visite des ateliers, des discours ont été prononcés à la mairie du XX^e arrondissement.

COMMISSION DU CODE CIVIL

La commission du Code civil, sur la proposition de M. Paul Hervieu, a décidé, le 8 mars, d'ajouter le mot « amour » à l'article 202 du Code civil portant : « Les époux se doivent mutuellement fidélité, secours, assistance. »

LA FOIRE DE PARIS

La deuxième foire de Paris qui se tient dans une annexe du Grand Palais a été inaugurée officiellement, le 13 mars, par M. Dubief, ministre du Commerce.

LE CONGRÈS SOCIALISTE

Le congrès du parti socialiste français a tenu sa première séance, le 26 mars, à Rouen. La discussion a été consacrée à la politique socialiste, la propagande, l'étude des relations entre le groupe parlementaire et le Conseil national du parti.

LA LOI DE DEUX ANS

La loi de deux ans a été définitivement votée par la Chambre le 17. Elle sera appliquée dans deux ans.

LE D^r GARNIER

Le D^r Garnier, médecin en chef de l'infirmerie spéciale du Dépôt, aliéniste distingué, est mort, le 17 à l'âge de 56 ans.

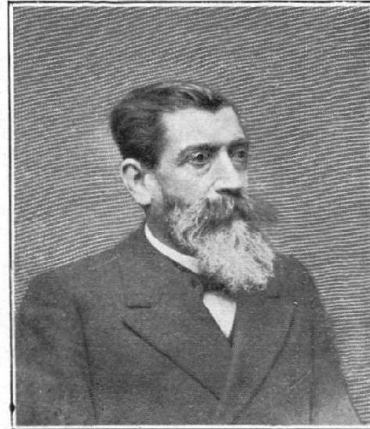
LES CAMBRIOLEURS ANARCHISTES

Après de nombreuses audiences au cours desquelles les accusés et principalement le chef de la bande, Alexandre Jacob, ont fait preuve d'un cynisme inouï, les cambrioleurs anarchistes, auteurs d'innombrables méfaits, ont été condamnés par la Cour d'assises d'Amiens, en l'audience du 20 mars, Jacob et Bour aux travaux forcés à perpétuité, Péliissier à huit ans de travaux forcés, Ferré à dix ans de réclusion, les autres accusés, au nombre de six, à des peines variant de cinq à dix ans de réclusion ou de travaux forcés.

AU CONSEIL MUNICIPAL

Le lundi 20 mars, M. Paul Brousse, socialiste, a été élu président du Conseil municipal par 43 voix contre 27 à M. Escudier, républicain modéré.

M. Rébeillard a été élu vice-président par 44 voix contre 43 à M. Roussel. Ont été élus secrétaires

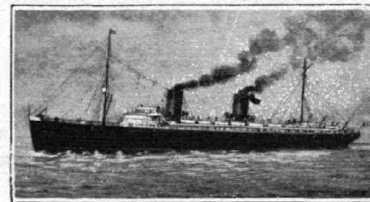


M. Paul Brousse, élu le 20 mars
Président du Conseil municipal

MM. Brenot, Marchand, Oppenheimer et Turot.

LANCEMENT DE LA PROVENCE

Le 22 a eu lieu à Saint-Nazaire le lancement de la *Provence*, le plus grand des navires de com-



Dessin montrant ce que sera « la Provence », le plus grand des navires français, lancé le 22 à St-Nazaire.

merce qui aient été construits en France.

La *Provence* compte 191 mètres de long sur 19^m80 de large. La puissance des appareils moteurs est de 30.000 chevaux filant 23 nœuds. Le navire peut recevoir 1.502 passagers et 435 hommes de service.

M. ANTONIN PROUST

Monsieur Antonin Proust, ancien député, ancien ministre des Beaux-Arts, s'est suicidé le 22 mars, à l'âge de soixante-treize ans en se tirant deux balles dans la tête. En proie à des crises de neurasthénie aiguë, il laissait un journal dans lequel il avait décrit ses souffrances. On lui doit de nombreux travaux d'art et la création du Musée de l'art décoratif.

M. BARBEY

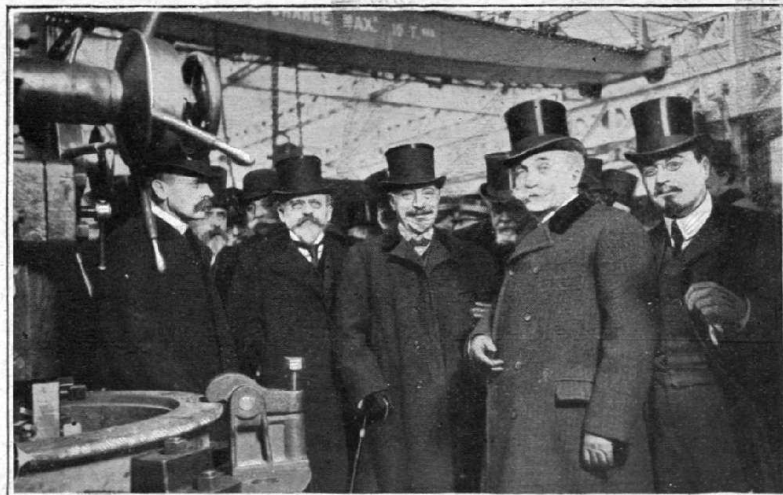
Monsieur Barbey, sénateur du Tarn, ancien ministre de la Marine, ancien vice-président du Sénat, est mort le 26, à l'âge de soixante-quatorze ans.

LA MI-CARÈME

La calvacade de la mi-carême (30 mars) a été particulièrement brillante. Les comités de la rive gauche et de la rive droite ont fusionné. Les reines françaises M^{lles} Troupel et Toyer, les reines italiennes M^{lles} Nulli et Ferro ont été très applaudies.

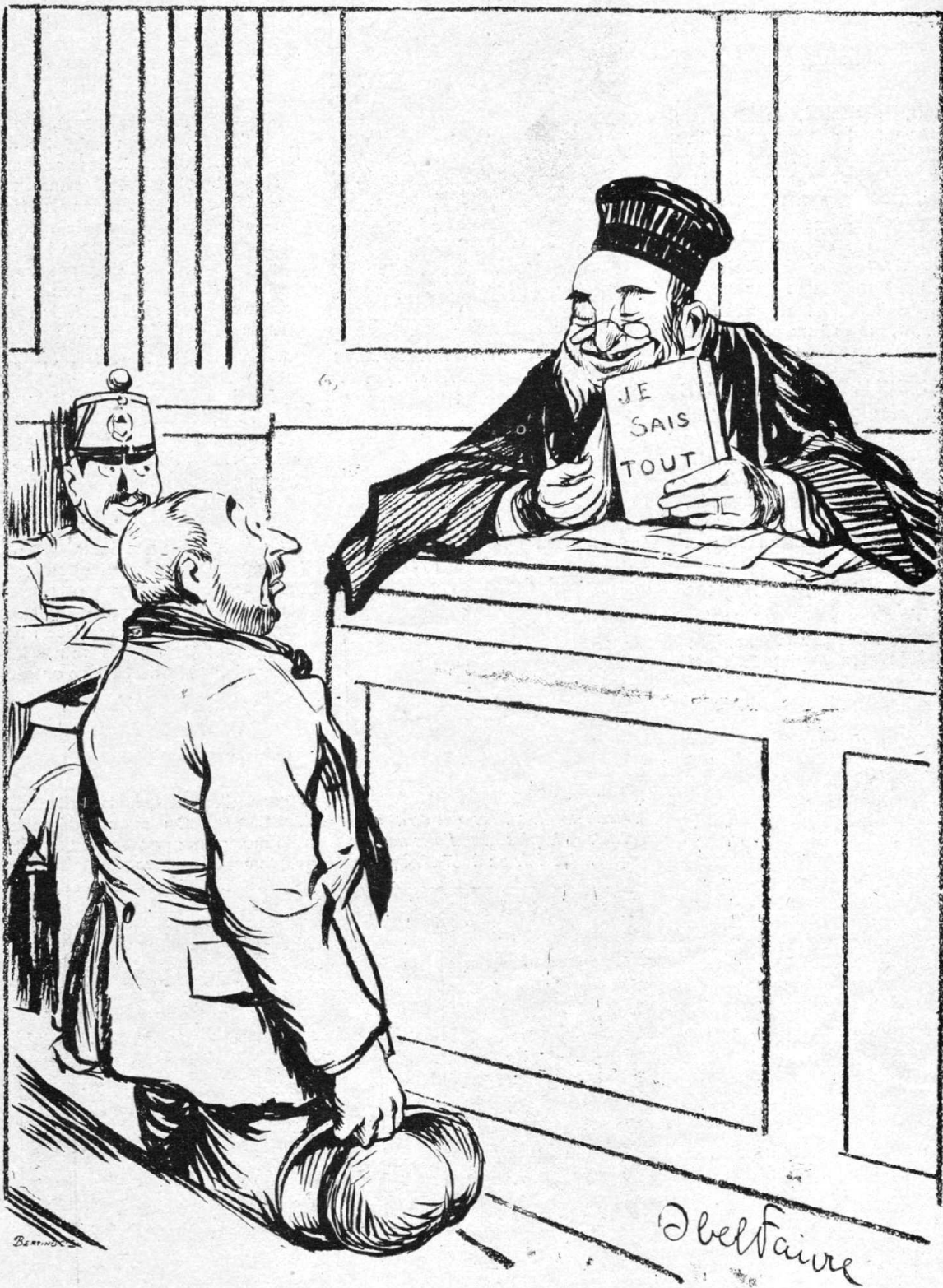
L'ACCIDENT D'ARCUEIL

Un grave accident s'est produit le 30 sur la ligne de Limours, par la gare d'Arcueil, à la suite d'un déraillement. On a eu à déplorer trois morts; neuf personnes ont été grièvement blessées.



Le Métropolitain inauguré le 11 mars par MM. Gauthier, ministre des Travaux publics, de Selves, préfet de la Seine, Desplas, président du Conseil municipal

LE BON JUGE, par ABEL FAIVRE



— Vous voyez qu'il ne vous reste plus qu'à entrer dans la voie des aveux.



MARIAGE PORTER-MENDE

Le 4 mars a été béni en l'église américaine de l'avenue des



Robe princesse étroitement ajustée, exigeant une coupe impeccable et une ligne irréprochable. Cl. Manuel.

l'Alma, le mariage de M^{me} Elsie Porter, fille de l'ambassadeur de Etats-Unis à Paris, avec le docteur Edwin Mende.

Après la cérémonie a eu lieu à l'ambassade des Etats-Unis une réception où les personnalités les plus marquantes de la haute société parisienne et de la colonie étrangère, se pressaient.

LE CONCOURS HIPPIQUE

Le concours hippique de Paris s'est ouvert, le mardi 21 mars, au Grand-Palais. Il durera jusqu'au mercredi 12 avril.

LE BOLÉRO ET LE PALETOT

Le petit paletot tailleur se fait avec piqures ou straps de drap assorti; ni col, ni empiècement. Les manches sont légèrement froncées sur l'épaule et très collantes vers le poignet. Petit col revers en moire noire.



Chapeau de ville, très simple, relevé sur le derrière, paille tché, gros œud myosotis. Cl. Manuel.

Avec le boléro on porte la haute ceinture; les manches finissent au coude. Blouse de soie. Les revers du boléro sont garnis de broderie anglaise.

LE SMOKING POUR DAMES

La dernière nouveauté : le smoking pour dames. C'est l'ancienne jaquette terminée à la taille, et ouverte complètement avec re-

vers de soie. Étoffe drap uni, bleu foncé ou noir avec les revers de soie noire.



Jupe tailleur avec tablier devant, blouse taffetas avec manches à deux bouffants. Cl. Manuel.



Mariage célébré le 4 mars de M^{me} Elise Porter, fille de l'Ambassadeur des Etats-Unis à Paris et du D^r Edwin Mende.

(1) L'ensemble des " memento " publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.



Robe de dîner en mousseline de soie bleu-pâle incrustée de guipure de Cluny, longue ceinture Pompadour.

Cl. Manuel.

Le gilet qui l'accompagne est le gilet « ventre de biche » à boutons d'or. Chemisette de piqué fantaisie et cravate écossaise.

UN JOLI COSTUME DE PRINTEMPS

Voici un joli costume de printemps : corsage en mousseline de soie ciel, forme boléro, drapé, garni de dentelle d'Alençon et d'une guirlande de petites roses. Empiècement et col d'Alençon; manches ballon ajustées au coude par deux petits nœuds de velours ciel. Jupe plissée large avec incrustations et volants d'Alençon.

Léger chapeau de paille cerise transparente au fond chiffonné et garni d'une plume de paradis même ton.

CHIEN BOTTÉ ET COIFFÉ

Par une après-midi pluvieuse, nous avons fait rencontre l'autre jour au Bois-de-Boulogne d'un étrange animal, étrange surtout par l'attirail qui le distinguait de ses congénères : il portait un manteau d'une coupe irréprochable ; sur le côté s'entrebaillait une poche d'où pointait un petit foulard de soie. A son cou pendait un collier d'argent massif, et ses pattes disparaissaient dans des bottes en caoutchouc attachées par des lacets de soie rose.

Le petit chien cheminait le long d'une allée derrière un grave laquais chargé de surveiller sa promenade hygiénique ; un coupé

suivait à quelque distance. Et la bête ne paraissait pas incommodée par ses flexibles chaussures.

ÉCHARPES ET FICHUS

Il ne fait pas encore chaud, pourtant il ne fait plus froid et la fourrure doit être reléguée.

Les écharpes se font en autruche ou en marabout, en taffetas, en crêpe de Chine.

Les petits fichus Marie-Antoi-



Un chien à la mode, pourvu d'un manteau, d'un foulard et de bottines en caoutchouc.



Le pardessus à la mode, serré à la taille, la jupe doit être évasée avec un peu moins d'exagération.

Cl. Boyer.



Toilette de cérémonie en crêpe de Chine ivoire, mousseline de soie et guipure d'Irlande, ceinture satin liberty.

Cl. Manuel.

nette sont charmants, mais présentent ce désavantage de faire partie de la toilette et ne peuvent être pris en supplément.

LE MARIAGE MARCONI

Le mariage de M. Marconi, l'illustre et jeune inventeur — il a trente ans — de la télégraphie sans fil avec l'honorable Béatrice O'Brien, fille de feu lord Inchiquin et sœur du lord actuel, a été célébré le jeudi 16 mars, à Londres, en l'église Saint-Georges, Hanover Square.

Après la cérémonie religieuse, une réception a eu lieu chez lady Inchiquin où les convives ont admiré l'exposition d'innombrables cadeaux envoyés aux nouveaux mariés.

Ces cadeaux atteignent la valeur de six cent mille francs.

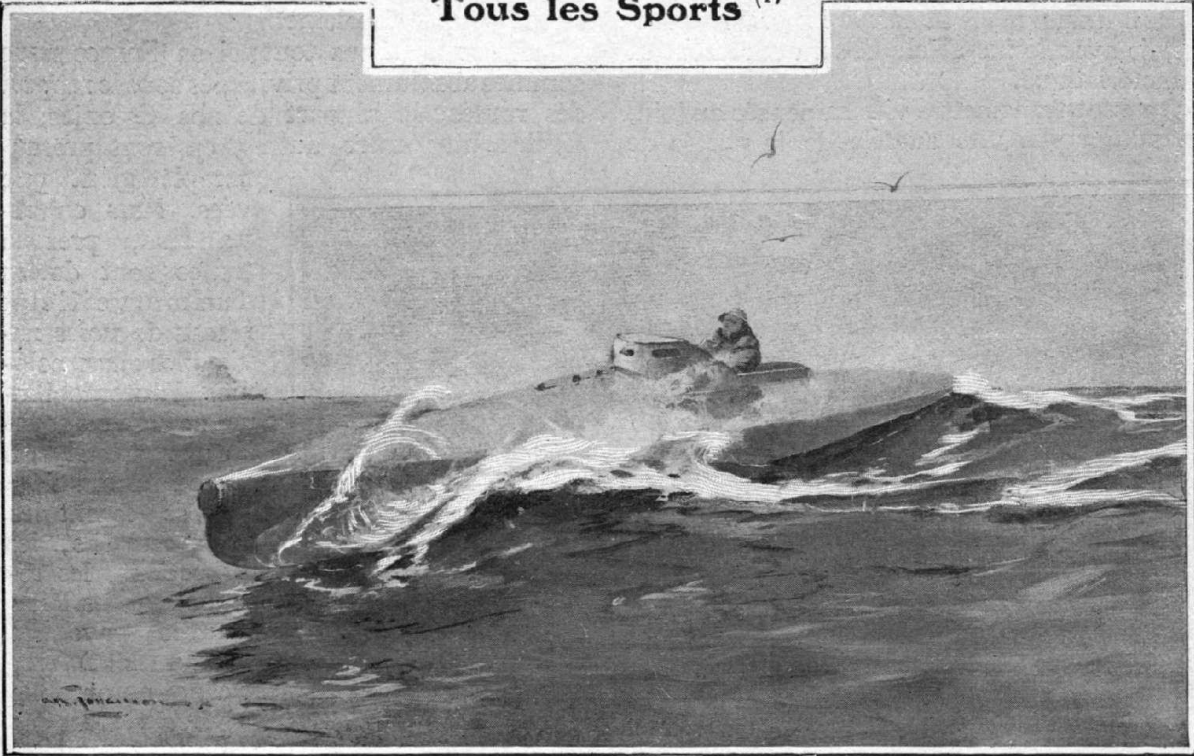
LA MODE MASCULINE

La mode est aux pardessus croisés à taille, dont la jupe est assez largement évasée; poches en biais, pas de coutures, boutons de bois, manches à revers.

Les chapeaux sont : le simple melon, toujours de bon goût ou le chapeau de feutre gris ou beige, fendu à la tyrolienne.

Pas de changements dans les jaquettes — toujours très ouvertes, gilet fantaisie — ni dans les vestons également très ouverts.

Les bottines de cuir jaune fauve avec tiges en daim gris ou chamois sont en honneur. Les boutons de corozo ont remplacé le lacet.



UN CANOT A PÉTROLE EN VITESSE

Le canot automobile, dont la rapidité et la stabilité, par les grosses mers, se perfectionnent sans cesse dans des proportions merveilleuses, finira par acquérir des vitesses vertigineuses. Il en est déjà à 49 kil. à l'heure!

LES CANOTS AUTOMOBILES

Par le comte RÉCOPÉ

L'industrie extra-moderne des canots automobiles a pris depuis quelque temps une extension incomparable. Nos lecteurs trouveront sous la signature du comte Récopé, le fondateur d'un des prix les plus importants du Yachting automobile, un aperçu sur le rôle considérable et varié qui semble dévolu sous peu à ces admirables engins de locomotion si légers et si maniables. ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



La langue française vient de s'enrichir d'un nouveau vocable, le *Canot automobile*.

On avait chargé la docte Académie de trouver un mot plus court, et les noms les plus bizarres ont été mis en avant par nos augures, dont le moindre était celui de *Naphtayole*; mais il a été abandonné, et le mot *Canot automobile* est resté. Il suffit, en effet, aussi bien pour les initiés que pour les

profanes, à exprimer ce qu'il veut dire. Qu'est-ce, en effet, qu'un canot automobile?

C'est tout simplement un canot sur lequel on a mis un moteur d'automobile.

Comment se fait-il qu'avec deux parties essentiellement connues — le moteur à essence et le canot — on ait pu faire un tout absolument neuf et créer une industrie nouvelle?

C'est que de ce mariage venait de naître un instrument de vitesse.

Le Canot automobile, en effet, « va vite ».

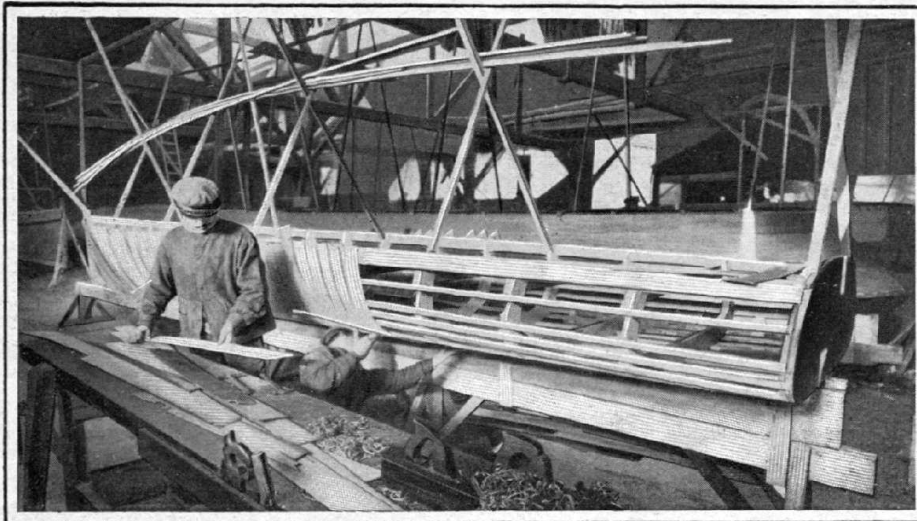
(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et des événements universels.

La lutte pour la vie a existé de tout temps, hélas! mais la lutte pour la vitesse commence avec le xx^e siècle et sera sûrement sa caractéristique.

On veut transmettre vite sa pensée au loin, on veut parler vite au-delà de la portée de

déliçats; il va être en un mot l'auxiliaire de l'auto pour le tourisme.

Mais ce n'est pas tout; si en France nous sommes absolument privilégiés sous le rapport des routes, la plupart de nos Colonies, la Cochinchine entre autres, en sont presque complètement privées. Mais en revanche, presque toutes sont dotées d'un merveilleux réseau de voies navigables: aux colonies, l'automobilisme ne sera qu'aquatique. C'est en canot automobile que se feront les promenades, les inspections, les reconnaissances. Dans d'autres pays, le Soudan, le Congo, le canot automobile servira à visiter des régions où notre action reconnue par des chefs n'est pas encore connue des indigènes.



UN CANOT AUTOMOBILE EN CONSTRUCTION

De la courbe des lignes, de la disposition et de l'équilibre de chacune des pièces qui forment la coque, dépendront la vitesse et la stabilité du canot: aussi la construction d'un canot automobile est-elle fort délicate, malgré sa simplicité.

la voix, on veut écrire vite, courir vite sur les routes, on veut filer vite sur l'eau; l'existence est un vertige...

LE CANOT AUTOMOBILE REMPLACE LE CANOT A VAPEUR.

On avait déjà le canot à vapeur qui semblait résumer le maximum de vitesse qu'on pût atteindre sur l'eau. Mais en sortant de ses flancs sa machine, sa chaudière, son charbon et en remplaçant le tout par un moteur à explosion, on a eu un engin d'une telle légèreté, d'une telle souplesse, que sa vitesse s'est trouvée doublée, triplée même. C'est là toute la philosophie du canot automobile. Qu'on ajoute à cet avantage un grand rayon d'action pour une consommation du liquide d'énergie minimale et une mise en marche instantanée et l'on comprendra pourquoi l'apparition de ce nouveau moyen de locomotion a pu donner lieu à toutes les espérances.

Il va servir en effet sur les rivières à rénover le sport du canotage pratiqué jusqu'à présent par les fervents de l'aviron et auquel l'apparition de la petite bicyclette avait été fatale. Il va permettre de visiter ces merveilleuses rivières de France si peu connues et qui presque toutes offrent au voyageur les points de vue les plus pittoresques et les plus

Quoi de plus intéressant pour un explorateur que de suivre ces cours d'eau mystérieux, d'en reconnaître les affluents, d'en découvrir les sources? Ces voyages qui demandent encore des années avec les pirogues locales n'exigeront plus que quelques mois avec des canots automobiles emportant ou remorquant les quantités de pétrole suffisantes.

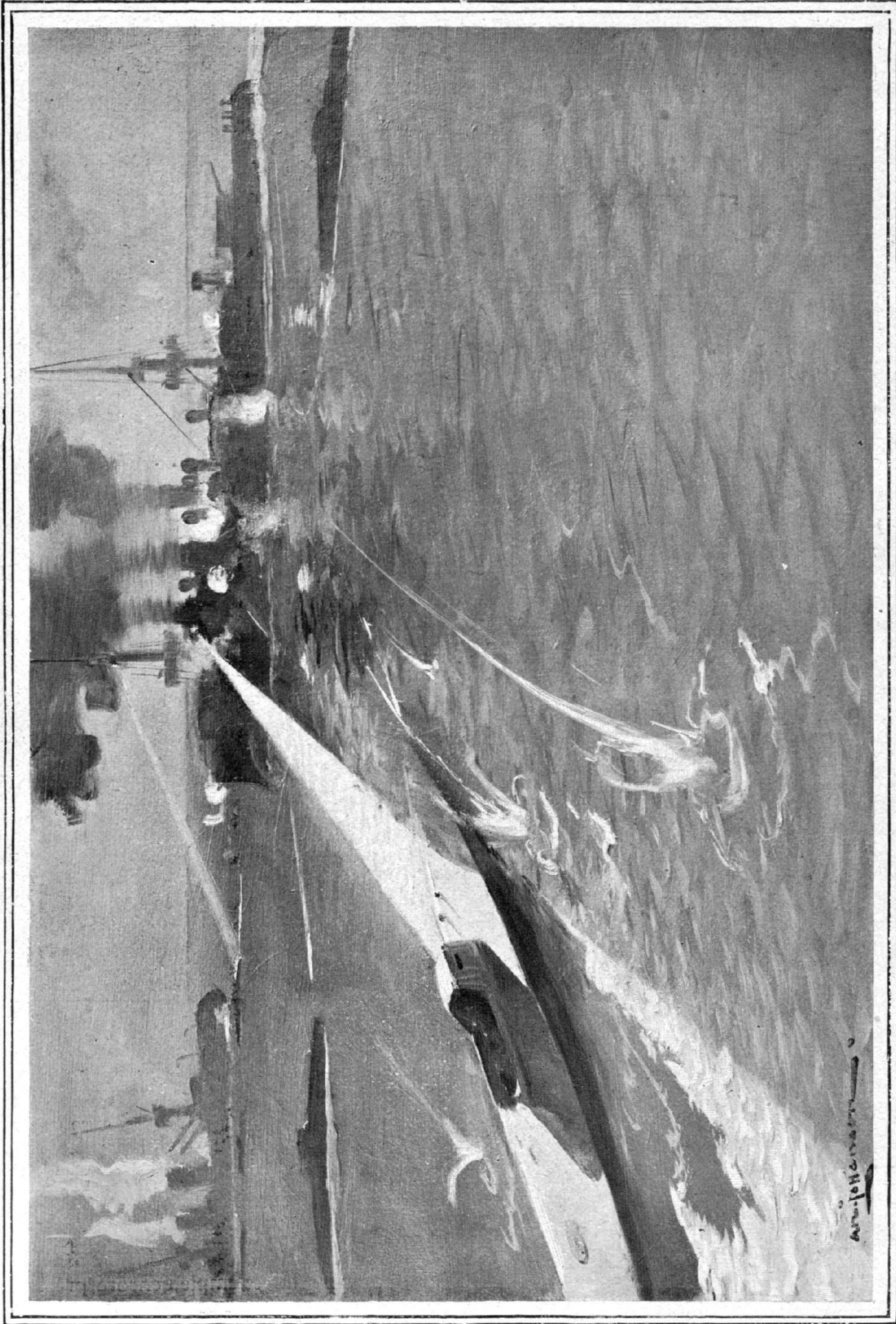
Qui pourrait nier qu'avec des canots automobiles, ces hardis capteurs d'hinterlands, les Mizon et autres, auraient conquis à la France des domaines coloniaux plus étendus que ceux qui lui ont été impartis en vertu du traité de Berlin où fut consacré le droit du premier occupant?

Ce grand lac Tchad n'aurait que des rives françaises si le premier explorateur français qui vint troubler le silence de ses eaux mystérieuses avait eu avec lui un canot automobile.

LE CANOT AUTOMOBILE PEUT JOUER UN ROLE POLITIQUE CONSIDÉRABLE.

Et que dire de l'utilité du canot automobile au point de vue politique?

Si Marchand avait eu, dans sa mémorable mission dans le bassin du Bahr-El-Ghazal, un ou deux de ces canots, au lieu de perdre près de vingt mois à transporter, avec des



LES CANOTS AUTOMOBILES ET LA GUERRE.

Grâce à leur vélocité, à leur petitesse, à la facilité extrême de leurs mouvements, quelques canots automobiles porteurs de torpilles, pourroit, la nuit, s'approcher, sans être inquiétés, du cuirassé énorme, et celui-ci ne pourra échapper à la blessure mortelle du subtil ennemi dissimulé dans l'ombre.

milliers de porteurs, ses malheureuses chaloupes à vapeur, si lourdes et si encombrantes, il serait arrivé à Fachoda un an avant que Kitchener fût entré dans Khar-toum; la France serait installée actuellement dans ce nouveau domaine que personne n'eût pu lui contester.

par ce mode de transport on économiserait des milliers de journées de travail qui seraient mieux utilisées pour le service du bord.

Mais ce n'est pas seulement près de terre que les canots automobiles peuvent être employés à bord des navires marchands.



M. VÉDRINE, GAGNANT DE LA COURSE CALAIS-DOUVRES

Assis sur un étroit siège de bois, en arrière du moteur, le pilote surveille facilement la manœuvre.

Nous aurions une colonie de plus...

Dans l'ordre commercial, le canot automobile est appelé à rendre des services non moins importants.

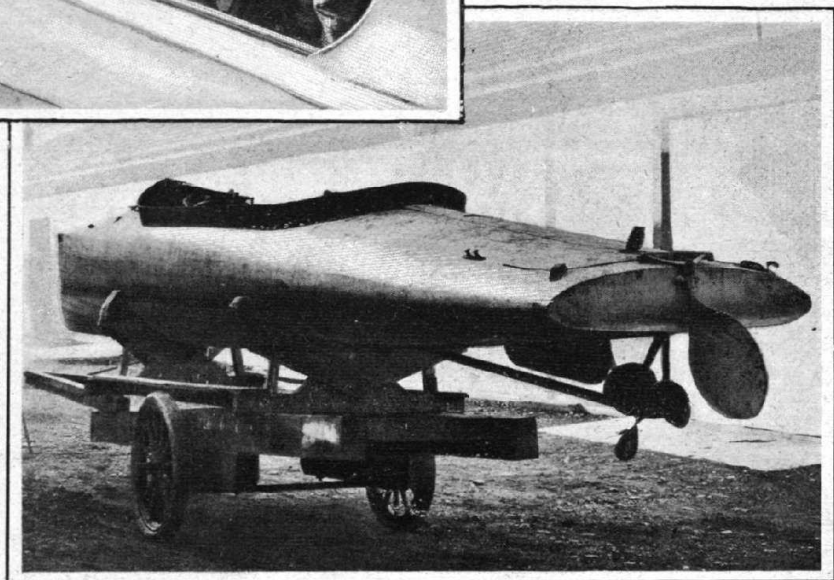
Un navire à vapeur ou à voiles, n'est pas toujours dans un port, amarré le long du quai; il est souvent mouillé plus ou moins loin de terre, et c'est par des embarcations qu'il communique avec elle. C'est presque toujours à l'aviron que se font les voyages du bord au port.

Il faut suivant le temps et la distance quatre et même six hommes pour mener ces chaloupes. C'est autant de bras pris au service du bord sans compter le temps perdu dans ces va-et-vient continuels. Le canot automobile n'exige que deux hommes, l'un au moteur, l'autre à la barre; ils peuvent faire un service presque ininterrompu.

Un calcul bien simple montrerait que

LE CANOT GUIDE LES NAVIRES ET ÉVITE DES CATASTROPHES.

Au large, par temps de brume, si l'état de la mer le permet, le canot peut servir d'éclairer au navire en filant devant lui à une certaine distance et annoncer sa présence par le sifflement aigu et prolongé d'une sirène mue par son moteur. Il peut aller aussi



L'HÉLICE DU CANOT AUTOMOBILE

La navigation nouvelle a modifié aussi les hélices; elles ont deux ou trois ailes, et sont calculées suivant la puissance des moteurs.

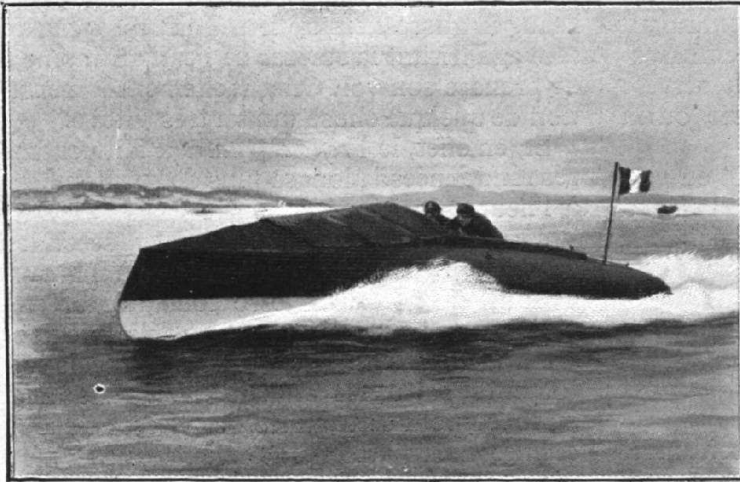
vite que le navire dont il éclaire la route et qui est obligé, à cause du brouillard, de ralentir un peu sa marche.

Dans des parages peu connus, dont l'hydrographie est encore incertaine, il peut précéder le navire et, en sondant, lui éviter de toucher un écueil.

Pour prendre un exemple, encore présent à toutes les mémoires, l'accident du croiseur *Le Sully*, que la Marine française est sur le point de perdre par suite de son échouage dans la baie d'Along, aurait probablement

pu être évité si le canot automobile du bord l'avait devancé en sondant ou scrutant attentivement la mer devant lui.

Enfin, pour la pêche côtière, le bateau auto-



LE "TRÈFLE À QUATRE" EN COURSE

Les ingénieurs ont modifié la forme des petites embarcations de vitesse pour donner aux canots à moteur une rapidité plus grande; la caractéristique de cette modification est la forme aplatie de l'arrière.

mobile est déjà employé avec profit en Hollande, et la dernière course Calais-Douvres a montré que nous entrions dans cette voie.

Un bateau de pêche mû par un moteur léger peut entrer et sortir du port à toutes les marées. Il peut aller au large quand les autres sont obligés par le calme de rester au mouillage; il peut enfin revenir à terre aussitôt sa pêche terminée sans s'inquiéter du temps.

LE CANOT AUTOMOBILE EST UNE ARME EFFRAYANTE, POUR LA DÉFENSE NAVALE.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des emplois pacifiques du canot automobile. Il va devenir aussi un instrument de combat naval des plus redoutables.

On a fait déjà des embarcations à vapeur portant au bout d'une hampe, soit à l'avant, soit à l'arrière, une torpille composée simplement d'une masse de coton-poudre qu'on enflammait du bord avec une pile électrique. C'est par ce procédé aussi hardi que dangereux que le commandant Gourdon, l'aide de camp de l'amiral Courbet, a réussi à torpiller des cuirassés chinois pendant notre conflit avec le Celeste Empire.

Avec les canots automobiles, on peut faire mieux.

Qu'on suppose à l'avant d'un canot-auto-

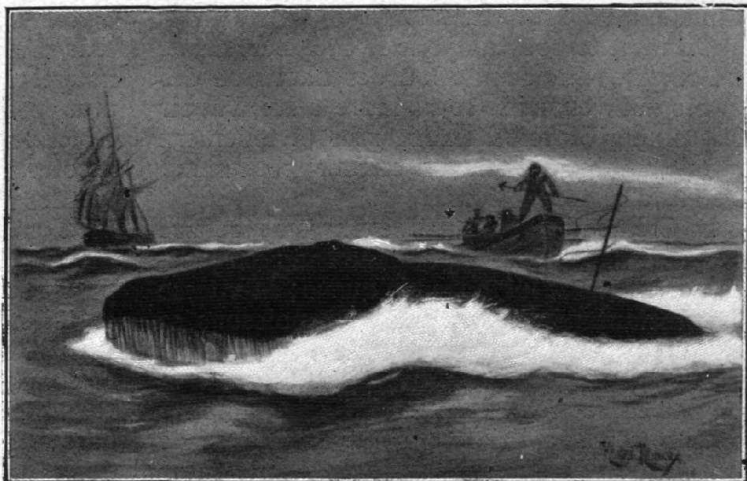
mobile construit *ad hoc*, un tube spécial renfermant une torpille Whitehead du plus gros calibre, c'est-à-dire contenant cent kilos de fulmi-coton. Qu'on donne à cette embarca-

tion une vitesse suffisante et un rayon d'action très étendu, on aura entre les mains un torpilleur minuscule qui, avec un équipage de deux hommes seulement, ne trahira sa présence par aucun bruit, aucune fusée, aucune saillie sur l'eau.

Que dix, vingt de ces engins attaquent de nuit une escadre en marche ou au mouillage, un d'eux est aperçu par le cuirassé qu'il va torpiller, une grêle de projectiles l'assailent et le coulent s'ils l'atteignent; mais, pendant ce temps, un au moins des autres arrive au but et lance dans les flancs du monstre sa terrible torpille. Ce n'est plus la lutte du cuirassé contre un autre monstre marin, c'est le combat du géant contre

un essaim de frêlons. Quelque brave qu'il soit, il ne peut échapper à la piqûre de l'un d'eux, et comme cette piqûre est mortelle, il est anéanti.

Avec le prix d'un torpilleur portant six torpilles, on peut avoir six de ces canots. On expose en tout douze hommes, mais on a six fois plus de chance de frapper l'ennemi.



LE VRAI MODÈLE DES CANOTS AUTOMOBILES

La baleine a, on peut le dire, servi de modèle aux nouveaux canots automobiles. On sait que le gigantesque cétacé a la queue plate et horizontale.

La défense de la Cochinchine, rendue si nécessaire par les événements qui se déroulent actuellement en Extrême-Orient et que son éminent député, M. François Deloncle, a

pris à tâche de réaliser, deviendrait facile et efficace au moyen des vedettes lance-torpilles. Une cinquantaine de ces embarcations disséminées dans les embouchures des rivières en empêcheraient l'accès et, cachées dans les anfractuosités de la côte, en défendraient l'approche. En temps de paix, ces embarcations pourraient être employées au service de la surveillance contre la piraterie ou la contrebande.

Si les Russes à Port-Arthur avaient eu plusieurs de ces canots lance-torpilles, aucun cuirassé japonais n'eût tenté de s'approcher de la forteresse, aucun transport n'eût débarqué un seul Nippon en Mandchourie.

Y A-T-IL UNE FORME SPÉCIALE POUR LE CANOT AUTOMOBILE ?

L'usage du canot automobile est donc indéfini et son extension sans limites tant qu'il restera dans sa définition même : une embarcation légère, silencieuse, invisible et d'une mise en marche instantanée et rapide.

Cette condition de vitesse a amené forcément les constructeurs à trouver pour leurs coques des formes appropriées et l'on a pu voir au dernier Salon de l'Automobile, ce merveilleux petit *Trèfle à Quatre*, qui, le premier, a révélé les lignes nouvelles du canot de course. Ce n'est plus la forme du poisson dont la queue est dans le même plan que la tête. Ici, la queue est dans un plan horizontal tandis que la tête est verticale. C'est un peu l'image du corps de la baleine.

On raconte pourtant que le Créateur reçut, à l'origine, une députation des habitants des ondes qui venaient se plaindre à lui d'avoir fait un des leurs tellement gros et tellement rapide qu'il devenait un danger pour eux ; c'était la baleine d'alors.

Le Créateur n'ayant pas le temps de refaire un autre cétacé, prit la baleine dans ses puissantes mains et lui tourna la queue ; sa vitesse fut instantanément réduite, les poissons se retirèrent satisfaits.

La légende dit donc que pour un animal vivant entre deux eaux, les formes aplaties de son corps à l'arrière sont une cause de diminution de vitesse ; mais la réalité montre que ces mêmes formes pour un flotteur naviguant à la surface lui donnent au contraire une plus grande rapidité.

Le canot ainsi construit forme un hydroplane glissant sur l'eau comme l'oiseau réalise dans l'air un aéroplane en étendant ses ailes et sa queue.

Dès leur apparition, les canots automobiles ont révélé des vitesses telles que l'attention

du public a été de suite captivée. Ceux qui ont vu courir ces canots, à Monaco d'abord, dans Calais-Douvres ensuite, et enfin, dans Paris à la Mer, ont gardé surtout le souvenir de l'allure du canot au démarrage. Il ne fend pas l'eau, il glisse dessus, il a l'air d'un canard sauvage frisant la surface de l'eau au moment de prendre son vol. On a réellement la sensation de quelque chose qui va très vite !

Et, en effet, le *Trèfle à Quatre* a fait pendant ses randonnées à Monaco plus de 40 kilomètres à l'heure ; le *Mercédès*, entre Calais et Douvres, a mis exactement 1 heure 7 secondes, ce qui représente du 40 kilomètres à l'heure ; c'est la plus grande vitesse constatée officiellement en 1904. Pour 1905, on a déjà enregistré 49 kil. à l'heure. Les canots français ont toujours battu les anglais. L'Anglais Edge annonce, pour cette année, des vitesses insoupçonnées. La parole est aux Français !

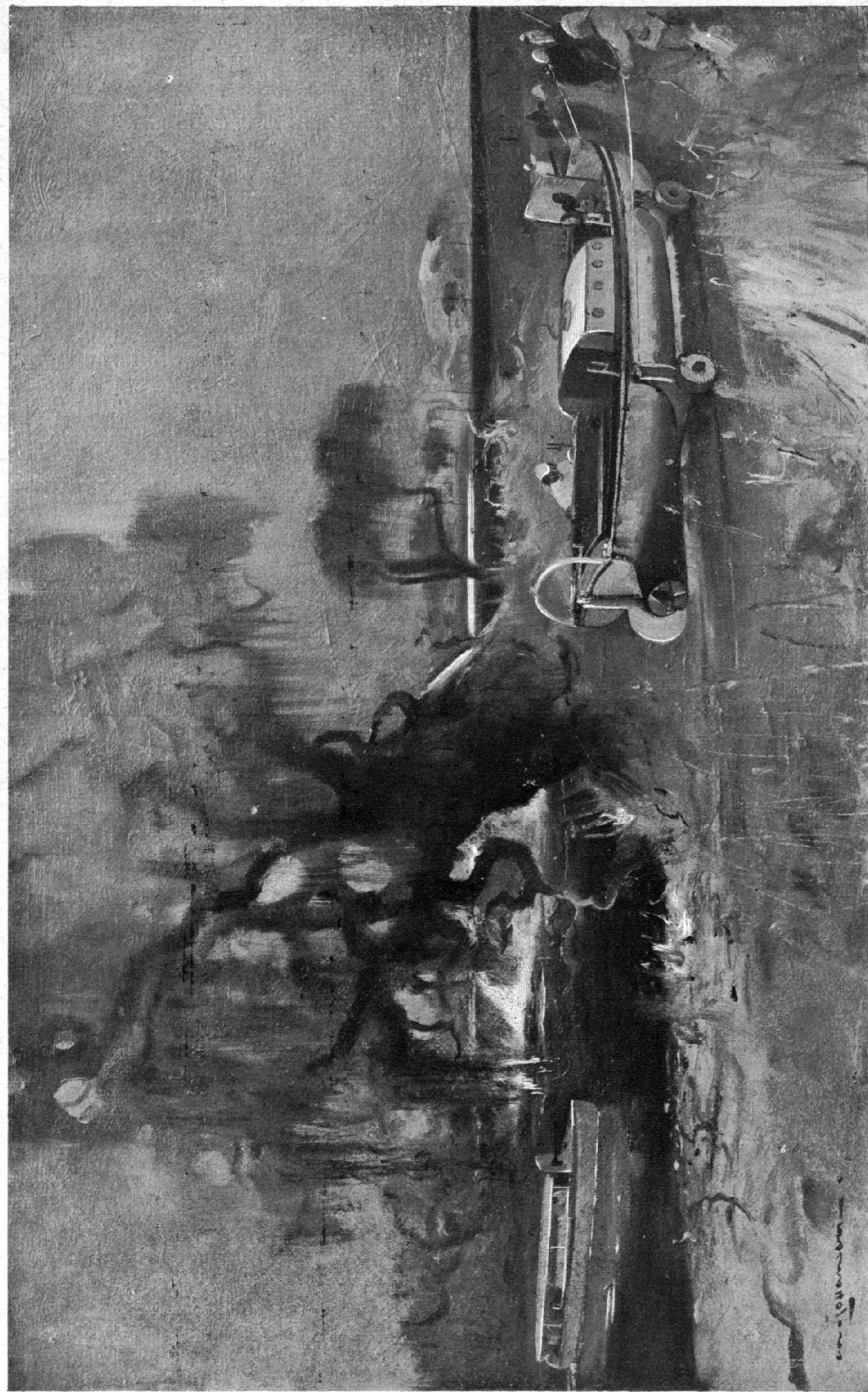
La course de Paris à la Mer et celle de Lucerne avaient mis aux prises deux champions que des pannes n'avaient pas permis de comparer : le *Mercédès* et le *Hotchkiss*, c'est ce dernier qui a gagné les deux coupes Menier et Lucerne. Enfin, dans la coupe Harmsworth courue dans le Solent, c'est le *Trèfle à Quatre* qui a remporté la victoire.

Le canot automobile de course devient un objet de luxe comme la voiture de course. Le prix de la coque n'est pas très élevé — 300 à 400 francs le mètre courant — ce qui donne près de 5.000 francs pour un canot de 12 mètres, dimension moyenne d'un canot de course. Quant au moteur c'est généralement le moteur d'une voiture de course adapté à son nouvel usage, et généralement rendu beaucoup plus puissant. Certains bateaux, comme le *Napier II*, sont actionnés par deux moteurs accouplés et d'autres, comme le *Dubonnet*, ont des moteurs de 300 chevaux.

Le costume du conducteur de canot automobile de course est celui que les pêcheurs portent par gros temps : un large vêtement de toile huilée, le « *Ciré* ». A grande vitesse l'étrave du canot fait jaillir de chaque côté de la coque une véritable lame que le vent fait retomber en pluie. Toute personne qui s'embarque pour une course doit aussi prendre deux précautions : avoir mangé depuis au moins deux heures et porter une ceinture de sauvetage.

Les canots de tourisme (cruisers) sont d'un prix beaucoup plus modique ; un petit canot coûtant 1.500 à 2.000 francs muni d'un moteur de six chevaux fera 100 kilomètres avec deux personnes et ne dépensera pas beaucoup plus de 6 francs de pétrole. Il est certain que le *Korrigan* de M. Leroy, qui porte à son bord

Les Canots automobiles



LE CANOT AUTOMOBILE ET LES EXPLORATIONS

Les rapides et les chutes sont les principaux obstacles de la pénétration fluviale en Afrique. Avec le canot automobile, cet obstacle n'existe plus : on n'a qu'à placer la légère embarcation sur des madriers munis de roues et à la transporter par la rive jusqu'à l'endroit où la navigation redevient possible.

(Tableau de Johansson.)

vingt-quatre personnes arrive à des prix beaucoup plus élevés. Mais c'est un réel yacht avec salon, salle à manger, etc.

Le canot automobile peut être mû par un moteur employant un liquide d'énergie quelconque, essence, alcool, ou pétrole, mais, ici, la question du danger d'incendie se pose impérative.

On n'est plus sur une voiture d'où, à la moindre alerte, on peut s'esquiver rapidement. Sur un canot, on n'a d'autre ressource, en cas de sinistre, que de se jeter à la nage. Si c'est un incendie d'essence suivi d'explosion des réservoirs, l'eau se recouvrira d'une nappe enflammée formant un immense punch dont les têtes des nageurs ont de grandes chances de figurer les morceaux de sucre. On est infailliblement perdu.

L'alcool enflammé offre moins de dangers puisque l'eau peut l'éteindre, mais le vrai liquide à employer dans les moteurs de canots automobiles est le vulgaire pétrole domestique, celui dont on se sert dans les

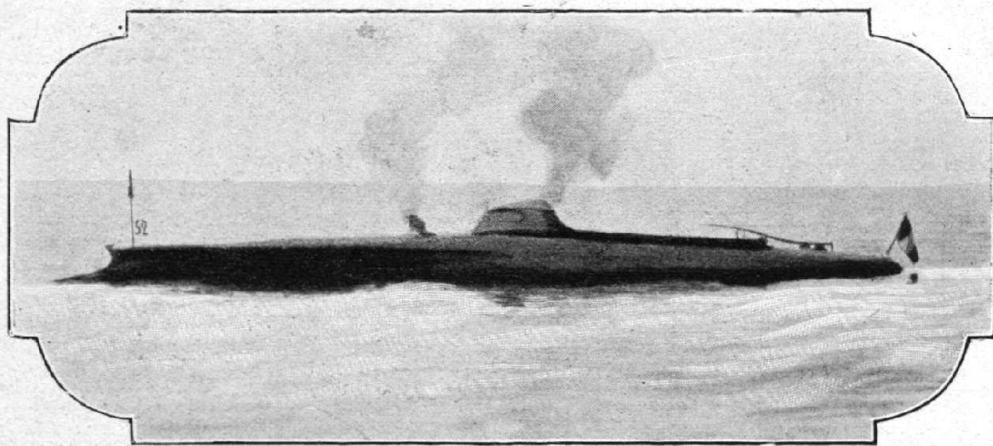
lampes d'appartement et qu'on appelle pour cette raison pétrole lampant.

Son emploi en France, est encore à la période des débuts, tandis que en Hollande et en Belgique, il est d'un usage courant. Nous sommes en retard sur ce point, et c'est pour stimuler le zèle des constructeurs que le signataire de ces lignes a fondé une coupe à disputer annuellement entre les canots automobiles employant exclusivement dans leurs moteurs le pétrole lampant.

L'année 1905 va être fertile en épreuves de canots automobiles toutes aussi intéressantes les unes que les autres.

Le meeting de Monaco vient de montrer des choses nouvelles. Il reste pour finir la campagne, la course Alger-Toulon, la course Calais-Ramsgate, les coupes Harmsworth, Récopé, Menier, etc. Quelle moisson de renseignements utiles ne va-t-on pas récolter! L'essor de l'industrie du canot automobile est donné, rien ne peut plus l'arrêter.

Comte RÉCOPÉ.



L'INCENDIE DE « LA PARISIENNE »

Le seul réel danger auquel est exposé le canot automobile vient de la grande quantité d'essence de pétrole, très inflammable, qu'il emporte à son bord. L'an dernier, le canot « La Parisienne » faillit être complètement détruit par un incendie. L'emploi de l'alcool et du pétrole se généralisant, ces risques d'incendie n'existeront plus.

TOUS LES SPORTS & Mars 1905⁽¹⁾

LA LUTTE SECRETE DES JAPONAIS

Les Nippons pratiquent depuis des siècles un système de lutte qu'ils appellent le *Ju-Jitsu*. C'est un art qui est en même temps une science. Les adeptes apprennent à connaître les points faibles du corps humain, c'est-à-dire les parties vitales sur lesquelles une pression énergiquement exercée met



Le Ju-Jitsu, lutte japonaise, est basée sur la connaissance des faiblesses de l'organisme humain.

un adversaire hors de combat. La main, l'avant-bras, le cou, la nuque, etc... sont « semés » de ces points.

Les *Ju-Jitsu* forment au Japon une vaste société secrète ou l'on n'est admis qu'après avoir donné des gages de moralité. En possession des redoutables secrets de cette lutte, une femme peut se défendre aisément contre un agresseur et casser, à son gré, un bras ou une jambe. Tous les officiers de l'armée nipponne sont initiés à cet art dangereux dont l'enseignement est devenu obligatoire dans les écoles militaires.

AU MEETING AUTOMOBILE DE CUBA

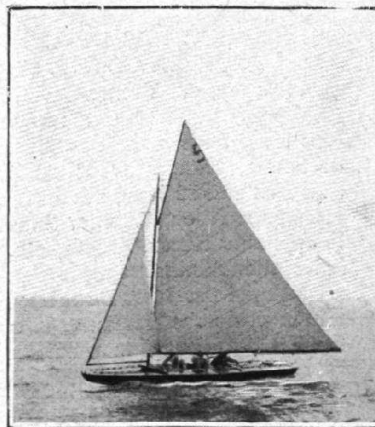
La « Perle des Antilles » a eu, après la Floride, sa réunion automobile. Une course de cent milles a été disputée ; grâce à une organisation bien américaine, elle a eu lieu sans accidents, malgré le



Le Président Palma dans sa loge à la course d'automobiles de la Havane.

peu d'habitude de la foule cubaine pour ce genre de manifestations. Le président Palma assistait à l'arrivée dans une loge aménagée spécialement dans les tribunes. Le gagnant des cent milles a été un Cubain, Carricaburu, sur la 60 h. p. Mercedes de M. E.-J. Cornill, président de l'Automobile-Club cubain.

L'industrie française était représentée par la 30 h. p. Renault, pilotée par Joseph Tracey, qui a fini second à 2 minutes derrière le premier.



Chocolat, yacht de 1 tonneau, à M. Valton, gagnant de la coupe des Un-tonneau, du Club nautique de Nice.

LES RÉGATES DE NICE

La série des épreuves nautiques s'est ouverte par la coupe du Club Nautique à Nice réservée aux yachts de 1 tonneau. *Chocolat*, à M. Valton, a repris la coupe au Club de Gènes. Parmi les voiliers

les mieux classés, au cours de ces régates, citons encore *Saint-Honorat*, *Mercedès*, *Guibel*, *Catalina*, *Magdalena*.

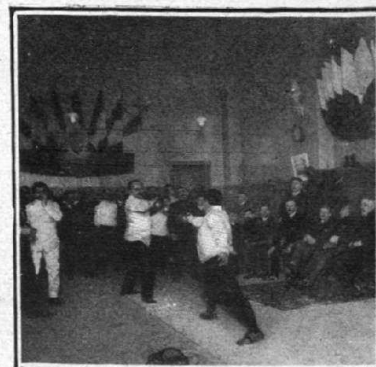
UNE CONFÉRENCE DE M. BRASIER

M. Brasier, l'éminent ingénieur qui a construit la voiture gagnante de la Coupe Bennett en 1904



M. Brasier faisant une conférence sur les canots automobiles (5 mars).

a fait, le 5 mars, au Conservatoire des Arts et Métiers, une conférence avec projection sur les canots automobiles. Sa compétence sur ce



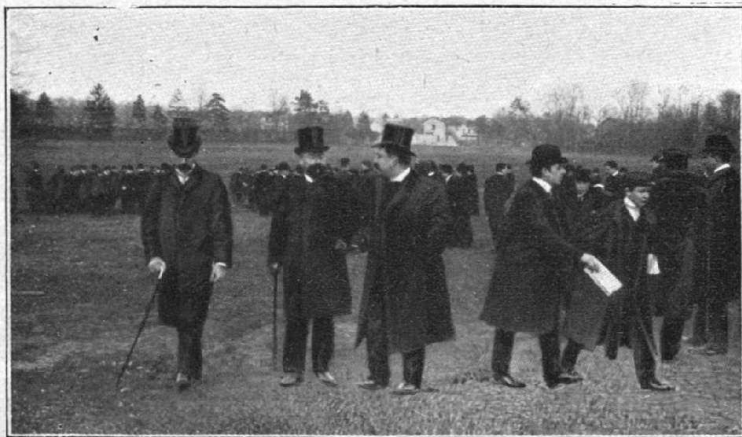
Un assaut d'armes à la Préfecture de police, sous la présidence de M. Mouquin, chef de la Police municipale.

(1) L'ensemble des « memento » publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.

sujet avait attiré un auditoire des plus nombreux, qui a suivi avec un vif intérêt ses démonstrations si précises et si claires.

L'ESCRIME A LA PRÉFECTURE DE POLICE

La salle d'armes de la Préfecture de police donne chaque année plusieurs assauts auxquels prennent part les fonctionnaires de l'administration; le directeur de la Police municipale, le colonel de la Garde républicaine, qui s'intéressent vivement aux sports, rehaussent ces séances de leur présidence effective.



M. Doumer, Président de la Chambre, pendant le cross national, sur l'hippodrome de la Marche (5 mars)

M. DOUMER AU CROSS COUNTRY NATIONAL

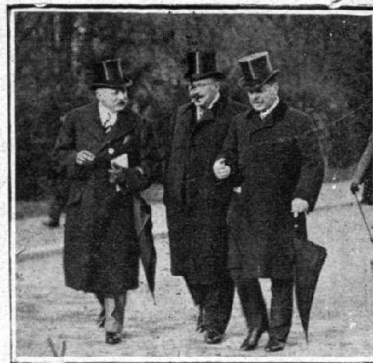
Monsieur Doumer, président de la Chambre, encourage de sa présence les réunions de sports athlétiques. C'est ainsi que dans la même journée il s'est rendu en automobile au Cross-Country National, gagné par Ragueneau, et ensuite au match de foot-ball, France contre Irlande.



Une course en Italie: "Ulpin" au capitaine Ceresoll.

LES COURSES DE CHEVAUX DU MOIS

La saison hippique parisienne, commence véritablement avec le mois de mars. Les hippodromes de Saint-Ouen, Maisons-Laffitte, Enghien, Longchamp, font leur réouverture. A Auteuil, *Violon II* s'est adjugé toute une série de belles victoires. A Maisons-Laffitte, *Presto II*, le gagnant du Prix du Conseil municipal, pas encore en forme, s'est fait battre par *Marsan* qui s'annonce comme un des cracks de sa génération.



M. Ruau, ministre de l'Agriculture, venant d'assister au Prix de l'Avenir, à Auteuil.

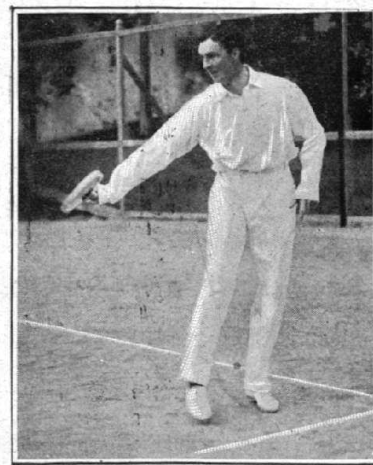
tion réservée aux petits inventeurs de l'automobile auxquels leurs moyens ne permettent pas l'accès des grands Salons.

Les visiteurs se sont vivement intéressés aux objets exposés :

Une trompe d'alarme électrique, une série de chauffe-mains pour voiants, des pointes d'arrêts pour épées, un moteur à refroidissement par circulation d'air, une clé passe-partout, une bougie à hélice, des genouillères destinées à remplacer les mannettes, etc.

LE MINISTRE DE L'AGRICULTURE AUX COURSES D'AUTEUIL

Monsieur Ruau, ministre de l'Agriculture, suit de près toutes les questions qui intéressent son département. Au cours d'une visite faite à Auteuil, il a pu se rendre compte du fonctionnement de tous les rouages de la Société des Steeples.



M. L. Doherty, le champion du monde de tennis, vient de faire une tournée triomphale sur la Riviera.

LES TOURNOIS DE TENNIS SUR LA COTE D'AZUR

A Nice et à Monte-Carlo, les frères Doherty ont remporté tous les grands prix des tournois de tennis, battant avec facilité les plus brillants de leurs adversaires : les frères Allen, Ritchie, Simond, le capitaine Russel-Brown, etc.

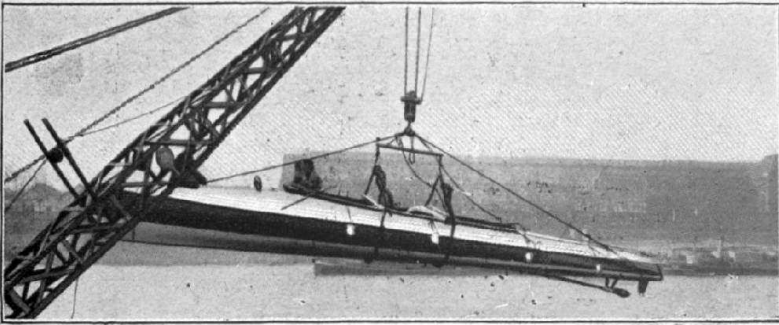
Le championnat simple dames, a été gagné par Miss Douglas, battant la princesse Bathiany, la comtesse Schulenburg, miss Salisbury.

UN CONCOURS DE TOURISME

L'Automobile-Club de Seine-et-Oise a organisé un concours de tourisme qui s'est disputé dans des conditions de température désastreuses. Les concurrents ont eu à lutter contre le vent, la pluie et la neige. Le vainqueur fut Cormier, à qui ses nombreux voyages à travers l'Europe lui ont donné une telle expérience du tourisme, qu'il devait triompher facilement de tous ses concurrents.

L'EXPOSITION DES PETITS INVENTEURS

Le journal *l'Auto* avait organisé à la Grande Roue une exposi-



La mise à l'eau du Palaisoto I, à Bercy.

LE LANCEMENT DES CANOTS AUTOMOBILES DE MONACO

Les principaux concurrents du meeting de Monaco ont fait leurs essais dans les premiers jours de mars. Successivement les *Palaisoto*, le *Gobron*, les *Mercedès* ont été essayés avec succès, les vitesses prévues dépassées. Le *Napier*, à Greenwich, aurait fait plus de 50 à l'heure et il est probable que ce sera la vitesse maxima atteinte au meeting de Monaco par les canots automobiles.

UNE PLÉIADE DE CRACKS AMÉRICAINS

La saison cycliste a débuté par l'arrivée à Paris de plusieurs



Le Palaisoto II, racer, à MM. Farman et Neubauer, en vitesse.

coureurs américains : Kramer, précédé d'une renommée que lui vaut une série de succès ininterrompus de quatre années; Fenn, jusqu'ici son plus glorieux rival; Menus Bedell, Mac Lean.

Rappelons que Kramer a gagné 6 fois le championnat d'Amérique : 2 fois comme amateur, 4 fois comme professionnel.

UN NOUVEAU PROCÉDÉ D'ESSAI DES AÉROPLANES

Monsieur Archdéacon a expérimenté le 26 mars, un nouveau système de lancement d'appareils

planeurs : il a élevé son aéroplane du type Wright, en le faisant tirer, à la façon d'un cerf-volant, par une automobile de 60 chevaux. Ce



Le match de Football-Rugby, France contre Irlande (le dimanche 5 mars 1905)

moyen paraît être pratique; malheureusement, une avarie à un des organes a amené la chute et le bris de l'appareil.

LES GRANDS MATCHS DE FOOT-BALL

Une équipe irlandaise de football rugby s'est rencontrée à Paris avec une équipe mixte française qu'elle a battue après une lutte acharnée (par 13 points à 8). Elle s'est rencontrée le mardi gras à Bordeaux avec le Stade Borde-

lais, champion de France; ce match a failli ne donner aucun résultat; l'Irlande l'a emporté par 5 points à 3.

Le même jour, une équipe anglaise d'association battait une équipe française mixte au terrain du Parc des Princes.

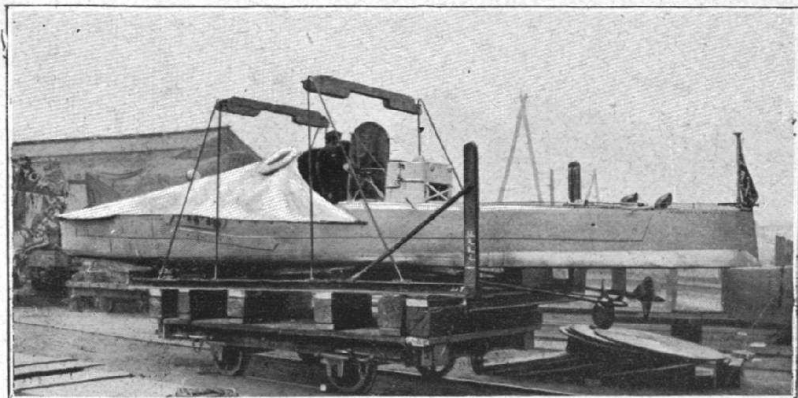
LE CONCOURS HIPPIQUE

Malgré les progrès de l'automobilisme, le concours hippique obtient un regain d'éclat; des tentatives intéressantes sont faites pour remettre en faveur le tourisme hippique; le Touring-Club a organisé une exposition de voitures, harnachements et accessoires divers pou-

vant être employés à ce sujet.

On a très peu vu, cette année, le cheval de classe moyenne et le grand carrossier; nombreux sont, au contraire, parmi les chevaux primés, les chevaux de luxe, ayant du sang, dont certains ont figuré jadis sur les hippodromes.

Parmi les concurrents les mieux classés, citons : *Cap de Joux*, ancien lauréat d'Auteuil, *Blue Girl*, à M. Leclerc; *Trappiste*, à MM. Maillard et Denian, *Batailleur*, à M. Auguste Roy; *Alphonsine*, à M. Keller, etc.



Le bateau anglais Napier embarque pour Monaco.

Je sais tout



(Cl. Reutlinger)

M^{lle} LINA CAVALIERI

*La célèbre cantatrice que l'on entendra le mois prochain, pour la " saison " d'opéra italien
au théâtre Sarah Bernhardt.*



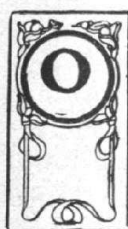
LE PLUS GRAND GÉANT ET LA PLUS PETITE NAINES : MACHNOW ET CHIQUITA

Depuis que le monde est monde, il n'y eut jamais, peut-être, une antithèse vivante aussi considérable que celle que nous voyons entre ces deux créatures du même âge, si bizarrement disparates.

LA VIE D'UN GÉANT

Par Franc-Nohain

Quelle peut être l'existence étrange d'un de ces êtres affligés d'une taille démesurée, semblant venir de quelque pays fantastique? Nous en aurons une idée si nous jetons un coup d'oeil sur la journée du géant russe Machnow qui en ce moment fait les délices de Paris après avoir fait celles de Londres. 🐞 🐞 🐞 🐞 🐞 🐞



On sait que le rêve ordinaire des enfants est de devenir « grand comme papa »; si Machnow a des enfants, ils auront beaucoup à faire pour réaliser leur rêve.

Machnow est ce jeune Russe de vingt-trois ans, dont l'extraordinaire stature émeut en ce moment la population de Londres : 2^m 82 ou, pour préciser, car lorsqu'on est géant, il ne faut pas perdre un pouce, même un demi-pouce de sa taille, 2^m 8212, voilà qui assurément dépasse de fort loin Monsieur Thiers.

Au juste, avec ses 2^m 8212, Machnow est l'homme le plus grand qui ait jamais existé,

et il n'est personne au monde à qui il ne pourrait, suivant l'expression populaire, « manger des petits pâtés sur la tête » : vous pensez bien que, d'ailleurs, il ne se contente pas de manger des petits pâtés.

S'apercevoir que l'on a pour fils un géant doit être un sentiment bien curieux pour un père et une mère de famille. C'est qu'en effet on ne s'en aperçoit nécessairement qu'à la longue : on ne *naît* pas géant, on le devient.

Tout au plus, au berceau, le bébé fut-il de ceux que soupèsent avec admiration les matrones, en proclamant d'un air entendu :

— Je n'en ai jamais vu d'aussi beau!...

(1) Chaque numéro de *Je sais tout* est divisé en neuf grandes rubriques qui embrassent l'ensemble des connaissances humaines et les événements universels.



L'ŒUF ET LE GÉANT

Il faut reconnaître que Machnow semble considérer son œuf sans grand enthousiasme; il est vrai qu'il en mange trente et un chaque jour.

Mais apparemment, dût-on lui répéter comme aux autres que, « s'il n'était pas sage, il resterait petit!... » — Appréhension vaine!

Puis, après avoir constaté pendant un temps qu'il était vraiment « grand pour son âge », arrive enfin le moment décisif où, sans contestation possible, l'enfant passe résolument dans la catégorie des géants.

Mais alors, tant qu'à être un géant, il faut être le plus grand géant : avec quelle fièvre les parents s'informeront, consulteront les almanachs, et, aux compliments émerveillés des voisins, répondront le front soucieux :

— Mais non, mais non, ne nous emballons pas, ne nous félicitons pas trop vite! Le « petit » n'a encore que 2^m56, un mètre de plus que la taille réglementaire pour être

soldat : qu'est-ce que 2^m56? Il y a beaucoup mieux à Hambourg!...

On comprendra les angoisses paternelles, si l'on songe au terrible embarras qu'occasionnerait dans une famille modeste un fils qui n'est bon à rien qu'à être géant, et qui, cependant, n'arriverait pas à être un géant suffisamment considérable, pour qu'un impresario s'intéressât à son avenir, et pour que l'on pût compter qu'il ferait carrière dans les cirques et les music-hall.

C'est qu'une taille de géant complique singulièrement les conditions matérielles de l'existence : quand on mesure 2^m82 comme Machnow et que l'on pèse la bagatelle de 163 kilogrammes, il est bien difficile de prendre l'omnibus et d'habiter une mansarde sous les

toits, voire même un coquet entresol : nos appartements parisiens, et d'une façon générale, tous les rouages de la vie moderne, sont mal compris pour la commodité des géants.

Et quel espoir de s'habiller richement avec les laissés pour compte des grands tailleurs ou de participer aux occasions exceptionnelles des magasins de confection?

La vérité est que l'état de géant exige de suffisantes ressources pour que l'on se puisse procurer une installation spéciale, depuis les draps du lit, — et le lit lui-même, jusqu'aux moindres détails de la toilette : et, pour ne citer qu'un seul trait, je crois que Machnow, dont la main mesure, du poignet à l'extrémité



du médium, exactement, 0^m41, Machnow devra évidemment renoncer à trouver jamais, pour cette pointure, des gants à un franc quatre-vingt-quinze...

Mais, par contre, il est également peu vraisemblable qu'une personne doive jamais, dans l'antichambre, prendre le chapeau du géant pour le sien, par inadvertance...

Un géant qui réussit, comme Machnow, à être le plus grand de tous les géants du monde, se trouve, par bonheur, dans une situation qui lui permet de ne pas regarder à la dépense : lorsqu'on a été, ne fût-ce qu'une saison, l'attraction la plus sensationnelle de l'Hippodrome de Londres, on peut envoyer de l'argent à sa famille.

On en jugera par ce fait que, récemment,



L'INCONVÉNIENT DES GRANDEURS

Machnow ne pourrait pas dactylographier, car chacun de ses doigts couvrirait plusieurs touches.



pour un simple voyage en automobile de Londres à Brighton, Machnow avait été assuré contre tout accident pour une somme de 275.000 francs.

Il n'y a donc pas à craindre qu'on le laisse dépérir.

Machnow fait quatre repas par jour : le matin à neuf heures, comme petit déjeuner, il prend deux litres de thé au lait, seize œufs durs, et huit boules de pain avec du beurre.

Il lunche à midi, avec deux livres et demie de viande, cinq livres de pommes de terre et un litre de bière.

Le repas de cinq heures se compose d'une soupière de potage, accompagnée de quatre à cinq livres de viande et légumes, de trois livres de pain et d'environ deux litres de bière.

Enfin à neuf heures du soir, quinze œufs durs avec du pain, du beurre, et un litre de thé.

Soit au total, chaque jour, trois litres de thé et de lait, trois litres de bière, six kilogrammes de viande et de légumes, quatre à cinq livres de pain, trente et un œufs durs, sans compter le potage, le beurre — et le courant...

UN GRAND JOUEUR

Pour occuper ses loisirs de géant, Machnow fait volontiers une "petite partie". Le poker est son jeu de prédilection.

On voit que si l'amour fait jamais perdre à Machnow le boire et le manger, il perdra vraiment quelque chose, et l'amour pourra être fier !...

LE GÉANT EST MARIÉ A UNE FEMME DE TAILLE ORDINAIRE.

La chose d'ailleurs n'est pas impossible : Machnow est marié ; c'est, en effet, ce qu'un géant a de mieux à faire, car il serait bien difficile à un homme qui mesure 2^m 82 d'entretenir quelque liaison cachée, d'avoir des intrigues secrètes, et de se glisser, sans qu'on le remarquât, à de galants rendez-vous.

La femme du géant est de taille ordinaire : ce n'est pas cette « M^{me} Chiquita » que l'impresario ingénieux exhibe, à l'Hippodrome, aux côtés de Machnow.

Voir en même temps une naine double assurément l'intérêt et le plaisir que le spectateur



peut prendre à voir un géant.

Cet intérêt et ce plaisir résident en effet, pour ainsi dire, uniquement dans les rapports que l'on établit entre les proportions du géant et celles d'un autre être, ou de soi-même.

On s'approche, on met la main dans la sienne, le pied à côté du sien ; on constate qu'un monsieur que l'on connaît et qui a la réputation d'être follement grand, ne lui arriverait pas à l'épaule ; on s'informe de ce qu'il mange, et l'on se plaît à imaginer qu'une famille entière se nourrirait pendant deux jours du strict menu de son petit déjeuner.

On avance les lèvres, avec étonnement, on laisse échapper quelque exclamation admirative : — Sapristi!... — et, en somme, c'est à peu près tout...

Il est donc naturel que la présence d'une naine ajoute un élément appréciable de curiosité, et ce n'est pas un mince attrait de penser que M^{me} Chiquita, que voici, tiendrait tout entière dans la botte de Machnow, que voilà, ou disparaîtrait sous son bonnet à poil...

J'avoue cependant qu'à mon sens, le géant vraiment admirable et complet est celui qui serait le plus grand géant du monde, et qui, en même temps, pourrait chanter le rôle de

L'ARRIVÉE DE MACHNOW A LONDRES

Quel souverain, descendant du train royal, donnera, sur la foule une telle impression de supériorité? C'est Gulliver à Lilliput. Que l'homme est petit auprès de Machnow!

Samson, dans l'opéra de Saint-Saëns, ou pour le moins jouer quelque pantomime sur

« Goliath et David » avec Little-Tich.....

Le malheur est que les géants de la réalité n'ont en général rien de ces qualités exceptionnelles et brillantes dont se parent dans nos mémoires étonnées les personnages légendaires qui ont laissé la réputation d'avoir été des géants.

A la lettre, ils ne sont des géants que par la taille, et même il semble bien qu'ils n'en soient pas plus fiers!

Il y a bien peu d'occasions, somme toute, où l'on soit avancé à regretter de n'être pas aussi grand que Machnow, et j'imagine que, par contre, les circonstances ne manquent pas où Machnow donnerait beaucoup pour avoir quelques pieds en moins: songez qu'à devenir cul-de-jatte Machnow serait encore d'une bonne taille moyenne!

Au juste, être géant, à quoi cela vous avance-t-il?

L'emploi de géant est bien peu de chose, d'une utilisation forcément limitée, et, pardessus tout, si monotone!

Avez-vous réfléchi parfois à ce que vous feriez, si vous étiez géant?

Sans doute les tout premiers jours, on userait avec agrément dans ce nouvel état, de quelques facultés surprenantes et nouvelles:

assurément il est plaisant de pouvoir allumer son cigare à la flamme d'un réverbère, décrocher en passant les enseignes par manière de badinage, et tandis que les gens sont bien tranquilles, dans leur chambre, au premier étage, les dresser brusquement, en un sursaut d'effroi, simplement en frappant, d'un doigt négligent, au carreau de la fenêtre!...

Oui, tout cela, je le répète, n'est pas sans agrément, les tout premiers jours...

Mais ce que l'on doit se blaser vite!...

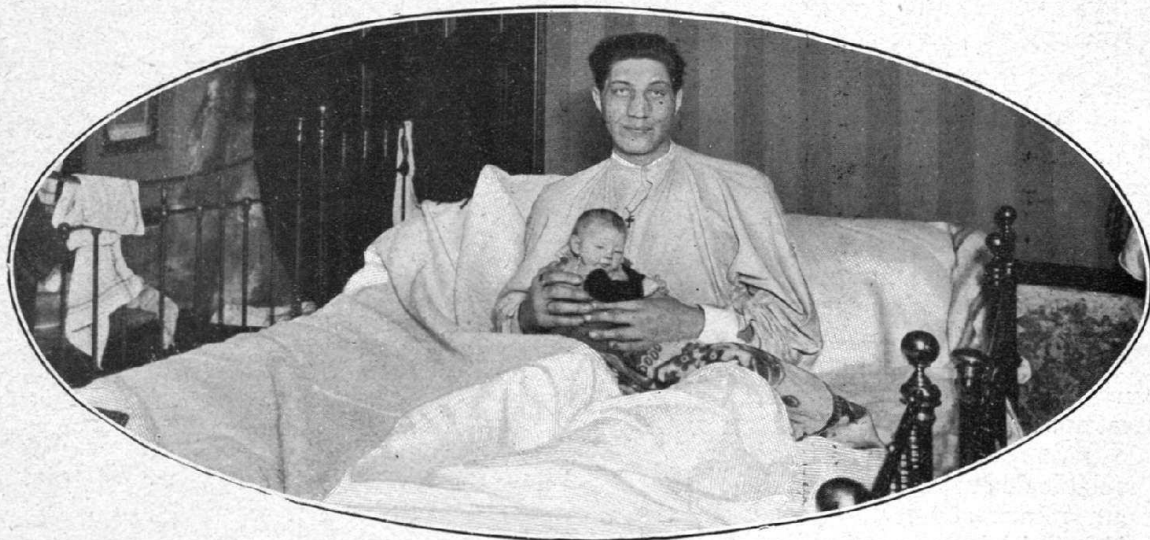
Et quelle mélancolie, quelle obsession, quelle souffrance, de se dire que jamais on ne pourra sortir dans la rue, se promener cinq minutes, sans être remarqué, reconnu, montré du doigt!...

Pour les personnes constamment assoiffées de publicité, qui veulent à tout prix être célèbres, et ne rêvent que popularité, ce serait, pensai-je, une grande leçon que de pouvoir endosser, ne fût-ce que quelques heures, la personnalité d'un géant!...

Pouvoir déposer parfois sa taille de géant, comme on quitte un uniforme!... Goûter les joies de l'incognito!...

Mais c'est bien la chose terrible que, lorsqu'on est un géant, on l'est pour la vie.

FRANC-NOHAIN.



LES EXTRÊMES SE COUCHENT!

Il faut deux lits pour le seul Machnow; mais en échange, Machnow peut commodément faire coucher son compagnon, un nain de 28 pouces, dans son chapeau ou dans sa pantoufle.

Je sais tout



SALON 1905

DANSEUSE, par AUBURTIN





LE SANDWICH-BOY

Une compagnie s'est formée à Londres récemment dans le but d'éviter aux hommes d'affaires de la Cité, banquiers, négociants et boursiers, la perte de temps que leur occasionnait le lunch quotidien, si rapidement qu'il fût englouti au *bar-room* voisin. La Sandwich C^o emploie de nombreux jeunes gens qui, vêtus d'un uniforme de coupe militaire, se rendent dans les bureaux de leurs clients, à heure fixe, en leur apportant des sandwiches « variés » proprement enveloppés dans du papier blanc.

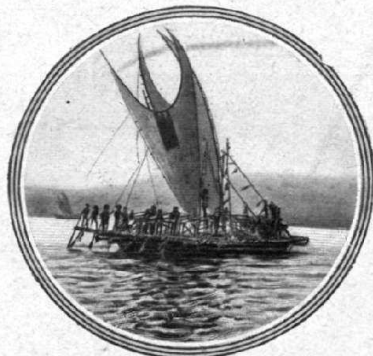
La compagnie ne sert que ses abonnés. Inutile d'appeler au passage le jeune distributeur si votre nom ne figure pas sur les listes de la Sandwich C^o. Il vous déclarera poliment que tout le contenu de son panier est vendu d'avance.



Les sandwich-boys sont chargés par une compagnie de fondation récente de sustenter les financiers et hommes d'affaires pressés.

VOILES EN FORME D'AILES

Les indigènes de la Nouvelle-Guinée passent à juste titre pour constituer la race la plus sauvage du monde. Il n'y a pas de mois qu'ils ne massacrent naufragés ou missionnaires pour les dévorer. Malgré cela, il faut convenir qu'ils ont un certain sentiment de la grâce. Ils ont pu ainsi donner à la voilure de leurs bateaux la forme jolie et pittoresque que l'on peut voir sur la photographie que nous reproduisons.



Ingénieuse et gracieuse voilure en forme d'ailes, usitée par les indigènes de la Nouvelle-Guinée.

RESTAURANT SUR ROUES

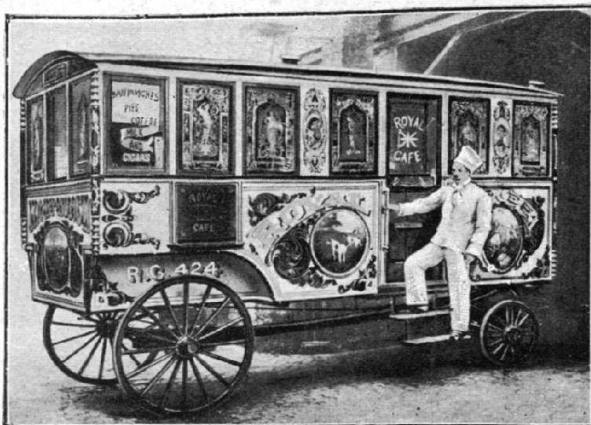
Il y a longtemps que les Américains ont adopté le système des voitures-café et voitures-restaurants. Dans les quartiers les plus passagers de New-York, principalement le soir dans le voisinage des théâtres, le passant affamé cherche des yeux le véhicule aux parois illuminées où il est sûr de trouver à toute heure du jour ou de la nuit une soupe appétissante et des plats variés.

Les Londonniens viennent d'adopter cette curieuse coutume. Plusieurs voitures-restaurants circulent désormais le long du Strand ou dans Piccadilly. Et, la mode s'en mêlant, les restaurants ambulants ne désemplissent plus.

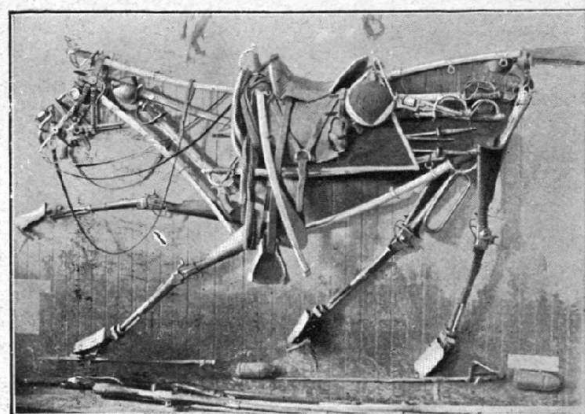
CHEVAL DE FER ET D'ACIER

Les soldats du 5^e régiment de cavalerie stationné à Philadelphie se sont amusés à construire dans la salle d'honneur de leur caserne, avec des sabres, des carabines, des revolvers et des harnais, un cheval de bataille qu'ils appellent familièrement leur « mascot », c'est-à-dire leur porte-bonheur.

Il faut reconnaître que l'entreprise présentait quelque difficulté et que les bons soldats de l'oncle Sam s'en sont bien tirés. Leur coursier présente une grande apparence de vie, et le mouvement ferait honneur à un véritable statuaire. Cain et Barze eussent peut-être été fiers de cette œuvre unique.



Restaurant roulant d'invention américaine.



Le cheval « mascot » fait avec des fusils et des armes diverses par des soldats de Philadelphie.

(1) L'ensemble des « memento » publiés dans chacune de nos rubriques constitue, en même temps qu'un aperçu vivant et complet des événements du mois précédent, une sorte d'encyclopédie permanente qui sera le plus bel ornement de la bibliothèque. On aura, par la suite, mille occasions de s'y reporter. — Ce n'est pas un journal et c'est mieux qu'un livre.



Pari bizarre fait par un manchot qui a conduit une paire de chevaux avec les pieds, dans les quartiers les plus populeux de Londres.

UN MANCHOT COCHER

Les badauds de Londres ont assisté la semaine passée à un spectacle peu banal. Un citoyen américain, privé de ses deux bras, avait parié avec plusieurs amis qu'il conduirait une voiture à deux chevaux à travers les rues les plus passagères de la capitale. Ajoutons qu'il a gagné le pari.

Une foule considérable assistait au départ. L'Américain guidait les deux chevaux en tenant les rênes avec ses pieds, comme le montre notre instantané. Et de nombreux reporters, entassés dans des cabs, formaient l'escorte.

UN PROTESTATAIRE ORIGINAL

Un ancien officier de l'armée britannique, contraint par le War-Office de démissionner, a donné à sa protestation une forme bien anglaise. Depuis quelques temps, il se promène dans les plus beaux quartiers de Londres, et surtout aux alentours des Ministères et de Buckingham Palace, la demeure d'Edouard VII, en traînant par la bride un poney attelé à une charrette qui porte, bien en vue, une pancarte où M. A. Kingston confie au public ses griefs et doléances.

vous aux gémissements le ministère responsable et réclame justice.

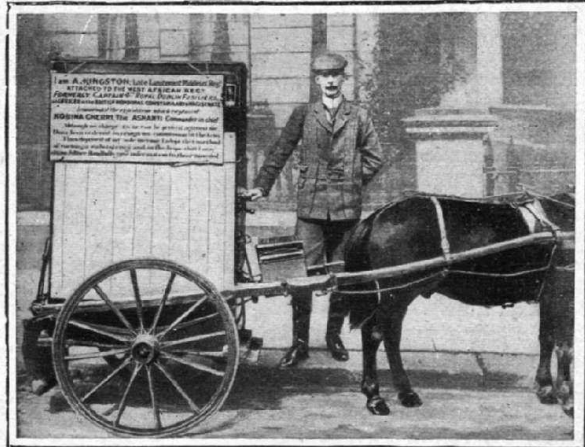
Ajoutons que jusqu'à présent les autorités sont restées sourdes.

Le seul succès obtenu par A. Kingston, a été un succès de public.

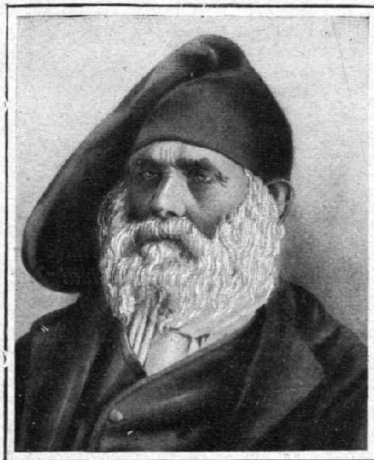
Après avoir énuméré ses titres militaires et civils (ancien magistrat au Honduras Britannique, ancien lieutenant à tel régiment, ancien capitaine à tel autre), ce protestataire ambulante

LE DOYEN DES BANDITS D'EUROPE

Le vieux Giovanni Tolu, qui vient de mourir de sa belle mort dans un petit village de Sardaigne, se vantait, non sans raison, d'être le doyen des brigands de l'Europe. Il avait vécu pendant près de quarante ans dans le maquis en échappant toujours aux pour-



Un ancien officier du Honduras britannique, tombé en disgrâce, proteste par une affiche trainée par un poney.



Le doyen des brigands, Giovanni Tolu, qui vient de mourir et a commis son premier meurtre en 1850.

suites des carabinieri sardes.

Son premier meurtre remontait au 27 décembre 1850 : il tua un prêtre qui lui reprochait une faute légère. Avant que l'année s'achevât, le farouche Tolu avait gravé deux autres encoches sur la crosse de son escopette : son plomb avait frappé à mort deux gendarmes qui s'apprêtaient à l'arrêter.

Longtemps plus tard, le vieux bandit confia à un journaliste italien le soin de rédiger sa biographie. Finalement, il profitait d'une amnistie et rentrait dans son village natal, où il devait mourir en patriarche, entouré de ses nombreux petits-enfants.

LA CHASSE AUX CANARDS EN RADEAU

Un sportman de Baltimore a imaginé un ingénieux procédé pour la chasse aux canards. Son bateau est idéalement plat.

Le radeau supporte en son centre une boîte carrée, assez spacieuse pour que le chasseur y prenne place. Il n'a plus qu'à s'entourer de canards... en fer-blanc pour que les canards en chair et en plumes viennent rejoindre leurs pseudo-camarades et se placer à bonne portée de la cruelle canardière.



Nouveau procédé pour la chasse au canard sauvage. Le chasseur peut se cacher dans une caisse disposée sous le radeau.



UN PROBLÈME PASSIONNANT

...Je suppose, dit le chroniqueur, que, pendant cet état de double conscience, l'homme dédoublé dont nous parlons, commette un crime, assassine ou vole quelqu'un, est-il responsable? (Page 372, col. 2.)

MOI ET L'AUTRE

Roman Inédit

Par JULES CLARETIE, de l'Académie Française (Suite) (1)

Malgré une maladie singulière dont il est affligé, consistant en un dédoublement de sa personnalité, le peintre André Fortis a épousé une charmante jeune fille, M^{lle} de Jandrieu ; le soir de son mariage sa " crise " le prend, il redevient l'Autre, et se trouvant en présence de sa femme, il ne la reconnaît pas. La jeune mariée passe une nuit de désespoir et d'effroi ; ce n'est qu'au matin, que Fortis redevient Lui, tendrement, s'empresse auprès de sa femme qui ne fait aucune allusion à la scène de la veille.



LORS, mon cher docteur, vous croyez fermement que l'homme peut avoir une double conscience?

C'était, au dessert, dans un grand diner que donnait M^{me} de Vernière un peu en l'honneur de M. et M^{me} Fortis, mariés depuis un an et parfaitement heureux.

André Fortis avait voyagé, exposé au dernier Salon des paysages d'une poésie infinie et il rapportait de délicieuses toiles d'Italie où

pendant de longs mois il avait voyagé avec Cécile, tantôt à Venise, tantôt à Palerme, dans les petites villes pittoresques de l'Ombrie ou les coins exquis du golfe de Naples — une Italie vue à travers un tempérament nouveau, non plus l'Italie théâtrale des romantiques, une Italie intime et rare, d'une modernité qui semblait une fleur nouvelle épanouie dans les marbres du passé.

Il y avait tout juste un an que Cécile était la femme du peintre et pas une allusion

(1) Voir les nos 1 et II.

n'avait été faite entre elle et lui à cette étrange crise de leur première nuit sous le même toit; pas un mot n'avait pu faire croire à Cécile qu'André eût la sensation de ce qui s'était passé ou qui pût faire soupçonner à André que Cécile avait perçu quelque chose d'anormal. Peut-être par une sorte de consentement tacite faisaient-ils, l'un et l'autre, un silence sur ce qu'il y avait — ou plutôt sur ce qu'il y avait eu de mystérieux dans leur existence — peut-être aussi la jeune femme avait-elle parfaitement oublié ces heures d'épouvante. L'année qui venait de passer — si vite — avec ce séjour en Italie, ce retour à Trouville où André achevait la toile promise, paysage de *high life* aussi profond, d'une poésie aussi intense sous son pinceau qu'une vue de Sicile ou un coin de Sorrente, cette première année de mariage avait eu la rapidité heureuse d'un éclair de soirée d'été. Le général de Jandrieu, fier de son gendre, répétait souvent à sa femme qu'ils avaient eu la main heureuse, et, charmante, M^{me} de Jandrieu s'efforçait de paraître « le moins belle-mère possible » dans le jeune ménage. Elle ne songeait qu'à la joie de devenir aïeule et de s'entendre appeler de quelque petit nom délicieux par le balbutiement d'une bouche rose.

— Ils ont bien le temps! répondait le général.

— Mais nous, mon ami? disait-elle.

Et, au dîner que donnait M^{me} de Vernières, la marraine de Cécile, André Fortis retrouvait le docteur Chardin qu'il était allé précisément consulter l'an passé, presque à pareille date, et l'interrogation d'un convive, — un journaliste toujours prêt à se renseigner sur toutes choses — mettait précisément la conversation sur le sujet qui avait été une dramatique angoisse. A travers la table André écoutait ce que disait le docteur Chardin, à la droite de qui, précisément, Cécile était placée.

UNE INTERVIEW PASSIONNANTE ET SCIENTIFIQUE : LE DÉDOUBLEMENT DE LA PERSONNALITÉ.

Et le journaliste répétait sa question, comme il eût interrogé le savant dans une *interview* :

— L'homme peut avoir une double conscience?

— Parfaitement. Il y a même plusieurs consciences, selon les états et les fonctions. La conscience d'un agent de change n'est pas celle d'un pasteur protestant par exemple. J'ai fait du tapage autrefois au cours de M. Désiré Nisard, et je me suis même fait mettre au poste pour avoir hué le professeur qui nous

déclarait qu'il y avait deux morales. Peut-être s'était-il tout simplement mal expliqué : il y a souvent autant de morales que de situations.

— Oh! docteur! dit M^{me} de Vernière.

— Entendez-moi bien, Madame, il n'y a qu'une morale, en réalité, une morale unique, certaine, mais il est différentes façons de l'interpréter. Et sans faire de casuistique...

— Mais, docteur, interrompit le journaliste, ce n'est pas la conscience même que je veux dire, c'est l'état double dont je veux parler... Je m'en préoccupe... Je veux publier une série d'articles sur la Salpêtrière...

— Et vous me demandez de la copie?... Comme cela, au dessert en manière de fromage?... dit M. Chardin, qui se mit à rire. Eh bien, oui, la personnalité d'un être humain peut se dédoubler et par conséquent avoir deux consciences... On connaît des cas d'amnésie périodique, c'est-à-dire de perte périodique de la mémoire et pendant ces amnésies il est évident que la conscience est autre...

— Voilà la question que je voulais vous poser, docteur. Un homme a, comme vous le dites, sa personnalité dédoublée... Bien... Sa vie est donc double comme sa conscience...

— Oui, c'est même là un phénomène scientifique devenu classique...

— Je sais... On peut comparer l'état d'amnésie dont vous parlez à l'état dans lequel, par exemple, se trouve un somnambule qui va, vient, lit, travaille, sans qu'il se souvienne de rien au réveil...

— A peu près, dit M. Chardin... Quoiqu'il y ait des différences...

— Je sais...

— Les journalistes savent tout, fit le médecin.

— Comment s'appelle ce monsieur? demanda Cécile à son voisin de droite.

— Frédéric Clément, du *Boulevard*.

— Mais, — voilà la question que je voudrais me permettre de vous poser, mon cher maître, — dit le chroniqueur, je suppose que, pendant cet état d'amnésie, de double conscience ou d'inconscience, comme vous voudrez, l'homme dédoublé dont nous parlons commette un crime, oui, assassine ou vole quelqu'un, est-il responsable? Un somnambule a-t-il la responsabilité de ses actes de somnambule?

Cécile éprouvait depuis un moment une sorte de gêne qui ressemblait à l'angoisse éprouvée l'an dernier et pendant que les propos s'échangeaient, elle regardait André, assis en face d'elle, pour étudier sur sa physionomie l'impression qu'il pouvait ressentir d'une telle conversation. A travers les fleurs de la corbeille, camélias et chrysanthèmes, le

visage d'André lui apparaissait absolument impassible, seulement pâli par la lumière électrique éclairant la moitié de son front et, dans sa barbe très noire, ses joues maigres. Peut-être y avait-il quelque vague inquiétude dans l'attention de son regard, très expressif et comme tendu vers le docteur Chardin — bien que la bouche fût souriante.

DEUX ÊTRES DANS UN ÊTRE, DEUX VIES
DANS UNE VIE.

La question de Frédéric Clément avait du reste rendu la table entière attentive. Le docteur Chardin devenait le centre de tous les regards et Cécile attendait la réponse du médecin comme si le point d'interrogation du chroniqueur eût exprimé sa propre préoccupation.

— On a déjà posé la question, fit le docteur. On a même, je crois, écrit là-dessus des mélodrames. Il me souvient d'en avoir vu un, il y a très longtemps, en province, où il était question d'un magistrat qui, à l'état de somnambulisme commettait un crime et avait tout justement à présider la Cour d'assises qui jugeait le prétendu meurtrier...

— Un innocent?

— Un innocent naturellement.

— Et comment finissait le drame, docteur, demanda M^{me} de Vernière.

— Par un dénouement heureux, chère Madame. En plein tribunal le magistrat, assassin sans le savoir, était pris subitement d'un de ses accès de somnambulisme, et, là, sous les regards du jury stupéfait et de ses collègues épouvantés, il refaisait, avec une précision tragique, les gestes mêmes du meurtre — prenant son couteau à papier comme il avait manié le poignard dans un acte précédent, — et il racontait lui-même pourquoi il avait tué, pourquoi il s'était vengé. Alors, acquittement de l'accusé, embrassade de la famille, applaudissements du public. Je vous passe le baisser du rideau.

— Et le magistrat? dit Cécile.

— Ma foi, je ne sais pas ce que l'auteur en faisait. Je ne me souviens pas du dénouement, je ne me rappelle que le cas, tout médical, porté sur la scène.

— Bien, mon cher maître, mais, — précisa Frédéric Clément — dans votre pensée de spectateur, dans votre appréciation d'homme de science, le magistrat qui jouait du couteau était-il coupable?

Il semblait à Cécile qu'une expression d'angoisse s'allumait comme une lueur mal éteinte dans les yeux devenus fixes d'André.

— Non, non, à mon avis, il n'était pas coupable. L'homme qui avait tué était, en quel-

que sorte, très différent de l'homme qui jugeait. Ces amnésies, ces pertes de la mémoire, ces dédoublements de la personnalité, sont des névroses absolues. Le somnambulisme fait d'un être particulier, un être tout nouveau pendant une certaine période de temps. L'ivresse de même. Un ivrogne est un fou passager. Le plus brave des hommes devenant ivre peut se métamorphoser en brute complète, bestiale, féroce. Le peuple ne s'y trompe pas, qui fait de la science sans le savoir lorsqu'il dit par exemple d'un lâche : « Il a les foies blancs! » et de tel ou tel ivrogne : « Il a le vin mauvais. » L'homme qui rêve comme l'homme qui boit a deux existences très distinctes : sa vie réelle et sa vie factice, et l'une est indépendante de l'autre. Par conséquent, il n'est pas responsable de la dualité de conscience que lui impose cette étrange névrose, le dédoublement de la personnalité.

— Deux êtres dans un être, deux vies humaines différentes dans une même existence d'homme? Mais c'est une histoire d'Edgar Poë que vous nous contez là!

— Pas du tout. Il ne s'agit point des *Histoires extraordinaires* du conteur américain. Je vous parle de faits classés, catalogués, scientifiquement connus... Tenez, l'autre jour, on a ramassé sur un banc du boulevard des Batignolles un soldat en uniforme, le pantalon couvert de boue et qui s'était endormi là... On le prenait pour un alcoolique... Quand, réveillé, on l'a interrogé, il ne savait comment s'expliquer sa présence à Paris... Il était en garnison à Limoges, et de Limoges il était venu là, sans savoir pourquoi, sans savoir comment, ayant quitté la caserne sous une impulsion inexplicable et marchant, marchant, marchant devant lui comme dans un rêve... On l'a traduit comme déserteur devant un Conseil de guerre. Déserteur! Le pauvre garçon n'était absolument pas coupable. Ce n'était pas lui qui avait abandonné le régiment, erré de Limoges à Paris, c'était un autre.

— Que de romans on ferait avec la science! dit M^{me} de Vernière.

— Et de l'histoire aussi, madame, si je vous disais que le Juif Errant... vous savez bien, le fameux Juif Errant de la complainte et de la légende? C'était sans doute tout simplement un somnambule!

— Le vieux Laquedem?

— Parfaitement. On a remarqué que cette névrose particulière dont souffrait le petit soldat et qui s'appelle la folie ambulatoire, le besoin de s'échapper, de marcher, d'aller en avant, on ne sait où, atteint assez fréquemment les juifs. Or, dans nos villages de France

on a vu souvent arriver, à des époques différentes, quelques juifs de Pologne et de Roumanie, avec leurs longues barbes et leurs houppelandes fourrées, le bâton de voyage à la main, et ces juifs apparaissant là, allant droit devant eux, comme le fantassin allait de Limoges à Paris, ces juifs poussés ainsi par la folie ambulatoire apparaissant à des dates diverses ont, pour les imaginations de nos paysans — et même des bourgeois de Bruxelles en Brabant — incarné le juif poursuivi par la malédiction du Calvaire. Frappés de névrose, espèces de somnambules du voyage, ils sont devenus pour le peuple le Juif Errant légendaire :

Et ces errants qui se montrent ainsi, à des dates diverses, leurs haillons et leurs faces décharnées, ce sont des espèces de somnambules, des êtres qui ont fui leur foyer sans savoir pourquoi, y retournent peut-être pour y mourir, sans se rendre compte qu'ils l'ont déserté... Le docteur Tissie a rencontré un de ces errants qui faisait plus de soixante-dix kilomètres par jour en cet état de songe. Il partait après avoir pris dans sa caisse des billets de banque dont il ignorait même la valeur dans sa condition seconde, et il allait devant lui en vagabond. Il a vu ainsi l'Allemagne, la Turquie, la Hongrie, la Russie, l'Afrique... En Russie, il a failli être pendu comme nihiliste, en état de rêve... La potence eût vu mourir un innocent, un inconscient... Et ces errants s'en vont promenant ainsi leur songes ambulatoires... Ce sont des êtres qui mènent une double vie et ce n'est pas d'Edgar Poë, encore une fois, qu'ils relèvent, c'est de Charcot!

— Et, demanda le journaliste, vous en avez rencontré de ces sortes de somnambules qui vivent de cette double vie? Dites-nous cela, docteur.

UN SAVANT DE GÉNIE : LE TROISIÈME ŒIL.

A travers cette table fleurie, dans l'atmosphère échauffée de la salle à manger, il sembla une fois encore à Cécile que les regards d'André prenaient tout à coup une expression inquiétante, quelque chose de farouche. Elle ne le perdait pas des yeux. Le visage avait blêmi, un léger tremblement agitait la lèvre inférieure et un geste singulier, lent, mécanique presque de la main droite, semblait chercher indistinctement sur la nappe blanche, un couteau.

André attendait, guettait, la gorge serrée, la réponse du médecin :

— J'en aurais rencontré, dit froidement le docteur Chardin, que je ne vous le dirais pas,

mais si vous tenez à écrire sur ce sujet, cher monsieur, ce n'est pas à moi, c'est au docteur Klipper qu'il faut vous adresser.

— Le docteur Klipper?

— Oui, un Alsacien. Et un homme de génie.

— Le docteur Klipper, répéta le journaliste. C'est étonnant. Je ne le connais pas.

— Et personne ici sans doute ne le connaît, dit M. Chardin en cherchant du regard quelqu'un qui, parmi les convives, le contredit, en venant parler du docteur Klipper. C'est un homme extraordinaire et qui, dans son laboratoire, rappelle absolument ces alchimistes que peignait Rembrandt, qu'il évoquait dans ses gravures. Il vit dans un coin, à la recherche du mystère comme le Balthazar Claes de Balzac était à la recherche de l'inconnu et il prétend avoir trouvé ou être à la veille de trouver un instrument, un rayon X, ou Y, ou Z qui permettrait de lire à travers le crâne dans le cerveau humain comme dans un livre ouvert.

— C'est un fou, dit M^{me} de Vernière.

— Pas du tout. Je vous l'ai déjà dit : C'est un homme de génie! Mais on a déjà essayé de prouver que le génie est une névrose.

— Oh! mais il faudra que j'aie interviewé le docteur Klipper, fit le rédacteur du *Boulevard*.

M. Chardin hochait la tête :

— Vous n'arriverez pas à le faire parler. Je ne sais même pas si vous parviendrez à le voir.

— Ah! par exemple! Mais si j'ai besoin de lui, si je suis souffrant, si je me *porte* malade, comme on dirait au régiment?

— Le docteur Jean Klipper ne fait pas de clientèle.

— Et qu'est-ce qu'il fait?

— Je vous l'ai déjà dit : il cherche.

Le médecin regarda les convives qui l'écoutaient, intéressés par le mystère.

— Et si j'essayais de préciser ce qu'il cherche, c'est alors que vous crieriez à l'in vraisemblance et que vous croiriez à un conte d'Edgar Poë, de Wells ou de Stevenson.

— Voyons, docteur!

— Docteur, vous nous mettez l'eau à la bouche!

— Que cherche-t-il, votre Jean Klipper?

André, plus que personne, attendait de M. Chardin l'explication que sollicitaient ces jolies femmes attablées, ces voisins de table qui devenaient silencieux comme si le maître eût été en chaire ou eût commencé une conférence.

— Ma foi, c'est assez difficile à vous expliquer sans devenir un peu pédant. Je vous demande pardon, mesdames, mais je vais



APRÈS LA NUIT MYSTÉRIEUSE

— Comme tu reviens tard, dit-elle...
Il s'assit, l'air las, regarda sa montre.

— Tiens, c'est vrai! Le temps passe. Je ne croyais pas qu'il fût minuit. (Page 380, col. 2.)

vous paraître apparemment incompréhensible.

— Vous nous insultez, docteur, dit en riant M^{me} de Vernière. Je proteste au nom de ces dames.

— Eh bien, fit M. Chardin, cet étonnant, extraordinaire et, je vous le répète, génial Jean Klipper — vous voyez que les médecins se rendent parfois justice et ne se dévorent pas toujours entre eux comme les loups, les artistes et — excusez-moi, monsieur, les journalistes — le docteur Klipper cherche notre troisième œil!

— Vous dites?

— Je dis notre troisième œil!

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda au nom de tous la maîtresse de la maison.

— Tout simplement que nous avons, — comme tous les vertébrés — que nous avons la, tenez, sous le front, une glande nommée par les zoologistes la glande pinéale ou encore la pomme de pin, le corps pinéal, la toupie, et que cette glande, en dépit de son nom, n'est ni une glande en réalité, ni un ganglion nerveux, ni un ganglion lymphatique, mais un organe dégénéré — que cette pseudo-glande donc peut être considérée comme un troisième œil, un œil que nous avons en nous à l'état latent, un œil qui n'a pas abouti, qui n'a pas émergé, qui n'a pas troué la boîte crânienne mais qui existe et que les physiologistes ont trouvé au bout de leur scalpel.

— C'est donc cet œil-là, dit le reporter, qui expliquerait la fable des cyclopes.

— Parfaitement. On peut se figurer qu'il y eut une heure où ce troisième œil avait apparu au milieu du front d'on ne sait quels hommes des temps primitifs ou fabuleux. Je ne vous parle pas là de choses absurdes. Il est certain que cet organe rudimentaire, dégénéré, qui ne sert à rien aujourd'hui qu'à perpétuer en nous le souvenir d'un organe ayant existé chez nos lointains ancêtres, est un legs atavique, atrophié dans le cours des temps. Oh! le docteur Klipper n'est pas seul à avoir étudié cette glande pinéale épiphyse! Rabl Rückhard en 1882 l'observait chez les poissons et déclarait que c'est bien un œil. De Graaf en 1886 l'étudiait chez l'orvet, vous savez ce joli reptile qui peut vous effrayer, mesdames, dans les allées de la forêt de Fontainebleau, mais qui est plus inoffensif qu'un moineau franc, l'orvet, un faux serpent, un lézard dégénéré. Et Ralwin Spencer l'étudie précisément, ce troisième œil, chez les lézards. On le trouve aussi, très évident et très caractérisé, chez l'oiseau, par exemple, le pigeon. Chez le pigeon et chez l'homme.

— Ce qui est souvent la même chose, dit un homme d'esprit.

On rit un peu, pas beaucoup. Le petit discours du docteur Chardin captivait l'attention.

— Seulement, fit-il, chez le pigeon l'organe en question est apparent tandis que chez l'homme, il faut une préparation pour l'apercevoir, enlever toute la partie supérieure des hémisphères. N'en parlons point, ce ne sont point propos de dessert. Il n'y a que Thomas Diafoirus qui entretient les dames de ces belles choses chirurgicales.

— Mais vous savez, docteur, interrompit un vieux monsieur, un peu timide, très grand lecteur et bibliophile, vous savez que Descartes en a parlé, de la glande pinéale, de votre troisième œil? Il prétendait même que c'était la le siège de l'âme!

— Pas tout à fait. Je n'ai pas son texte à la mémoire. Mais vous avez raison, Monsieur, Descartes en a parlé et Galien avant Descartes. Mais ni l'un ni l'autre n'ont pensé à ce que rêve Jean Klipper — c'est de donner à l'homme ce troisième œil dont il est privé!

— L'œil supplémentaire?

— Où cela? Au milieu du front!

— C'est stupéfiant!

— C'est cyclopeen!

— C'est épouvantable!

— Un œil au front! Ah! fi, l'horreur!

Les interruptions partaient de tous les coins comme des pois fulminants. Et M. Chardin jouissait doucement de la stupéfaction d'un auditoire. Les interjections amusaient le savant accoutumé à ces effarements devant l'imprévu.

— Bah! c'est une affaire d'habitude, dit-il, si la mode en était prise, on regarderait cela comme un grain de beauté. Et puis, quoi, ce serait utile! Les cyclopes devaient, moins que les forgerons d'aujourd'hui, craindre d'être aveuglés par les étincelles. Un œil de plus ce serait de la vie de plus, et la vie c'est pour l'homme la denrée la plus précieuse, un prêt de quelques années qu'il doit à échéance sans date rembourser à la grande Usurière. Or, voilà où je vous disais que Jean Klipper a du génie. Il a auprès de lui une femme jeune, jolie, qu'il adore — et qui est aveugle. Et c'est pour elle qu'il multiplie ses travaux et qu'il tente l'impossible. La vue de la malheureuse est perdue. Il veut la lui rendre. Elle n'a plus ses deux yeux. Ils sont clos, ils ne perçoivent plus que la lumière sans distinguer la forme des objets. C'est ce troisième œil qu'il veut restituer à sa compagne.

— Allons donc! fit le reporter.

— Ce que je vous dis là n'a pas l'air croyable, c'est la vérité pure. Le docteur Klipper a inventé une sorte de lampe électrique

projetant son rayon sur le front même de la jeune femme, faisant en quelque sorte sur le crâne la fonction du rayon solaire sur la terre. Le soleil fait pousser la graine invisible; le docteur espère que l'électricité, pénétrant à la longue les os de cette creature humaine — je ne me sers pas pour vous expliquer cela de la terminologie scientifique, je cherche à me faire comprendre et c'est assez difficile car, je le répète, cela a l'air fou — l'électricité donc pénétrant, trouant, élargissant plutôt le trou du crâne par ou sort le nerf pinéal, provoquant une poussée inattendue, fera éclore, épanouir ce troisième œil qui rendra la vue à sa chère aveugle! Je ne vous raconte pas la un roman, je vous cite un fait, un cas. Nous avons vu tant de miracles scientifiques. Vous en verrez et nous en verrons bien d'autres! Tout arrivé, a dit depuis longtemps M. de Talleyrand.

— Où demeure Jean Klipper, que j'aie bien vite chez lui? répéta joyeusement Frédéric Clément. Quelle révélation! Quel article!

Tous les auditeurs du docteur Chardin échangeaient des observations incroyables. Il y avait, sur les lèvres des femmes, de jolis sourires sceptiques. Cécile seule peut-être était intéressée, troublée aussi, sachant tout possible. M^{me} de Vernière disait au savant : « Vous contez comme Schéhérazade! »

— Non, non, je conte comme le phonographe. Je suis de mon temps. L'impossible est banalisé!

— Alors, précisa André, dont les yeux brillaient, ce docteur Klipper est vraiment capable de faire des miracles?

— Non, mais il est capable de découvertes qui bouleverseraient toutes les connaissances et toutes les lois. Il est de ces savants d'avant-garde, qui signalent les terres inconnues. Il est possible qu'il échoue. Mais ce n'est pas un charlatan qui fait tapage de ses recherches; c'est, encore une fois, un solitaire qui, silencieusement, les poursuit dans l'ombre. Et je vous l'ai dit, sur le cerveau humain, ce diable d'homme a déjà trouvé une infinité d'observations qui étonnent les savants patentés, et moi-même, qui ne suis pas un timide.

— Mais c'est Méphisto, cet homme-la? dit M^{me} de Vernière.

— Non, c'est un brave homme de bon Alsacien sans pose et sans malice qui se contente de bouleverser le monde du fond d'une cave, dans un laboratoire grand comme cette serviette.

— Dans une cave?

— Comme Marat? dit le reporter.

— Il ne loge pas sur le Brocken?

— Non, il habite la place de Valois, près du Palais-Royal... Oh! le fantastique est à la portée de tout le monde. Pour voir des sorciers on n'a plus à enfourcher le balai, on n'a qu'à prendre un ticket du Métropolitain!

— Je le prendrai, le ticket! Je le ferai causer, votre sorcier! Et le *Boulevard* publiera son portrait en première page!

— Et vous ne direz pas que je ne vous ai pas averti du génie! C'est un homme de génie!

— Toqué! Etoilé!

— Il n'y a que les sots qui n'aient pas la fêlure!

Pendant tous ces propos échangés, Cécile sentait s'accroître, augmenter — le sentiment de gêne, l'angoisse qui l'étreignait, et à travers la salle, elle continuait à regarder, sans avoir l'air de l'étudier, son mari, dont le visage, avec sa blancheur mate, lui semblait plus pâle que d'habitude, la barbe noire encadrant la maigreur de cette tête sarrazine. L'éclat fiévreux des prunelles n'échappait pas à la pauvre femme, tremblant d'y retrouver l'étrange flamme des yeux d'André, de ces yeux hagards fixés sur la toile extérieure, la vision d'Apocalypse, dans l'atelier, en l'inoubliable nuit.

Toute cette conversation de dessert à demi scientifique, à demi parisienne, tournait autour du cas inquiétant d'André Fortis. Pour Cécile, il était le centre de cette discussion. Elle examinait, sentait, avec l'acuité de l'être qui aime, tout ce qu'André devait souffrir s'il se rendait compte de son état, s'il avait encore les affres d'une crise nouvelle. Elle se demandait si ces propos, qui amusaient la table comme une chronique curieuse, ne réveillaient pas chez le malheureux un souvenir, une sensation, une douleur.

La fébrilité du regard, les mouvements des doigts crispés, tout à l'heure, ne permettaient pas de douter qu'André ne souffrit, ne comprimât des sensations cruelles pendant que le docteur parlait. Mais tout se dissipa lorsqu'on se leva de table et que le docteur Chardin offrit le bras à M^{me} Fortis, on passa dans le salon, les hommes allant bien vite au fumoir où le journaliste continuait à interviewer le médecin tandis qu'André restait avec la maîtresse de la maison, comme s'il eût voulu par la conversation des dames, chasser les pensées obsédantes, le songe douloureux de sa vie.

— Ainsi, répétait Frédéric Clément, c'est un *monsieur*, votre docteur Klipper, et il nous réserve de belles surprises?

— S'il ne s'arrête pas en route, oui. Vous savez que Pasteur eut une hémorragie céré-

brale qui faillit l'emporter ou le laisser diminué, ce qui eût été plus triste encore?... Elle fut, au total, bénigne, cette attaque. Mais supposez qu'un peu plus de sang, quelque chose comme la grosseur d'une lentille ait pénétré dans le cerveau — c'en était fait de toutes les admirables découvertes du grand savant. La longueur du nez de Cléopâtre influa, paraît-il, sur le monde. Un peu plus court, le sort de l'univers était changé. Eh! bien une goutte de sang de plus ou de moins et l'humanité gardait la rage. Elle la garde en politique, il est vrai, et les partis n'ont pas encore trouvé leur Pasteur. Quant à Jean Klipper, s'il reste, s'il dure — le tout est de durer en ce bas monde — il stupéfiera son siècle et il aura, un jour, sa statue.

— Ce qui ne prouverait pas, mon cher maître, fit le journaliste, qu'il est un homme incommensurable. Qui n'a pas sa statue aujourd'hui? Qui n'a pas son marbre? Qui n'a pas ses confetti?

Le docteur Chardin se mit à rire :

— Ah! Parisien incorrigible, vous faites toujours de l'esprit!

— Que voulez-vous? Vous faites bien toujours de la science!

Comme, le cigare étant fini, le docteur rejoignait M^{me} de Vernière, — sur le seuil du salon, il trouva Cécile qui paraissait le guetter. Elle souriait d'un sourire forcé, se doutant bien qu'André ne la perdrait pas des yeux pendant qu'elle allait parler au médecin et — s'efforçant de donner à la conversation l'apparence d'un banal échange de paroles insignifiantes, elle dit très vite à Chardin et tout bas :

— Ne vous étonnez pas du sourire qui va contraster avec tout ce que je vais vous dire, docteur, et pardon de vous le dire ici. Mais je connais un de ces cas de dédoublement de la personnalité dont vous parlez. Faites attention, on nous regarde!

Le docteur Chardin, habitué à conserver toute son impassibilité devant les confidences ou les souffrances humaines, ne laissa pas son visage rasé de Yankee trahir le moindre étonnement.

Il dit avec lenteur :

— Ah! vous savez!

— J'ai vu, dit-elle.

Elle gardait son sourire.

— Une crise grave? demanda Chardin qui, lui aussi, affectait de paraître indifférent.

Les yeux d'André ne le quittaient pas.

— Quelques heures.

— Quand cela?

— Il y a un an.

— Et depuis?

— Rien. Mais j'ai peur...

— La peur est la plus mauvaise conseillère de l'homme. Ne redoutez pas d'être optimiste. J'ai précisément observé celui dont vous voulez me parler, tout à l'heure. Et dans mon bavardage il y avait une façon d'expérience tentée... Eh! bien, il a écouté sans trop de nervosité...

— Pourtant, fit-elle.

Elle s'arrêta.

— Il épie, il devine!

Le docteur acheva rapidement :

— Il pourra y avoir quelque orage encore — il y a, en effet, de l'électricité dans l'air, je l'ai bien vu, — mais le tonnerre s'éloigne. D'ailleurs, je suis là!

Il ajouta, saluant comme un mondain qui eût remercié M^{me} Fortis de quelque tasse de thé :

— Et nous appellerions au besoin le docteur Miracle.

— Ce docteur Klipper? C'est sérieux?...

— Très sérieux.

— Un prince de la science consultant un rebouteux!

— Oh! ce n'est pas l'appel au rebouteux. Et d'ailleurs je ne mépriserais pas un rebouteux qui me guérirait! Le docteur Trousseau terminait toutes ses leçons par ces mots : « Et maintenant, Messieurs, savez-vous quels sont les meilleurs remèdes? Ce sont les remèdes de bonnes femmes!... »

André semblait, de loin, écouter avec une sorte d'inquiétude ce court dialogue dont la gravité se dissimulait sous les gestes de la banalité mondaine. Cécile alla vers lui, donnant plus d'expression à son sourire qu'elle eût voulu joyeux.

— Que te disait le docteur Chardin? demanda le peintre.

— Il me parlait de tes vues de Venise.

— Vraiment?

— De quoi voudrais-tu qu'il me parlât?

— Je ne sais pas, fit André.

Et songeur :

— Venise? dit-il. Ah! la ville exquise pour y bercer l'oubli!

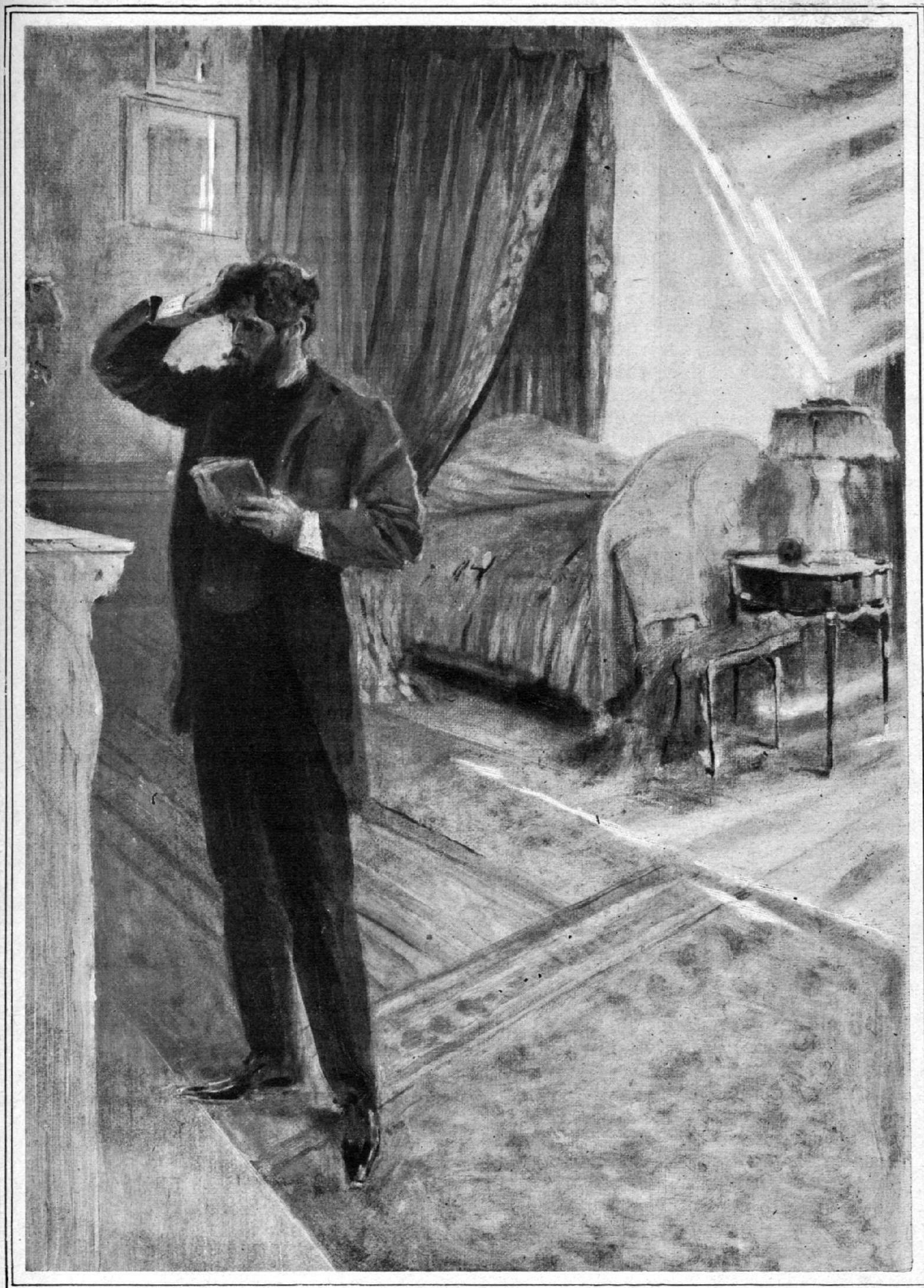
— Et pour s'aimer, fit Cécile dont le regard enveloppa de douceur le chercheur de rêve.

Alors André répondit par un sourire profond au sourire qui consolait et espérait...

L E MAL IMPLACABLE SE RAPPROCHE DE SA VICTIME.

Espérer!

Dans le luxueux hôtel du parc Monceau, M^{me} Fortis vivait précisément entre l'espérance et l'angoisse. Rien ne lui faisait croire que son mari pût retomber sous le coup de



*... Cinquante-deux billets! cinquante-deux mille francs!
La main maigre d'André passa sur son front avec le geste familier. (Page 381, col. 1.)*

griffe de son mal, tout lui faisait craindre pourtant que l'« inconnu » ne se réveillât brusquement dans celui qu'elle aimait.

André lui avait paru plus nerveux que de coutume depuis cette soirée chez M^{me} de Vernière et, malgré l'assurance du docteur Chardin elle redoutait, comme celle d'un spectre, l'apparition de cet *autre* qu'elle avait réellement vu, terrifiée par cette espèce de vivant fantôme, d'étranger, d'intrus.

Elle évitait de faire la moindre allusion aux paroles du docteur. André travaillait beaucoup, avec une sorte de fièvre. Elle craignait même que cet archarnement dans le labeur ne tendît ses nerfs un peu trop. Elle le suppliait parfois de se donner des répits, des jours de vacances.

— Non, tu sais que je ne suis heureux que devant mes toiles. Et avec toi, ma chérie!

— Et puis, dit-il un soir, ce qui est achevé est achevé. On ne sait pas ce qui peut arriver.

— Que veux-tu qui arrive?

— Rien. Je plaisante. Un amateur qui emportera mes paysages.

Elle tenait pourtant à ce qu'il prit quelque distraction. Il avait de ces dîners mensuels d'artistes où, retrouvant des camarades, il pouvait causer de toutes les mille et une historiettes qui courent les ateliers, les salons ou les coulisses et font de Paris la plus grande des petites villes de province. Il avait négligé ces réunions depuis son mariage. Cécile le poussait à s'y rendre.

— Et ton Cercle? Habituellement les femmes sont jalouses du Cercle. Je ne le suis pas. Tu vois des amis, tu causes, tu te reposes...

— Mais rien, ma chère Cécile, ne vaut une soirée passée avec toi, près de toi!

— Oh! j'en suis sûre, disait-elle avec une coquetterie caressante. Seulement, tu connais la chanson :

Une femme légitime
Ça se retrouve, se retrouve
Toujours!

Elle avait cette sensation qu'il fallait beaucoup de distractions à ce cerveau inquiet. Elle insistait. « Mes parents reçoivent ce soir des gens ennuyeux. J'irai chez eux et tu n'auras pas la peine de passer la soirée avec les diseurs de rien. Ou tu viendras me prendre très tard, au moment où les fâcheux partiront. »

Alors André s'habillait, sortait, et Cécile, le sachant au Cercle, était persuadée que le peintre, écrasé par le travail de la journée, avait besoin de ce changement de milieu, d'une autre atmosphère. La solitude, favorable au labeur, pouvait être douloureuse à la pensée, si, par hasard, André se souvenait...

Il avait ainsi accepté de chercher dans le mouvement, dans le changement, un dérivatif à cette existence quotidienne, au fond de laquelle Cécile redoutait qu'il n'y eût une obsession.

— Et, tu sais, je suis ambitieuse pour toi. Oui. Il faut cultiver ses amitiés. Tu vois beaucoup de membres de l'Institut au Cercle? En me mariant, j'ai promis à papa que tu serais de l'Institut. Ah! mais!

— Comment, répondait André, gaiment, j'ai épousé une *arriviste*?

Elle rentra, un soir, assez tard de chez le général de Jandrieu. André était au Cercle. Dans le petit hôtel endormi, elle se sentait un peu seule et, sans savoir pourquoi, elle éprouvait une inquiétude vague. Elle ne voulait pas se mettre au lit avant qu'André ne fût rentré. Elle regardait à sa fenêtre accoutumée, le Parc Monceau qui semblait taché d'encre tout noir, avec quelque branchette à peine visible sur le ciel un peu plus clair, et l'éternel monument de marbre de Gounod, avec sa blancheur encore distincte. Et à chaque fois qu'elle se retrouvait là debout, le front à cette même vitre, elle se rappelait la triste nuit de leur première entrée au logis, l'épouvante de la vision du lendemain...

— N'y pensons plus, se disait-elle. C'est si loin!

Elle attendait, voulant qu'André la trouvât debout, — ou plutôt laissant passer les heures, songeant, et il était trois heures du matin, les coups sonnaient à la pendule, quand il rentra.

— Comme tu reviens tard, dit-elle.

Il regarda le cadran.

— Tiens, c'est vrai! Le temps passe. Je ne croyais pas qu'il fût minuit.

— Tu t'es amusé?

— Ma foi, non!

— Qui as-tu vu?

— Un tas de gens. Je n'en connais pas la moitié.

Il semblait fatigué, n'avait pas envie de causer. Ses yeux allaient vers la pendule, fixement. Ils paraissaient étonnés.

— Trois heures! disait-il. Est-ce drôle!

En remontant sa montre, il regardait encore les aiguilles.

— Oui, trois heures, c'est bien trois heures... c'est étonnant.

Il passait la main sur son front, comme s'il eût éprouvé quelque douleur.

— Tu ne souffres pas?

— Non.

— Tu n'as rien qui t'attristes?

— Rien.

Il s'endormit comme harassé. Le lendemain

Cécile le trouva inquiet, le visage las, tiré, pensif.

Il avait posé sur la cheminée, la veille, machinalement, son portefeuille. Et Cécile, du fond de son cabinet de toilette, l'apercevait debout devant cette cheminée. La porte ouverte d'une armoire à glace renvoyait à la jeune femme l'image de son mari qui, d'un geste stupéfait ouvrait ce portefeuille et restait là immobilisé par l'étonnement, regardant un paquet de billets de banque qu'il avait tiré de son portefeuille. L'attitude tout entière d'André exprimait une telle stupeur que Cécile, blottie dans le fond du cabinet, resta là à étudier, silencieuse, retenant les questions qui lui montaient aux lèvres.

André tournait et retournait maintenant le portefeuille comme un homme qui rencontre quelque objet inconnu. Il touchait de ses doigts les billets de banque, il les froissait, les comptait, puis interrogeait encore le portefeuille. Un portefeuille de cuir vert sombre chiffé d'argent, son portefeuille. Et c'était bien celui que Cécile lui avait donné. Oui, ce chiffre en vieil argent, c'était sa fiancée qui l'avait dessiné elle-même.

Son portefeuille?

Mais comment dans ce portefeuille qui contenait trois cents francs la veille, — trois billets de cent francs, — y avait-il ce matin, ce paquet de billets de banque?

— Cinquante-deux billets! Cinquante-deux mille francs!

La main maigre d'André passa sur son front avec le geste familier.

Il se regarda dans la glace et se trouva pâle.

Cécile, aussi immobile qu'il l'était tout à l'heure, collée à la muraille de son cabinet, le vit tourner la tête autour de lui, les yeux cherchant à savoir s'il était aperçu; puis il glissa rapidement le portefeuille dans la poche intérieure de son veston qu'il boutonna d'un geste bref, et toute sa physionomie anxieuse exprimait la crainte d'être épié, le désir d'échapper à une surveillance. Ce visage avait l'expression d'une face de voleur qui vient de faire un coup et qui veut fuir.

Et Cécile à présent était toute tremblante.

Elle avait vu ces mouvements de doigts palpan, froissant les billets, et de ces banknotes que touchait, comptait là André, elle aussi en avait compté le nombre. D'où venaient-ils? Comment étaient-ils dans ce portefeuille qu'elle reconnaissait bien? La stupeur d'André ne lui avait pas plus échappé que le désir final de n'être pas vu, de cacher ces billets. Elle se retrouvait une fois encore devant quelque chose de mystérieux et de troublant. Mais elle savait...

Elle sortit de son cabinet de toilette.

André, les traits visiblement crispés, essayait de sourire. Puis il prétextait la nécessité de monter à son atelier. Avant le déjeuner il voulait donner quelques coups de pinceau, achever un coin de Sorrente.

— Tu n'es pas fatigué? Ne travaille pas trop.

— On ne travaille jamais trop.

— Tu ne m'as pas dit ce que tu avais fait hier au cercle?

— Rien. Causé. Soirée banale, soirée perdue.

Il ne lui parlait pas de ces billets, du portefeuille, de cet étonnement qui l'avait frappée, qu'elle avait lu clairement en lui, tout à l'heure.

Elle le laissa partir. En déjeunant, elle interrogerait.

Mais précisément, à l'heure du déjeuner, M. et M^{me} de Jandrieu vinrent faire visite à leur fille. Le général revenait de l'enterrement d'un vieux camarade de l'armée de Metz, à Saint-Honore d'Eylau. Il s'arrêtait au Parc Monceau avec sa femme qui l'accompagnait. Et André pria ses beaux-parents de rester.

— Non, non, les vieux avec les vieux, les jeunes avec les jeunes! fit le général.

— Vous ne venez jamais, disait André.

— Je ne veux pas, répondait M^{me} de Jandrieu, être pour vous une belle-mère!

— Est-ce que je vous ai jamais donné ce nom-là?

Cécile remarquait que son mari mettait une insistance particulière à retenir M. et M^{me} de Jandrieu comme s'il eût éprouvé le besoin de fuir un tête à tête avec elle. Il n'était, d'ailleurs, ni préoccupé, ni triste. Elle le trouva même trop gai durant le repas, d'une gaieté un peu forcée. Il semblait fouetter son esprit pour causer, parler des nouveautés du moment: le théâtre, les expositions partielles.

— Et vous nous préparez de nouveaux chefs-d'œuvre, André? demandait le général.

— Oh! des chefs-d'œuvre! Non. Mais j'ai comme une fièvre de travail. Le pinceau va, va, la couleur flamboie, la toile sent bon. Et je vais même vous quitter pour travailler encore.

— Allez, allez, cher enfant...

Il embrassa Cécile au front et remonta à son atelier, laissant sa femme avec le général et M^{me} de Jandrieu, tous deux enchantés de la belle humeur de leur gendre.

— Quel charmant garçon!... Vous avez l'air de tourtereaux!

— Très gentils, et dans un nid délicieux!

La mère cependant remarquait dans le regard de Cécile une préoccupation latente.

Elle lui demanda si elle n'éprouvait pas quelque vague inquiétude. Non. Seulement André travaillait trop peut-être. Une nature aussi nerveuse avait besoin de halte.

— Mais tu es heureuse?

— Très heureuse.

— Vraiment?

— Vraiment, maman, je te jure.

Elle avait hâte d'être seule. Elle voulait savoir la vérité. Ses parents n'étaient pas au bout du parc Monceau qu'elle montait à l'atelier d'André, frappait à la porte. Il achevait son paysage d'Italie, revivant les heures qu'elle avait vécues, avec lui, là-bas.

— Ah! C'est bien beau! dit-elle, regardant la toile. Oui, c'est superbe!

Elle ne savait comment interroger, demander des explications sur ce qu'elle avait vu et André, absorbé dans son travail, paraissait vouloir éviter toute question. Alors elle redoutait de le blesser, une maladresse quelconque pouvait l'irriter. Elle dit bientôt :

— Je te gêne. Je te laisse.

Pour la retenir il ne prononça pas une parole. Allons, elle attendrait. Mais l'idée même de cet homme debout devant la glace et comptant des billets de banque d'un air stupéfait ne la quittait pas.

Ils avaient projeté de passer leur soirée à l'Opéra. On jouait *Samson et Dalila*. André écouta, disant à Cécile combien la musique était pour lui un adjuvant, son imagination évoquant des paysages de rêve tandis que l'orchestre berçait ses visions.

— Il faut à l'homme un peu de fumée et un accompagnement à sa pensée, fumée de la pipe ou écho de vieux airs. C'est pour cela que je t'aime à ton piano. Quand tu joues, il me semble que tu me dictes mes esquisses.

— Seulement je ne joue plus, ou si rarement! Je crois vraiment que les jeunes filles se marient surtout pour ne plus jouer les morceaux qu'on leur a appris.

Elle dit tout à coup :

— Dimanche, chez Colonne, on donne le *Manfred*, de Schumann. Je ne le connais pas. Si tu veux, nous irons l'entendre.

Mais elle fut frappée de ce visage aussitôt convulsé.

— Non, non, non, répondit-il, pas *Manfred*.

Les sonorités d'autrefois, les voix d'au-delà qui avaient déchiré ses nerfs, lui revenaient tout à coup. Il détourna la conversation, prit sa lorgnette, la promena dans la salle.

Cécile rentra sans avoir eu le courage de lui redemander encore ce qu'il avait fait la veille. Elle s'endormit tard, inquiète toujours.

Le lendemain, André était au travail de bon matin. La fièvre heureuse, celle que son

œuvre grandissante continuait. Quand Cécile eut achevé sa toilette, elle sonna, demanda le courrier, les journaux. Il y avait là le *Boulevard*. Elle en fit sauter la bande, regarda la première page.

UNE PARTIE DE CARTES INSENSÉE.

Dans les échos de Paris que signait Frédéric Clément, un nom la frappa tout de suite, celui d'André. Elle déplaça le journal, lisant avidement, effarée.

Le journaliste racontait une scène qui s'était passée l'avant-dernière nuit au Cercle, rue Boissy-d'Anglas. Un jeune peintre qui d'habitude n'apparaissait jamais à une table de jeu, s'était avec une sorte de virtuosité spirituelle, risqué à une partie folle avec le prince Stalinski, célèbre par sa façon hardie de défier la fortune. Pendant des heures, ç'avait été une sorte de duel de hasard entre le peintre parisien et le grand seigneur polonais. A un moment donné le prince souriant, galant et courtois, perdait plus de cent mille francs. Mais l'artiste ne voulut pas se lever de table qu'il n'eût lui-même reperdu tout son gain.

Le prince ayant regagné deux mille cinq cents louis quittait lui-même la table en disant :

— Restons-en là! cela ne m'intéresse plus.

Et le peintre, s'efforçant de le décider à continuer la partie :

— Non, non, cinquante mille francs de perte, c'est précisément le chiffre que je m'étais fixé pour cette nuit! Tout va bien et rien ne va plus.

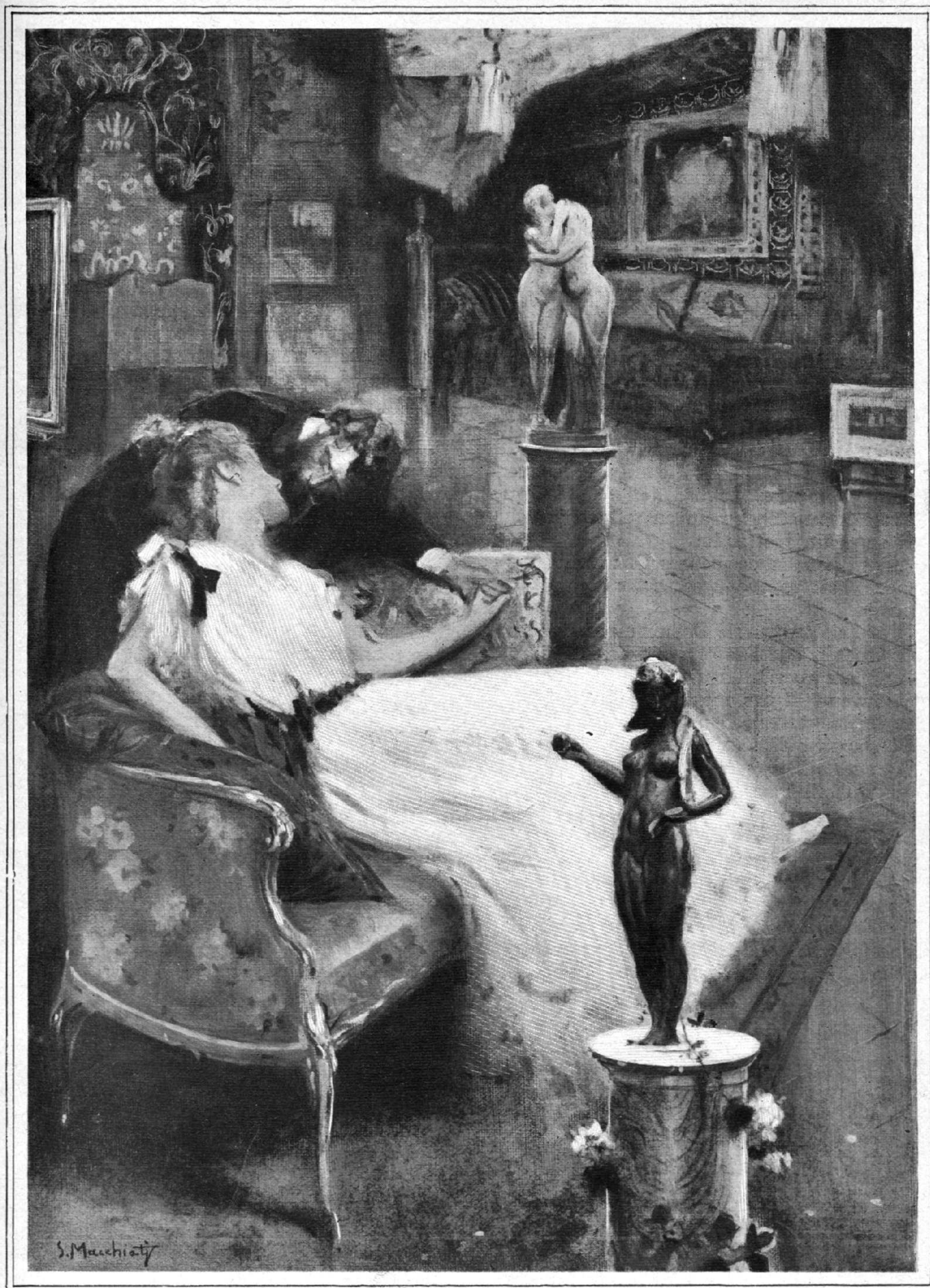
Le chroniqueur ajoutait en contant l'anecdote :

« On a fort remarqué le sang-froid des deux partenaires, qui l'un et l'autre jouaient automatiquement comme si leur pensée eût été ailleurs, le prince ironiquement indifférent, le peintre calme avec un regard qui ne semblait même pas apercevoir le tas de banknotes un moment accumulé sur la table. Ce tournoi autour de la Dame de Pique a fort intéressé les *aficionados* »

Et Frédéric Clément concluait :

« Faut-il nommer le vainqueur? Plus habitué à manier le pinceau qu'à toucher les cartes, il avait peut-être dans la journée, signé un de ces paysages que les marchands de tableaux cotent fort cher, mais nous doutons que son après-midi lui ait rapporté ce que lui a valu sa soirée. M. André Fortis peut, comme l'empereur romain, se vanter de n'avoir pas perdu sa journée. »

Cécile, après avoir lu l'article du *Boulevard*, le relisait encore. Elle était épouvantée. Dans



UNE RUSE DE FEMME

— Je ne t'ai jamais rien demandé, je vais aujourd'hui te demander quelque chose.
— Quoi? dit André!
Il paraissait enchanté : c'était sa joie de la rendre heureuse (Page 284, col. 2.)

sa conviction absolue, cette partie de cartes, André l'avait engagée sans savoir ce qu'il faisait, dans cet état de rêve maladif qui lui arrachait sa propre personnalité pour en substituer une autre. Le journaliste avait noté ce trait significatif : le regard d'André ne semblait même pas voir la somme gagnée, les billets entassés. Et l'expression de surprise de l'homme reveillé comptant avec étonnement ces papiers qu'il paraissait interroger en les palpant ! Cette stupeur d'André devant cette somme qu'il avait là, dans son portefeuille, sans savoir comment ils y étaient venus ! L'article lui expliquait tout.

Certainement, au Cercle, l'autre nuit, André avait eu, passagère, sans doute, mais certaine, une crise nouvelle, pendant laquelle, sans calculer la somme qu'il risquait contre le prince Stalinski, il avait joué, joué comme un fou, au hasard, gagnant il ne savait comment, restant là, à cette table de jeu, sans savoir pourquoi, hagard, effaré, tel qu'il devait être le lendemain en retrouvant chez lui son gain inattendu.

Ainsi, pendant des heures, là-bas, loin d'elle, André était redevenu cet *autre* dont il avait peur ?

Il n'était pas guéri ? Depuis un an elle avait pu espérer que *l'autre* avait disparu : André n'était pas guéri ! Il avait joué — peut-être ne se souvenait-il pas même d'avoir joué. Non, certainement non, il ne s'en souvenait pas. Elle n'avait qu'à se rappeler de quelle façon il tenait ces billets entre ses doigts.

— Il avait joué !... Il pouvait s'être pris de querelle, menacer, tuer — et — il ne s'en souviendrait pas !

Cécile reprenait avec des frissons de terreur l'article du *Boulevard* qu'elle épelait, comme l'apprenant par cœur :

« On eût dit que l'un et l'autre jouaient automatiquement comme si leur pensée eût été ailleurs, le prince, ironiquement indifférent,

le peintre calme, avec un regard qui ne semblait même pas apercevoir le tas de bank-notes un moment accumulés sur la table... »

— Eh ! non ! il ne voyait pas ! Il ne voyait rien ! Il était comme sorti de lui-même ! C'est effrayant ! Il pourrait revenir vers moi avec du sang aux mains et il ne saurait pas ! Il serait responsable de ce qu'aurait fait *l'autre* !

Mais, en vérité, ne savait-il pas ? Était-il possible que ce rêve d'une nuit — non pas ce rêve mais cette réalité vécue dans le second état de son être comme dans un brouillard — n'eût laissé dans l'esprit d'André aucune trace.

Maintenant qu'elle savait, elle, d'où venaient ces billets de banque, maintenant que le journal avait conté l'aventure de la nuit, elle n'hésiterait plus à interroger et lorsque Fortis descendit de son atelier, en effet, elle interrogea.

— Tu ne sais pas, dit-elle, il me vient un désir, une fantaisie. Je n'ai pas beaucoup de caprices, je ne t'ai jamais rien demandé, je vais aujourd'hui te demander quelque chose.

— Quoi ? dit André.

Il paraissait enchanté. C'était sa joie de la rendre heureuse.

— Mais tu ne voudras pas...

— Pourquoi ?

— C'est très cher. Oh ! il ne s'agit pas d'un collier de perles, le mien me suffit. Autrefois les femmes demandaient à leurs maris un coupé, une paire de chevaux. Je suis de mon temps. Je voudrais une automobile.

— Une automobile ?

— Il faut bien être à la mode.

— Va pour une automobile, dit André, mais plus tard, quand j'aurai livré quelques vues de Venise de plus à Telasco. Je n'ai pas d'argent disponible.

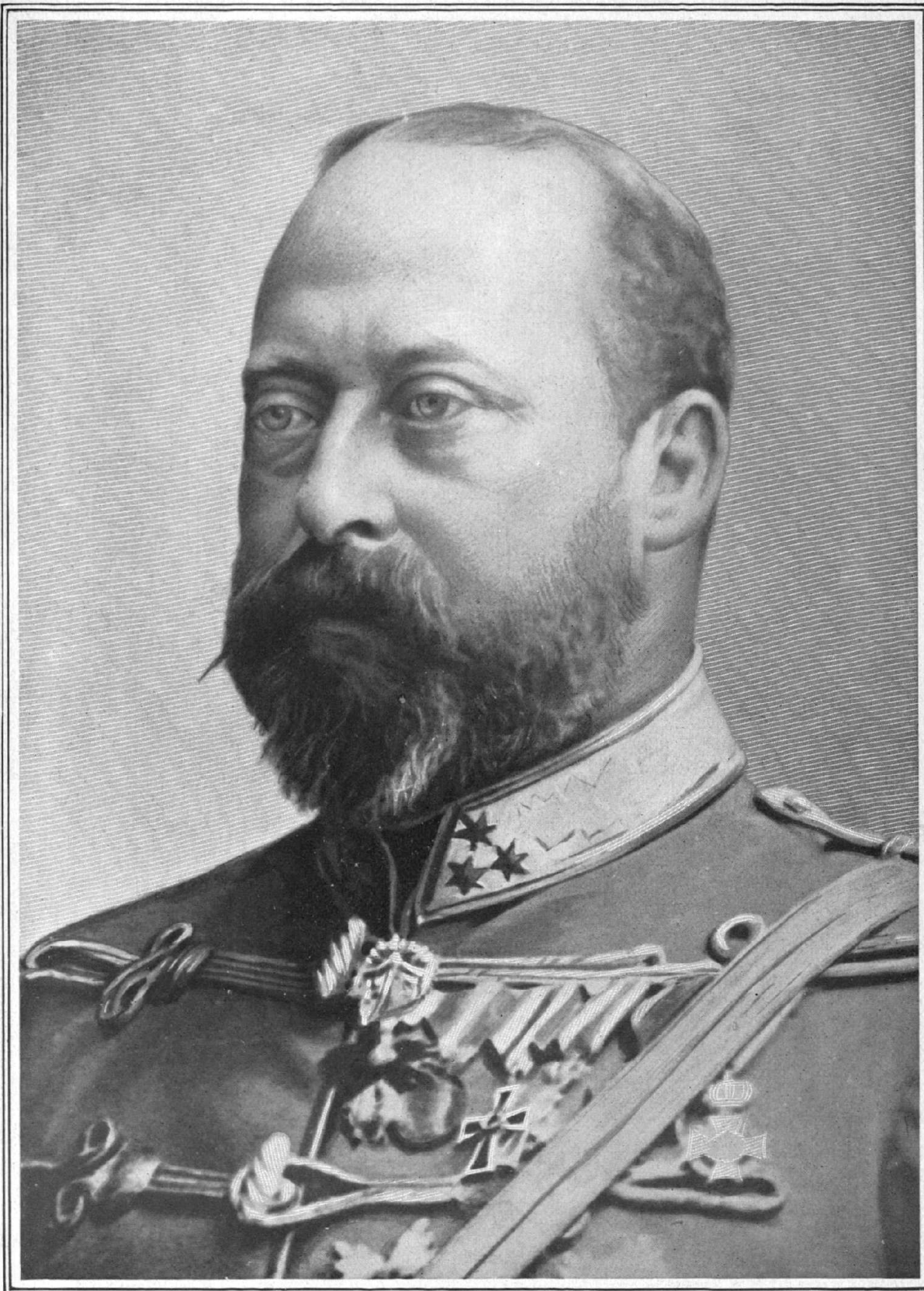
(à suivre)

JULES CLARETIE.
de l'Académie française.

(Illustrations de Macchiati).



Je sais tout



S. M. ÉDOUARD VII
Roi du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande
et Empereur des Indes.

Galerie des Souverains



